

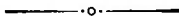
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

1889



VEVEY
F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

VEVEY. — IMPRIM. ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

Une lettre.

1^{er} janvier 1889.

Encore une année écoulée, mes chers jeunes amis, encore un pas qui nous rapproche du moment où le Seigneur viendra prendre auprès de Lui ses bien-aimés, et pour le pauvre monde qui nous entoure, encore un pas vers « la subite destruction » qui doit l'atteindre.

N'est-ce pas le moment de vous demander : « Où en suis-je à l'égard de cette alternative ? Suis-je de ceux qui, ayant entendu et écouté la voix du Sauveur, ont été retirés de « ce présent siècle mauvais » et sont à l'abri du jugement ? Ou bien, est-ce que j'appartiens encore à ce monde sur lequel le jugement est prononcé et qui va bientôt le subir ?

Vous, mes jeunes lecteurs, qui seriez encore dans ce dernier cas, écoutez-moi.

Dans sa grâce, Dieu vous a épargnés durant l'année qui vient de finir. Mais pour combien de temps encore serez-vous ici-bas ? Combien d'autres et, parmi eux, des enfants de votre âge, des jeunes gens forts, pleins de santé, ont été subitement enlevés de la scène présente et transportés dans l'éternité ! Les exemples en sont nombreux, mais je veux vous

en citer un tout récent qui vous montrera combien il est important d'être « prêts. »

Transportez-vous avec moi dans un village où le fait a eu lieu. Un long cortège sort de son enceinte, précédé par des jeunes gens qui portent un cercueil. On arrive au cimetière, et, silencieux, tous se rangent autour d'une tombe fraîchement creusée. Le ciel est radieux, sans un nuage ; tout autour se dressent les montagnes avec leur front couronné de neige, tout parle en haut de la puissance éternelle du Dieu créateur. Sur la terre, c'est la mort, c'est le deuil et les larmes ; tout, dans ce cimetière, annonce le juste jugement de Dieu, car « les gages du péché, c'est la mort. »

Mais de qui vient-on de descendre la dépouille dans la fosse, où ce qui est poudre retourne en poudre ? Est-ce un vieillard rassasié de jours ? Non. Est-ce un malade qui, après de longues souffrances, les a enfin vues prendre fin ? Non. — C'est un jeune homme, à la fleur de l'âge. Il y a deux jours, plein de vie, après sa journée de travail, il était allé passer une soirée de plaisir avec d'autres jeunes gens. On avait ri, on s'était amusé, il avait été là parmi les plus gais. Combien peu il se doutait que, cette même nuit, son âme lui serait redemandée ! A une heure avancée, la bande joyeuse se sépara. Il rentra dans sa chambre ; là, fatigué, la tête alourdie de sommeil, il eut la fatale idée de s'approcher de la fenêtre ouverte ; il chancela, et n'ayant rien pour se retenir, il fut précipité sur le sol. La chute était mortelle ; son corps était là gisant, son âme était devant Dieu. En un instant, en un clin d'œil, transporté sur la scène de l'éternité ! Combien cela est solennel, n'est-ce pas ?

Il avait peut-être formé des projets pour ce jour de l'an que vous venez de passer. Il s'était peut-être

promis de bien s'amuser encore ; peut-être avait-il des pensées de lointain avenir sur la terre ? Mais Dieu qui tient la vie et la mort dans ses mains, l'avait soudainement arrêté. Et, tandis que son corps est dans le tombeau, qu'en est-il de son âme ?

Chers jeunes amis, vous pouvez être rappelés aussi subitement. Rien ne vous assure d'un jour, d'une heure, d'une minute de vie. N'est-ce pas pour vous le moment de venir à Jésus, à Celui qui sauve, qui donne la vie et l'incorruptibilité ? Que cette nouvelle année voie en vous, et cela sans tarder, cet heureux changement qui, d'un pécheur perdu, fait un héritier du ciel ! Craignez qu'en remettant le moment de vous tourner vers Dieu, vous ne vous exposiez à être aussi retranchés subitement ; alors ce sera trop tard. Le vœu ardent de mon cœur, c'est que, de l'année 1889, date votre nouvelle vie, celle qui dure à jamais auprès du Dieu bienheureux.

Et vous, mes chers jeunes amis, qui avez le bonheur de connaître Jésus comme votre Sauveur, qui avez en Lui la vie éternelle, que vous dirai-je ? Vous ne savez non plus combien de temps s'écoulera pour vous ici-bas ; soit que le Seigneur vienne, soit que vous soyez appelés à déloger. L'année 1889 ne s'écoulera peut-être pas tout entière pour vous sur la terre. Mais mon désir pour vous, c'est que ce temps qui reste à vivre dans ce corps mortel, vous le viviez dans « la foi au Fils de Dieu qui vous a aimés et s'est donné pour vous, » l'aimant et le servant fidèlement chaque jour.

Je reste votre ami bien affectionné,
A. L.





Tout passe, Jésus demeure.

Quand vient l'hiver et la froidure,
Que les oiseaux au loin s'en vont,
Quand les champs perdent leur verdure,
Que les monts ont blanchi leur front ;

Je pense aux jours de mon jeune âge,
Quand tout riait autour de moi,
Que je commençais mon voyage,
Insouciant et sans émoi.

Ces jours sont loin, et la vieillesse,
En s'avancant, roidit mes pas,
Courbe ma tête, et la faiblesse
Allanguit ma vie ici-bas.

Mais quand l'hiver et la froidure
Ont tout glacé dans leur parcours,
Une voix douce en nous murmure :
Le printemps vient et les beaux jours.

Ainsi mon cœur, plein d'espérance,
En haut regarde et, vers le ciel,
Confiant en Jésus, s'élançe
Au-devant du jour éternel.

Pour vous aussi le temps s'écoule,
Enfants, le printemps finira ;
Sans s'arrêter la terre roule,
La fin est près : tout périra.

Un an s'envole et, sur sa trace,
Un autre s'avance aussitôt ;
Il s'enfuira : le monde passe,
Rien n'est durable, sauf en haut.

Ah ! mettez donc votre espérance
En Celui qui ne change pas ;
Par son amour et sa puissance
Au ciel aboutiront vos pas.

Entretiens sur le livre des Juges.

HISTOIRE DE SAMSON.

(*Juges XIII-XVI.*)

LA MÈRE. — Nous voici arrivées, mon enfant, à l'histoire du dernier juge dont il soit parlé dans notre livre. Elle est à la fois très intéressante et instructive.

SOPHIE. — C'est celle de Samson, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Les enfants d'Israël avaient recommencé à faire le mal, et l'Éternel les avait livrés entre les mains des Philistins qui dominèrent sur eux durant quarante années. Ce n'étaient pas, comme les Moabites et les Ammonites, des peuples demeurant en dehors de la terre de Canaan ; ils avaient été laissés dans le pays par les Israélites, et maintenant, ceux-ci étant infidèles à leur Dieu, furent abandonnés à ces ennemis acharnés.

SOPHIE. — Je pense, maman, que les Israélites crièrent de nouveau à Dieu pour être délivrés.

LA MÈRE. — Nous ne le voyons pas, Sophie. Les Israélites étaient descendus si bas, qu'ils semblent s'être accoutumés à ce joug étranger et l'avoir accepté sans chercher de délivrance. C'est durant ces quarante années de la domination des Philistins, que Samson exerça sa charge de juge, et nous voyons que parfois les Israélites mêmes se mirent contre lui. Ils allèrent même une fois jusqu'à lui faire un reproche de ses exploits contre les ennemis de son peuple, et voulurent le livrer entre leurs mains. « Ne sais-tu pas, » lui disent-ils, « que les Philistins dominent sur nous ? » Ce qui caractérise Samson, c'est qu'il est seul contre les Philistins, sans trouver d'aide et de soutien auprès de ses frères israélites.

SOPHIE. — Cela me fait penser au Seigneur Jésus, maman. Il était aussi seul au milieu de son peuple. Bien peu suivaient ses pas.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant, et, sous ce rapport, Samson a été un bien beau type du Seigneur. Seul il a préparé, par ses victoires, l'affranchissement des Israélites, achevé par Samuel et David, et, dans sa mort, il a abattu la puissance de l'ennemi. Mais nous allons voir le récit intéressant de la naissance de Samson, car c'est dès lors qu'il fut consacré à l'Éternel.

SOPHIE. — C'est donc sans que les Israélites l'eussent demandé, que l'Éternel leur prépara et leur envoya un libérateur ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et c'est ainsi que Dieu nous a aussi envoyé son Fils pour nous sauver, quand nous étions loin de Lui et que nous ne pensions pas à Lui. Comme le dit plus tard le prophète Ésaïe : « Je me suis fait rechercher de ceux qui ne s'enquéraient pas de moi ; je suis trouvé de ceux qui ne me cherchaient pas. J'ai dit : Me voici, me voici, à une nation qui n'était pas appelée de mon nom (1). » Si les Israélites oubliaient leur Dieu, Lui n'oubliait pas son peuple qu'il avait élu.

SOPHIE. — Cela me rappelle un beau passage de l'apôtre Paul : « Si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même (2). » Penses-tu que cela puisse s'appliquer aux Israélites ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Et à nous aussi. Il nous arrive, trop souvent, hélas ! de manquer de confiance, mais Dieu reste le même. Son amour ne change pas, bien qu'il soit parfois obligé de châtier les siens quand ils s'égarèrent.

SOPHIE. — De quelle tribu était Samson ? Et penses-tu que ses parents étaient de fidèles Israélites ?

LA MÈRE. — Ses parents étaient de la tribu de Dan, dont le territoire était tout près du pays des Philistins, et demeuraient à Tsorha. Tout ce qui nous est dit d'eux démontre que c'étaient des Israélites pieux, connaissant l'Éternel et lui restant attachés en dépit de l'infidélité générale. Nous l'avons déjà vu pour Gédéon, et on le voit aussi du temps du Sauveur où, au milieu du formalisme de la masse du peuple, se trouvaient des âmes comme Zacharie, Élisabeth, Joseph, Marie et Anne. C'est une grande

(1) Ésaïe LXV, 1. — (2) 2 Timothée II, 13.

consolation de savoir que, dans les temps les plus sombres, Dieu a toujours ses témoins. Le père de Samson se nommait Manoah, mais l'Écriture ne nous dit pas le nom de sa mère. Ils n'avaient jamais eu d'enfants, et semblaient n'avoir point d'espérance d'en avoir.

SOPHIE. — C'était comme Abraham, et aussi comme Zacharie et Élisabeth, les parents de Jean Baptiste.

LA MÈRE. — En effet, et, sans doute, c'était pour eux un grand chagrin. Mais Dieu allait les consoler. Tandis que la femme de Manoah était seule, l'Ange de l'Éternel lui apparut et lui annonça qu'elle allait avoir un fils. Jusqu'à sa naissance, elle devait s'abstenir de boire du vin, ni aucune boisson fermentée, et ne manger rien d'impur, parce que l'enfant devait être nazaréen, c'est-à-dire consacré à l'Éternel, dès sa naissance. Le rasoir ne devait pas passer sur sa tête : les longs cheveux étant le signe du nazaréat (1).

SOPHIE. — Cela me rappelle, maman, ce que l'ange Gabriel dit à Zacharie, quand il lui fit savoir qu'il aurait un fils qui devait aussi être nazaréen ; et quand le même ange annonça à Marie la naissance de Jésus. Tu m'as dit que Jésus avait été le nazaréen parfait dans toute sa vie.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Notre précieux Sauveur était absolument pur, séparé du mal dans sa marche tout entière. Et nous devons être comme Lui (2). L'Ange dit aussi à la femme de Manoah que son fils commencerait à délivrer Israël de la main des Philistins.

SOPHIE. — Elle devait être bien heureuse d'apprendre cela, car les Israélites fidèles étaient, sans

(1) Voyez Nombres VI, et Bonne Nouvelle 1884, pages 28 et suivantes.

(2) Voyez Jean XVII, 19.

doute, très affligés de voir les Philistins dominer sur eux. C'était une grande grâce que Dieu accordait à elle et à son peuple.

LA MÈRE. — Après avoir entendu ces bonnes nouvelles, la femme alla les annoncer à son mari. Elle lui dit : « Un homme de Dieu est venu vers moi, et son aspect était comme l'aspect d'un ange de Dieu, très terrible ; et je ne lui ai pas demandé d'où il était, et il ne m'a pas fait connaître son nom. »

SOPHIE. — Ainsi, elle n'avait pas reconnu qui lui parlait ; elle avait pris pour un homme l'Ange de l'Éternel.

LA MÈRE. — Il était, en effet, sous la figure d'un homme, et elle le prend pour un homme de Dieu ou un prophète. Elle voyait bien cependant, dans son aspect, quelque chose qui la frappait et la troublait, car elle oublie de lui demander d'où il était, et lui, ne lui dit pas qui il était. Manoah ayant entendu les choses extraordinaires que lui disait sa femme, désira beaucoup en avoir une certitude entière. Mais à qui s'adresser, puisqu'il ne savait ni le nom ni la demeure de celui qui était venu ?

SOPHIE. — Il pouvait le demander à Dieu, maman, puisque évidemment le message venait de Dieu.

LA MÈRE. — C'est ce que fit Manoah, et sa prière toute simple nous montre sa confiance touchante en l'Éternel. Il supplia l'Éternel, et dit : « Ah, Seigneur ! que l'homme de Dieu que tu as envoyé, vienne encore vers nous, je te prie, et qu'il nous enseigne ce que nous devons faire au jeune garçon qui naîtra. »

SOPHIE. — Je trouve, maman, que c'est une belle prière. Manoah demande si humblement.

LA MÈRE. -- Nous pouvons être sûr qu'elle plut à Dieu. « Dieu exauça la voix de Manoah. » Comme il est beau, en effet, de voir Dieu condescendre aux

supplications d'un pauvre pécheur et descendre, pour ainsi dire, à sa voix. Il nous est dit par le Seigneur même : « Demandez et vous recevrez. » En réponse à la prière de Manoah, l'Ange de Dieu vint une seconde fois auprès de la femme, aux champs. Elle courut promptement chercher son mari, qui vint et dit à l'Ange : « Es-tu l'homme qui a parlé à cette femme ? Et il dit : C'est moi. » Alors Manoah demanda ce que le jeune garçon devrait faire, mais l'Ange se borna à répéter ce qu'il avait dit à la femme.

SOPHIE. — Et est-ce que Manoah reconnut dans cet homme l'Ange de l'Éternel ?

LA MÈRE. — Non ; il croyait que c'était un prophète. Aussi lui demanda-t-il de rester avec eux, pendant qu'on lui apprêterait un chevreau pour son repas. L'Ange refusa, en lui disant d'offrir plutôt un holocauste à l'Éternel. Alors Manoah lui demanda son nom, afin de lui faire un présent quand l'enfant serait né. L'Ange de l'Éternel lui répondit : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux. »

SOPHIE. — En effet, maman ; bien merveilleux, car c'est celui de Dieu.

LA MÈRE. — Ce nom que l'ange se donne nous apparaît d'une manière plus frappante encore, si nous pensons au passage d'Ésaïe, annonçant la venue de Christ. Lis au chapitre IX, verset 6, de ce prophète.

SOPHIE (*lit*). — « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : *Merveilleux*, Conseiller, Dieu fort, Père d'éternité, Prince de paix. » C'est vrai, maman ; et cela me rappelle ce que tu me disais que l'Ange de l'Éternel était le Seigneur Jésus. Mais que fit Manoah ?

LA MÈRE. — Il prit le chevreau et le gâteau, et les offrit en holocauste sur un rocher qui se trouvait là.

SOPHIE. — C'est comme lorsque Gédéon se trouvait avec l'Ange de l'Éternel.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et, comme dans le cas de Gédéon, l'Ange fit connaître à ce moment qui il était. Manoah avait allumé le feu pour consumer l'holocauste ; lui et sa femme regardaient la flamme monter de l'autel ; alors l'Ange monta dans la flamme de l'autel et disparut. Manoah et sa femme reconurent alors que c'était l'Ange de l'Éternel, et tombèrent sur leurs faces pour adorer.

SOPHIE. — N'eurent-ils pas très peur ?

LA MÈRE. — Le sentiment de Manoah fut bien différent de celui de sa femme. Il dit : « Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu. » Le pécheur qui ne voit en Dieu que sa sainteté et sa justice, peut bien trembler en sa présence et redouter la mort. Mais l'âme qui a reconnu en Dieu sa grâce et qui l'apprécie, n'a point de crainte. C'était le cas de la femme de Manoah. Elle avait appris à connaître le caractère du Dieu de miséricorde et se confiait en Lui. Elle répondit : « Si l'Éternel eût pris plaisir à nous faire mourir, il n'aurait pas accepté de notre main l'holocauste et le gâteau, et il ne nous aurait pas fait voir toutes ces choses, et ne nous aurait pas fait entendre, dans ce moment, des choses comme celles-là. »

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. L'holocauste et le gâteau étaient des offrandes d'agréable odeur à l'Éternel (1) ; tu m'en as parlé et tu m'as dit que ces offrandes représentaient le Seigneur Jésus qui s'est offert pour nous à Dieu (2). Et si nous croyons en Lui, nous n'avons pas à avoir peur de périr.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; mais ne vois-tu

(1) Lévitique I, 17 ; II, 2. — (2) Hébreux IX, 14 ; Éphésiens V, 2.

pas encore autre chose dans les paroles de la femme de Manoah ?

SOPHIE. — Je crois que oui, maman. Dieu avait fait une promesse qui n'aurait pu s'accomplir, s'ils étaient morts. Et Dieu est fidèle.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Et c'était une promesse de grâce dans un moment très fâcheux, dans un temps de ruine. La femme de Manoah s'y attache avec foi, et ainsi elle honore Dieu. Et nous avons à suivre son exemple. Mais nous continuerons une autre fois l'histoire de Samson.

L'Église ou l'Assemblée.

XXI. — TRAVAUX DE PAUL A THESSALONIQUE ET A BÉRÉE.

Paul et Silas avaient quitté Philippes, y laissant Timothée et Luc, sans doute pour instruire et affermir les saints. Pour eux, ils se dirigèrent vers Thessalonique, autre ville importante de la Macédoine. Elle existe encore de nos jours. Là se trouvait la synagogue des Juifs. C'était comme un centre où les Juifs venaient de différentes villes voisines, et se rassemblaient les jours de sabbat.

Malgré tout ce qu'il avait souffert à Philippes, Paul, pour le service de son cher Maître, était rempli de courage et prêt à annoncer l'évangile, coûte que coûte. Aussi entra-t-il avec hardiesse dans la synagogue, selon l'habitude qu'il avait de porter d'abord la bonne nouvelle à ceux de sa nation. Il trouva là, sans doute, un nombreux auditoire, puisqu'on s'y

rassemblait de différents lieux, — auditoire composé de Juifs et de Grecs prosélytes, c'est-à-dire qui avaient appris à connaître le vrai Dieu et suivaient le service divin qui se célébrait dans la synagogue. Ce service consistait en prières et en lectures de portions des Écritures, auxquelles s'ajoutaient quelques exhortations (1) que pouvaient adresser à l'auditoire ceux qui s'y sentaient appelés, ou que les chefs de synagogue invitaient à le faire.

L'apôtre Paul profita de cette liberté de parole pour exposer la vérité de Dieu touchant Jésus. C'était ce qui remplissait son cœur. Combien il serait à désirer que le nôtre en fût aussi pénétré, mes enfants. L'apôtre, pendant trois sabbats, discourt, c'est-à-dire s'entretint avec les Juifs d'après les Écritures, que ceux-ci respectaient comme étant la parole de Dieu. Et que leur exposait-il en s'appuyant sur ces saints écrits? Deux choses, mes enfants. La première, c'est qu'il fallait que le Christ, c'est-à-dire le Messie que les Juifs attendaient, souffrit et ressuscitât d'entre les morts. Il le fallait, puisque les Écritures l'annonçaient (2), et parce que c'était l'œuvre absolument nécessaire à notre salut. Mais les Juifs, remplis de leurs pensées terrestres, ne voulaient voir dans le Messie qu'un Roi glorieux qui les affranchirait du joug de leurs ennemis, et repoussaient la pensée que ce Messie dût d'abord souffrir, mourir et ressusciter, avant d'entrer dans sa gloire.

La seconde chose que Paul exposait, c'est que Jésus de Nazareth, celui dont, sans doute, le nom était parvenu aux oreilles des Juifs, était bien le Christ, le Messie annoncé par les prophètes. L'apô-

(1) Voyez Luc IV, 16-27, et Actes XIII, 14, 15.

(2) Voyez entre autres Ésaïe LIII, et Psaume XVI.

tre pouvait montrer que, dans sa naissance, sa vie et sa mort, les Écritures étaient accomplies. Et quant à sa résurrection, n'y avait-il pas des témoins nombreux ? Lui-même, Paul, n'avait-il pas vu et entendu Christ dans la gloire divine, de sorte que, de blasphémateur et persécuteur, il était devenu croyant et apôtre ? Mais l'opprobre de la croix était aussi une chose que les Juifs ne pouvaient souffrir. Christ crucifié leur était un scandale.

Pendant la puissance de la grâce opéra dans les âmes de plusieurs personnes ; l'Esprit Saint appliqua la parole à leur conscience et à leur cœur ; elles reçurent avec joie ce que Paul disait comme étant, non la parole des hommes, mais la parole de Dieu. Parmi ceux qui crurent et se joignirent à Paul et à Silas se trouvaient des Juifs, une grande multitude de Grecs prosélytes, des femmes de premier rang en assez grand nombre, et aussi des païens qui avaient été convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre des cieux Jésus, son fils, qu'il a ressuscité d'entre les morts. Car ce retour de Jésus, pour prendre avec Lui ses bien-aimés, était aussi une vérité que Paul annonçait aux nouveaux convertis. L'apôtre exerça avec bonheur son ministère parmi ces chrétiens jeunes dans la foi, mais remplis d'amour et d'espérance. Il les soignait comme une nourrice ses propres enfants, travaillant nuit et jour de ses propres mains pour n'être à charge à aucun d'eux, leur donnant ainsi, avec ses instructions, l'exemple d'une vie de dévouement, afin qu'ils apprissent à marcher d'une manière digne de Dieu.

Mais tandis que l'œuvre de Dieu se poursuivait ainsi, l'ennemi veillait et bientôt la persécution éclata. Elle vint encore des Juifs incrédules. Pleins de jalousie de voir l'assemblée de Dieu se former au nom

de Jésus, ils ameutèrent de méchants hommes de la populace, et, avec leur aide, assaillirent la maison où demeuraient Paul et Silas, pour les y chercher et les amener dehors à cette foule excitée, dans le but de leur faire un mauvais parti. Mais n'ayant pas trouvé les apôtres, ils saisirent Jason, le maître de la maison, qui était un des nouveaux chrétiens, et le traînèrent avec quelques autres frères devant les magistrats. Mais de quoi pouvaient-ils les accuser ? D'avoir reçu ces gens qui, disaient-ils, avaient bouleversé toute la terre. Était-ce vrai ? Non, certes. C'était la paix qu'annonçaient les apôtres ; paix avec Dieu et entre les hommes. Ceux qui bouleversaient étaient Satan et ses instruments, les hommes qui ne voulaient pas recevoir Jésus, de peur d'être troublés dans leurs mauvaises œuvres. Mais une autre accusation était portée contre les chrétiens. C'était de désobéir aux lois de César, l'empereur romain, et de dire qu'il y avait un autre roi, Jésus. Était-ce vrai ? Non ; les apôtres exhortaient à être soumis aux autorités comme établies de Dieu, et Jésus avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Les magistrats et la foule qui entendaient ces paroles d'accusation, furent émus. Mais comme Jason et les autres frères étaient des personnes établies dans la ville et bien connues, les magistrats se bornèrent à exiger d'eux une caution comme garantie que, de leur part, l'ordre ne serait pas troublé ; et ils les renvoyèrent.

Aussitôt après, les frères firent partir de nuit Paul et Silas, pour les mettre à l'abri de la haine des Juifs qui eût pu plus facilement s'exercer envers des étrangers accusés d'être des séditeux.

Mais au milieu des persécutions, l'œuvre de Dieu s'étendait et l'assemblée du Seigneur s'accroissait. Une église était formée à Thessalonique, et plus

tard, Paul lui écrivant s'adressait à elle de la manière suivante : « Paul, et Silvain (ou Silas), et Timothée, à l'assemblée des Thessaloniens en Dieu, le Père, et dans le Seigneur Jésus-Christ : Grâce et paix à vous ! » Nous voyons dans cette épître que la persécution ne s'arrêta pas après le départ des apôtres : « Vous aussi, » dit Paul, « vous avez souffert de la part de vos propres compatriotes les mêmes choses que les assemblées de la Judée ont souffertes de la part des Juifs. » Mais au milieu de leurs tribulations, ils avaient tenu ferme, et le cœur de Paul en avait été rempli de consolation : « Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ? dit-il. N'est-ce pas vous devant notre Seigneur Jésus, à sa venue ? »

Ce qui réjouit et soutient le cœur d'un serviteur de Dieu, c'est d'abord la conversion des âmes, mais ensuite, c'est de voir ces âmes demeurer fermes et croître dans la connaissance et l'amour du Seigneur, en marchant d'une manière digne de Lui.

Les frères de Thessalonique envoyèrent Paul et Silas à Bérée, autre ville de Macédoine, au sud-ouest de Thessalonique. Des chrétiens de cette dernière ville accompagnèrent Paul et restèrent avec lui. Deux d'entre eux sont nommés plus loin, ce sont Second et Aristarque. Timothée aussi rejoignit Paul à Bérée.

Quelle consolation pour l'apôtre de se trouver avec ces fidèles compagnons de travaux et de prières ! Aussi le voyons-nous plein de courage entrer avec Silas, à Bérée, dans la synagogue des Juifs, pour y annoncer l'évangile. Le Seigneur accorda à ses serviteurs la joie d'y trouver des cœurs disposés à recevoir la parole de Dieu. Les Juifs n'y montrèrent pas d'opposition ; ils firent voir des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique en n'écoutant ni leurs préjugés, ni leurs traditions. Paul leur annonçait

les mêmes vérités qu'à Thessalonique et les appuyait par les Écritures. Les Béréens, pleins de bonne volonté, se mirent à examiner chaque jour les Écritures, pour voir si l'enseignement de Paul s'accordait avec elles. C'est l'exemple que nous avons à suivre et c'est à quoi le Seigneur exhortait les Juifs, quand il leur disait : « Sondez les Écritures... ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » Quel que soit l'enseignement que nous entendons, ou l'homme qui l'apporte, il faut, mes enfants, en référer à la seule autorité infaillible, la parole de Dieu.

Le résultat des prédications et des instructions des apôtres, ne tarda pas à se manifester dans ces cœurs bien préparés. La semence avait été jetée dans une bonne terre. La parole avait été entendue et comprise, et elle avait porté du fruit. Beaucoup d'entre les Juifs béréens crurent, ainsi que des femmes grecques de qualité, et des hommes en assez grand nombre. Ces femmes et ces hommes étaient des prosélytes, c'est-à-dire, comme je vous l'ai dit précédemment, des personnes nées dans le paganisme, mais amenées à la connaissance du vrai Dieu. D'après cet exemple et d'autres, nous voyons que c'était chez elles que l'évangile trouvait le plus d'accès.

Une assemblée se trouva ainsi établie à Bérée. Mais les serviteurs de Dieu ne purent pas y continuer bien longtemps leurs paisibles travaux. Les Juifs incrédules de Thessalonique apprirent que Paul annonçait la parole de Dieu à Bérée. Aussitôt ils y vinrent, poussés par leur haine contre Paul et contre le nom de Jésus, et soulevèrent, là aussi, les foules, sans doute par les mêmes moyens que ceux qu'ils avaient employés à Thessalonique. C'était surtout à Paul qu'ils en voulaient ; ils auraient souhaité faire disparaître du monde ce témoin fidèle du Seigneur,

dont la conversion était une preuve si frappante de la puissance de Christ. C'est pourquoi, les frères de Bérée renvoyèrent aussitôt Paul, en prenant des précautions pour dérouter les Juifs qui auraient voulu le poursuivre. Ceux qui conduisaient l'apôtre le menèrent jusqu'à Athènes, à une grande distance de la Macédoine. Silas et Timothée restèrent à Bérée pour continuer à instruire les chrétiens ; mais Paul leur fit dire de venir bientôt le rejoindre.

Ainsi, le cher serviteur de Dieu persécuté dans une ville, allait dans une autre, mais c'était partout pour porter la bonne odeur de Christ.

La sûre retraite.

Sous les bras éternels, Dieu fort d'éternité,
 Tu nous tiens à l'abri du vent de la tempête ;
 Tu nous as rachetés et tu nous as été
 D'âge en âge, en ta grâce, une sûre retraite.

Les monts au front altier peuvent bien s'écrouler,
 Les flots impétueux, qui mugissent et grondent,
 Peuvent briser leur frein : — rien ne peut ébranler
 Les cœurs qui, simplement, et sur toi seul se fondent.

Car tu l'as dit, Seigneur, toi, tu ne changes pas,
 Et ta ferme parole, éternelle, immuable,
 Force de notre vie et lumière à nos pas,
 Quand tout croule ici-bas, demeure inébranlable.





Les trois vieillards.

Une femme âgée, nommée Hannah, était venue d'une distance de 11 kilomètres pour entendre une conférence sur le retour du Seigneur. Elle était presque aveugle, mais il plut à Dieu d'ouvrir les yeux de son entendement, et la puissance du Saint-Esprit lui fit connaître deux choses entièrement nouvelles pour elle : premièrement, la certitude d'un *salut éternel*, et ensuite, la bienheureuse attente du retour du Seigneur pour prendre avec Lui ses bien-aimés.

Elle retourna chez elle remplie de la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Elle fit part à son vieux mari, plus âgé qu'elle d'une année, des bonnes nouvelles qu'elle avait entendues. Le Seigneur ouvrit aussi le cœur de celui-ci pour recevoir l'heu-

reux message, et dès lors ils passèrent bien du temps en prières et en actions de grâces.

Ils avaient pour voisin un vieux fermier à peu près du même âge qu'eux. Un jour qu'ils étaient à genoux, rendant grâces ensemble d'avoir été lavés dans le sang de l'Agneau, et de pouvoir attendre la venue du Seigneur, le fermier entra pour leur faire une visite, comme il en avait l'habitude. Tous deux, ils avaient l'oreille un peu dure, et comme ils étaient entièrement absorbés dans leur heureuse occupation, ils ne l'entendirent pas entrer.

Il écouta avec un étonnement extrême ; jamais il n'avait été témoin d'une telle joie, jamais il n'avait entendu de telles paroles. Ce n'était pas une prière, mais des actions de grâces rendues à Celui qui les avait sauvés d'un salut éternel, qui les avait rendus propres pour sa sainte présence dans la pureté et la gloire du ciel. Ils n'étaient plus sur la terre, mais en esprit dans les cieux, et ils parlaient à Celui qu'ils connaissaient si bien, et ne semblaient pas se lasser de lui parler de son retour pour les prendre avec Lui.

Le vieux fermier ne pouvait se tenir de surprise. Enfin, le couple âgé se releva, et le visiteur dit : « Qu'est-ce que veut dire tout cela ? Voilà soixantedix ans que je vais à l'église et que je dis mes prières, mais je ne puis pas même dire que je suis sauvé ; bien moins encore sauvé pour *toujours* et parfaitement sauvé. Non, en vérité, je ne le puis pas. Et vous parlez à Dieu, comme si vous le connaissiez. Et que voulez-vous dire de la venue de Christ pour vous prendre avec Lui ?

La vieille Hannah lui raconta l'évangile qu'elle avait entendu : comment Dieu aimait ; comment il avait envoyé son Fils bien-aimé ; comment Christ s'était offert lui-même en sacrifice d'une valeur infi-

nie pour les péchés ; comment Dieu déclare que tous ceux qui croient sont justifiés de tout, et qu'il ne se souvient plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. Elle lui dit que, par une seule offrande, ceux qui croient sont rendus parfaits à perpétuité, et que Jésus affirme que tous ceux qui entendent ses paroles et croient Dieu qui l'a envoyé, ont la VIE ÉTERNELLE et ne viendront jamais en jugement, mais qu'ils sont passés de la mort à la vie. Elle ajouta que Jésus a dit : « Que votre cœur ne se trouble pas ; je vais vous préparer une place, et je reviendrai et vous prendrai auprès de moi. »

Hannah parlait avec la profonde jouissance qu'elle avait de Christ dans son âme. Dieu bénit ses paroles pour son vieil ami.

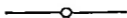
Il avait passé 80 ans, et, à cet âge, lui aussi fut amené à jouir de la paix avec Dieu. Il reçut la vérité comme un petit enfant. Les trois vieux pèlerins continuèrent leur course dans une communion céleste les uns avec les autres. Une grande partie de leur temps se passait dans la prière et les actions de grâces, en attendant Jésus du ciel. Quand le fermier voyait la fumée monter de la cheminée de la chaumière, il se hâtait de se rendre auprès de ses amis.

Mais le temps vint où l'on fut obligé de prendre soin du vieux couple, car Hannah était devenue tout à fait aveugle. Leur fils, qui demeurait à une vingtaine de kilomètres, les prit chez lui. Ils furent séparés de leur ami. Sans le savoir d'avance, Hannah et son mari furent emmenés comme pour aller en visite, puis on leur dit qu'il valait mieux rester avec leurs enfants. Matin après matin, le fermier regardait si la cheminée fumait encore, mais en vain. Après quelque temps, le Seigneur lui dit : « Monte ici, » et, bien que le bonheur fût grand d'avoir ses

amis, il était meilleur pour lui d'être avec Christ.

Oh ! quelles richesses de grâces dans le cœur de Christ ! Chers jeunes amis, apprenez de bonne heure à connaître et à attendre :

« Celui qui des cieux va venir,
Jésus-Christ, notre Maître. »



Entretiens sur le livre des Juges.

HISTOIRE DE SAMSON.

(*Juges XIII-XVI.*)

SOPHIE. — Je suis bien aise, maman, que nous continuions l'histoire de Samson. Le commencement en était très intéressant.

LA MÈRE. — L'Éternel accomplit sa promesse. La femme de Manoah eut un fils, auquel elle donna le nom de Samson, qui signifie « son soleil. » Et, en effet, c'était, pour elle ainsi que pour Israël, comme un soleil qui se levait dans la sombre nuit où se trouvait plongé le peuple de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce qu'il nous est dit quelque chose de l'enfance de Samson ?

LA MÈRE. — Rien d'autre, sinon qu'il grandit et que l'Éternel le bénit. Extérieurement, aux yeux des hommes, l'enfant se développait comme tout autre, mais il était l'objet de la faveur spéciale de l'Éternel qui voulait, par son moyen, faire du bien à son peuple.

SOPHIE. — Cela me rappelle qu'il est dit du Seigneur Jésus qu'il croissait et se fortifiait, et que la faveur de Dieu était sur lui (1).

(1) Luc II, 40, 52.

LA MÈRE. — C'est vrai; mais il y avait une grande différence entre Lui et Samson. Le Seigneur était le Fils bien-aimé de Dieu et sans péché. Samson était un pécheur, et c'était par grâce que la bénédiction de Dieu reposait sur lui. Nous ne savons pas quel âge avait Samson, quand l'Esprit de Dieu commença à le saisir. L'Écriture nous dit que ce fut à Mahané Dan. Ensuite, il alla dans une ville nommée Thimna, qui avait appartenu à la tribu de Juda (1); mais les Philistins s'en étaient emparés et y demeuraient. Là, Samson vit une fille philistine qu'il voulut épouser.

SOPHIE. — Mais, maman, cela ne convenait pas. C'était, sans doute, une païenne et une ennemie d'Israël, et la loi de Moïse défendait de tels mariages, n'est-ce pas (2) ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie; aussi ses parents lui firent-ils, sur ce mariage, des représentations; mais il nous est dit que cela venait de l'Éternel et que Samson cherchait quelque occasion contre les Philistins. Dieu permettait que Samson suivit sa propre pensée, afin de la faire servir au dessein qu'il avait de commencer à délivrer Israël. Samson insista donc auprès de ses parents qui vinrent avec lui à Thimna. Alors se montra, pour la première fois, sa force extraordinaire.

SOPHIE. — Est-ce contre les Philistins ?

LA MÈRE. — Non; il n'eut pas d'abord à combattre contre des hommes. Comme il allait à Thimna, un jeune lion rugissant vint à sa rencontre. Qu'aurait pu faire un homme seul contre un lion dans sa force ? Rien, mais l'Éternel voulut donner à Samson un gage de la puissance qu'il pourrait déployer contre les Philistins. L'Esprit de l'Éternel le saisit, et,

(1) Josué XV, 10. — (2) Exode XXXIV, 16.

sans armes, il déchira le lion aussi aisément qu'il eût fait d'un chevreau ; puis il jeta de côté le cadavre.

SOPHIE. — Cela ne nous rappelle-t-il pas la victoire que le Seigneur remporta sur Satan, le terrible lion rugissant (1) ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Et nous aussi, si nous sommes fidèles au Seigneur, nous surmonterons les pièges de l'ennemi par la puissance de l'Esprit Saint. Samson garda le secret de sa rencontre avec le lion (2). Il n'en dit rien à ses parents.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi ?

LA MÈRE. — Il ne pensait pas nécessaire de divulguer le secret de sa force. C'était entre lui et l'Éternel, et on la verrait bien quand il aurait à faire avec les ennemis d'Israël. De même, il n'est pas besoin que le chrétien parle de ses expériences intimes. Il suffit qu'on voie, dans sa conduite, que Dieu est avec lui. Samson, quelque temps après, repassa par le même chemin, et voulut voir le corps de l'animal qu'il avait tué. L'ardent soleil, et peut-être les bêtes fauves, avaient consumé la chair : il ne restait que le squelette dans lequel des abeilles sauvages avaient déposé leur miel. Samson en mangea et en apporta à ses parents, sans leur dire où il l'avait trouvé.

SOPHIE. — Crois-tu, chère maman, que nous pouvons tirer quelque leçon de ce miel que Samson trouva ainsi dans le corps du lion ?

LA MÈRE. — Je pense que nous pouvons apprendre par là qu'il y a pour nos cœurs de la joie quand le Seigneur nous a donné la victoire sur Satan, et que nous sommes alors rendus capables de faire

(1) 1 Pierre V, 8, 9.

(2) Comparez avec David qui, lui aussi, eut à faire avec un lion, et qui garda le secret jusqu'au moment où il fut bon de le divulguer. (1 Samuel XVII, 34, 35.)

participer d'autres à la bénédiction que nous avons reçue.

SOPHIE. — Est-ce que Samson épousa, en effet, la fille philistine ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit positivement. En tout cas, elle ne vint pas demeurer chez lui ; Dieu ne le permit pas. Mais les cérémonies et les fêtes du mariage eurent lieu à Thimna durant sept jours. On donna à Samson trente compagnons ou amis de noce (1), et, durant les fêtes, se rappelant sa rencontre avec le lion, il leur proposa une énigme à deviner. Il convint avec eux que, s'ils devinaient l'énigme, il leur donnerait trente chemises et autant de vêtements de rechange ; s'ils ne devinaient pas, eux donneraient le même prix.

SOPHIE. — Cela me semble si étrange de voir un homme béni de Dieu, un juge d'Israël, être ainsi mêlé avec ceux qui opprimaient le peuple et en faire ses compagnons. Mais quelle énigme leur proposait-il ?

LA MÈRE. — Samson, en tout cela, cherchait à mettre les Philistins dans leur tort pour avoir un sujet de les attaquer. L'énigme qu'il proposa était : « De celui qui mange est sorti le manger, et du fort est sortie la douceur. »

SOPHIE. — Oh ! maman, nous pouvons bien la comprendre ; mais, pour ses compagnons, ce devait être difficile.

LA MÈRE. — Et, en effet, ils ne purent la deviner. Irrités de voir qu'ils auraient à payer le prix convenu, ils menacèrent de mort la femme de Samson, si elle n'obtenait pas de lui la solution de l'énigme pour la leur dire. A force d'instances et de pleurs, elle arracha à Samson ce qu'il avait caché même à

(1) Voyez Luc V, 34 ; Jean III, 29

ses parents. Elle expliqua l'énigme aux compagnons de Samson, et ceux-ci lui dirent : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ? »

SOPHIE. — Samson portait ainsi la peine de s'être allié avec une Philistine, et de lui avoir découvert son secret. Et il dut payer le prix convenu ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais Israël ne pouvait pas être dépouillé dans la personne de son juge. L'Esprit de l'Éternel saisit Samson, qui descendit à Askalon, où il tua trente hommes philistins, et, avec leurs dépouilles, acquitta sa dette. Ensuite, il rentra chez son père.

SOPHIE. — Et sa femme resta-t-elle chez les Philistins ?

LA MÈRE. — Oui, son père la donna en mariage à l'un des compagnons de Samson, dont celui-ci avait fait son ami.

SOPHIE. — Samson apprit-il cela ?

LA MÈRE. — Malgré l'expérience qu'il avait faite, il était retourné à Thimna pour voir sa femme, et là, le père de celle-ci lui dit ce qu'il avait fait. Samson vit bien qu'il ne pouvait avoir de relations avec les Philistins, et qu'il ne pouvait les traiter qu'en ennemis. C'est ce qu'il fit d'une manière qui peut nous sembler étrange.

SOPHIE. — Tout est étrange dans sa vie, chère maman. On ne le voit pas, comme Gédéon, Jephthé et les autres juges, se mettre à la tête du peuple. Il agit toujours seul, et l'on ne comprend pas bien comment cela pouvait contribuer à délivrer Israël.

LA MÈRE. — Comme tu le verras, le peuple de Dieu était tombé dans un si triste état qu'il s'était habitué à la domination des Philistins, et ne désirait même pas à en être délivré. Mais les Philistins pouvaient voir qu'il y avait au milieu d'Israël une force divine à laquelle ils ne pouvaient résister. Et

c'était une consolation pour le petit nombre de ceux qui s'attendaient à l'Éternel. Ils voyaient que Dieu n'abandonnait pas entièrement son peuple.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Samson fit aux Philistins ?

LA MÈRE. — Il prit trois cents chacals, animaux encore très nombreux de nos jours dans cette contrée, les tourna deux à deux, queue contre queue, attacha entre les deux queues une torche allumée, puis les lâcha dans les blés des Philistins. C'était au moment de la moisson ; les tiges des épis, soit en gerbes, soit sur pied, étaient desséchées par l'ardent soleil, et tout fut brûlé ; même les plantations d'oliviers.

SOPHIE. — Quel terrible désastre ! Mais les Philistins ne cherchèrent-ils pas à se venger ?

LA MÈRE. — Certainement, mais ce ne fut pas d'abord sur Samson. Ils s'informèrent de l'auteur de ce fait, et ayant appris que c'était Samson irrité de ce que son beau-père avait donné sa femme à un autre, ils firent périr par le feu cet homme et sa fille.

SOPHIE. — Ainsi, maman, cette femme qui avait trahi le secret de Samson pour ne pas être brûlée, périt cependant de ce même supplice. Si elle avait été fidèle à son mari, il aurait bien su la défendre.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais elle ne connaissait pas Samson, et ainsi ne pouvait avoir confiance en lui. Quelqu'un qui appartient au monde ne peut pas connaître le secret de la force de celui qui appartient à Dieu. Tout faisait ressortir l'inimitié des Philistins contre le peuple de Dieu. Samson vit dans le supplice de la femme qu'il avait voulu prendre, un nouvel acte d'hostilité contre lui. Il tomba sur les Philistins dont il fit un grand carnage, puis se retira dans une caverne du rocher d'Étam, au sud de Bethléem. C'est là que nous le retrouverons une autre fois.



L'Église ou l'Assemblée.

XXII. — PAUL A ATHÈNES.

Paul avait été conduit à Athènes où il attendait ses deux compagnons de voyage et de travaux, Silas et Timothée. Athènes, qui maintenant est la capitale du royaume de Grèce, avait été une des cités les plus célèbres de l'antiquité. Au temps de Paul, elle était soumise aux Romains et bien déchue de son ancienne splendeur, mais elle était encore le rendez-vous d'une quantité d'étrangers et d'une foule de philosophes de différentes écoles. Ce qui distinguait ses habitants, c'était, avec une extrême politesse de langage, une grande frivolité qui les faisait courir après tous les diseurs de nouvelles, et un esprit très superstitieux. La ville était remplie de temples et d'autels dressés aux faux dieux de toute espèce.

Vous pouvez imaginer, mes enfants, quels sentiments devaient agiter le cœur et les pensées du fidèle serviteur de Dieu et de Christ, en voyant tant d'âmes plongées dans les vanités du monde, dans les ténèbres de l'idolâtrie, égarées par les vains raisonnements des hommes, et ainsi tenues loin de Dieu. Son esprit était ému en lui-même, et comment aurait-il pu se taire, lui qui connaissait la vérité, la seule vérité qui sauve ? Il s'adressa donc d'abord dans la synagogue aux Juifs et aux prosélytes qui avaient déjà quelque connaissance du vrai Dieu, puis, tous les jours, sur la place publique, il parlait à ceux qui s'y rencontraient. Et quel était le sujet de ses entretiens ? Ce qui remplissait son cœur, savoir, Jésus, la personne adorable du Sauveur, et la victoire qu'il a remportée sur la mort, afin de nous affranchir du péché et de nous introduire dans la vie.

Parmi ceux qui l'entendaient, se trouvaient des

philosophes, prétendus sages de ce monde, poursuivant la connaissance de la vérité sans jamais l'atteindre, parce que la vérité est en Dieu, et que le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu. D'entre ces philosophes, les uns étaient des épicuriens et les autres des stoïciens. Les premiers étaient des matérialistes qui cherchaient le bonheur dans les jouissances des sens, et se livraient aux plaisirs ; les stoïciens prétendaient arriver à la vertu par leur propre force et affectaient de mépriser la douleur : c'étaient des orgueilleux. Tous d'ailleurs étaient dans l'ignorance la plus entière de Dieu.

Les paroles de Paul leur paraissaient très étranges. Ils disaient : « Il semble annoncer des dieux étrangers, » prenant pour des noms de divinités, Jésus et la résurrection. Les uns, plus frivoles, se moquaient de l'apôtre et le traitaient de bavard ; les autres voulurent au moins s'enquérir, peut-être par simple curiosité, de ces choses nouvelles que Paul disait. Ils le menèrent donc à l'Aréopage.

C'était une place élevée où siégeait un tribunal autrefois célèbre, mais où se rassemblaient aussi les savants et les hommes d'État pour s'entretenir entre eux. On était là loin du bruit de la place publique, et Paul pouvait plus facilement y exposer devant tous la vérité que Dieu lui avait confiée. C'est ainsi que le Seigneur conduisait son cher serviteur pour Lui rendre témoignage devant les grands et les petits, les savants et les ignorants.

Les philosophes demandèrent donc à Paul : « Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine dont tu parles ? » Alors Paul, se tenant debout au milieu d'eux, leur annonça la vérité touchant Dieu et le jugement, Jésus et la résurrection, selon que ces sages si renommés et pourtant si ignorants pouvaient la comprendre.

L'apôtre, en parcourant la ville, avait vu, au milieu de la multitude des objets de culte, un autel sur lequel était l'inscription : « *Au Dieu inconnu.* » On raconte que, dans les temps passés, une maladie contagieuse désolait la ville, et que les Athéniens, ne sachant de quelle divinité il fallait détourner la colère, avaient érigé des autels au Dieu inconnu. D'ailleurs, au fond de la conscience de tout homme, et dans toutes les religions du paganisme, il existe le sentiment d'un Dieu suprême, mais inconnu. Paul, conduit par la sagesse de l'Esprit de Dieu, s'empare de cette circonstance qu'il rappelle à ses auditeurs, et leur dit : « Celui que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce : le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main, et il n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses. »

Vous le voyez, mes enfants, ces philosophes si orgueilleux de leur science, ont besoin que Paul leur apprenne ce que vous savez dès votre tout premier âge, c'est-à-dire qu'il y a un Dieu créateur de toutes choses et qui ne les laisse pas abandonnées à elles-mêmes après les avoir créées : il est le Seigneur, celui qui domine au ciel et sur la terre. De plus, il remplit tout de sa présence. Les pauvres païens ignoraient ces grandes vérités, mais nous, « par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent, » et nous savons que Dieu est partout.

Mais les philosophes pensaient que la divinité reste éloignée des hommes et ne s'occupe pas d'eux ; ils pensaient aussi que chaque nation avait une ori-

gine à part : les Grecs et les Romains estimaient les autres comme des barbares. C'est pourquoi Paul ajoute : « Il a fait *d'un seul sang* toutes les races des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, ayant déterminé les temps ordonnés et les bornes de leur habitation. » Vous, mes enfants, vous n'ignorez pas que le pauvre nègre, comme le Chinois, ou l'Indou, comme vous et moi, nous descendons tous du même premier homme, Adam ; vous savez bien aussi que c'est Dieu qui conduit toutes choses dans son gouvernement souverain, puisque pas même un petit oiseau ne tombe en terre sans sa volonté. Mais les païens ignoraient tout cela.

Paul leur montre ensuite qu'ils auraient pu connaître Dieu s'ils l'avaient cherché, Lui qui avait donné les preuves de son existence et de sa puissance créatrice. « Il n'est pas loin de chacun de nous, » dit-il, « car en Lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

Quelques-uns de leurs poètes avaient entrevu cette autre grande vérité, que l'homme n'est pas simplement un animal, comme de nos jours certaines personnes voudraient le faire croire. Ces poètes anciens, plus sages que nos discoureurs modernes, avaient dit : « Car nous aussi nous sommes sa race, » celle de Dieu qui, après avoir formé le corps de l'homme, a soufflé dans ses narines une respiration de vie. L'apôtre confirme cette parole, pour montrer la vanité des idoles : « Étant donc la race de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité soit semblable à de l'or ou à de l'argent, ou à de la pierre, sculptés par l'art et l'imagination de l'homme. »

Mais Paul avait autre chose à annoncer aux philosophes et aux païens auxquels il parlait. On peut reconnaître l'existence d'un Dieu suprême gouvernant toutes choses, la supériorité de la race humaine et la vanité des idoles ; mais il faut de plus que la

conscience soit atteinte, que Dieu soit reconnu comme celui qui juge les secrets des cœurs par Jésus, l'homme ressuscité, et que la grâce soit proclamée. L'apôtre continue donc ainsi : « Dieu, passant par-dessus ces temps d'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que *tous* (philosophes ou illettrés, riches ou pauvres), *en tous lieux* (à Athènes, ou à Rome, ou chez les Barbares), ils se repentent ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts. »

C'est ainsi que Dieu fit briller sa lumière aux yeux de ce peuple savant d'Athènes ; la lumière de sa connaissance qui place la conscience devant Lui, et qui invite les hommes à se repentir, à se tourner vers Lui, en vue du jugement qu'il doit exécuter par Jésus, l'homme qu'il a ressuscité d'entre les morts. La résurrection de Christ était une preuve de sa victoire sur le mal, et de son titre à être le Juge du monde.

L'apôtre aurait peut-être continué à parler de Jésus en le présentant, non seulement comme Juge, mais aussi comme Sauveur. Mais la foule savante avait assez de ses paroles. Tant qu'il avait parlé d'un Dieu créateur, on avait écouté, mais, en entendant parler de la résurrection des morts, cette chose incroyable pour l'esprit naturel, mais que Dieu révèle, les uns, dans leur frivolité incrédule, se moquent de la doctrine qui annonce une autre vie et gêne le cœur attaché au plaisir, les autres remettent à plus tard à s'en occuper, comme si *plus tard* nous appartenait. Ne remettez pas à plus tard, mes enfants, de venir au Sauveur.

Paul sortit du milieu de ces sages du monde qui restèrent dans leurs ténèbres. N'y eut-il donc aucun

fruit de sa prédication ? Oui, mes enfants. Dieu bénit là aussi sa parole pour quelques âmes. Plusieurs personnes crurent ce que Paul prêchait et se joignirent à lui. Sans doute qu'il les instruisit ensuite plus au long dans les saintes vérités de la foi. Parmi eux se trouvait Denys, membre du tribunal de l'Arçopage, et une femme nommée Damaris. Nous ne savons rien de plus sur ces deux personnes, mais le Seigneur les connaissait et a voulu que leurs noms nous fussent conservés. Qu'il est précieux pour les vrais croyants de savoir que, s'ils sont inconnus du monde, le Seigneur les connaît par leur nom.

Assurance pour l'éternité.

J'attendais à la station, lorsque je rencontrai un jeune homme qui allait prendre le même train que moi pour se rendre à une ville voisine où il suivait des cours. Je le connaissais de vue et savais qu'il était le fils de parents pieux, qui priaient beaucoup pour lui. Nous entrâmes dans le même compartiment, et lorsque le train fut en marche, je lui demandai s'il connaissait le Seigneur Jésus. A cette question, il répondit franchement : « J'ai souvent entendu parler de Lui. »

Je continuai : « Le Seigneur a dit, lorsqu'il était sur la terre : C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé. (Jean XVII, 3.) Où en êtes-vous quant à la vie éternelle ? »

Comme il ne me répondait pas, j'insistai auprès de lui sur le sérieux de sa condition, lui qui avait été nourri dès son enfance de la lettre de la parole de Dieu, et qui cependant était encore « sans Christ,

sans espérance et sans Dieu dans le monde. » Puis, changeant de sujet, je lui dis : « Prenez-vous régulièrement ce train ? »

— Oui, répliqua-t-il, j'ai un abonnement. Le voici.

— C'est bien, et votre abonnement est valable jusqu'à la fin de l'année. Mais avez-vous quelque chose qui soit valable pour l'éternité ? Je veux vous montrer quel est mon abonnement à moi, et je lui lus : « En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui entend ma parole et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne viendra pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.) Votre abonnement n'est valable que pour le court trajet qui sépare la demeure de vos parents de la ville où vous vous rendez, mais le mien est valable pour aller de la terre au ciel, de la mort à la vie, de la lumière aux ténèbres, du jugement et de la condamnation à la justice éternelle.

Chers jeunes lecteurs qui êtes, comme ce jeune ami, sur le seuil de la vie ici-bas, pleins des riantes perspectives de l'avenir, mais qui n'avez pas fait entrer dans vos pensées le bien de votre âme immortelle, vous vous êtes peut-être jusqu'ici contentés de voir vos parents, qui vous chérissent tendrement, seuls possesseurs de ces bénédictions si précieuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir été élevés pieusement ; avoir des parents sauvés ne vous sauvera pas ; leur christianisme ne vous donnera pas Christ. Savoir quelque chose d'une personne, en avoir entendu parler, n'est pas la connaître elle-même. Savoir même tout ce que renferme la Bible, n'est pas la connaissance de Dieu.

J'ai une petite fille qui, en présence d'étrangers, se montre toute timide. Un jour, un ami vint me voir ; en voyant une figure étrangère dans le corridor, l'enfant se cacha aussitôt dans un coin écarté.

Pourquoi? La figure du visiteur avait-elle quelque chose de désagréable? Non; mais l'enfant ne le connaissait pas. Aussi longtemps que vous restez étrangers au Seigneur, vous serez mal à l'aise non seulement en présence du Seigneur, mais avec ceux qui Lui appartiennent. Si ma petite fille avait connu l'étranger comme moi je le connaissais, elle n'aurait pu s'empêcher de l'aimer. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant qu'elle fit sa connaissance, et aussitôt sa timidité disparut, et bientôt on la vit assise avec confiance sur ses genoux.

Comment puis-je connaître le Seigneur? direz-vous. En croyant sa parole. Comment puis-je savoir que la glace peut me porter? En lui confiant mon poids tout entier. Il se peut que l'on s'avance d'abord d'un pas timide, mais, à mesure que nous voyons qu'elle nous porte, nous devenons plus hardis, et enfin nous y marchons sans hésiter.

Il n'importe pas si notre foi est d'abord bien faible, et si, comme l'homme dont l'enfant était malade, nous disons : « Je crois, aide-moi dans mon incrédulité. » Plus nous nous confions au Seigneur, plus nous verrons qu'il est digne de notre confiance, et mieux nous le connaissons, plus nous l'aimerons.

Chers enfants de parents chrétiens, ne vous contentez pas d'avoir une certaine connaissance des choses qui concernent Christ, mais assurez-vous de la possession de ce qui seul vous donnera une place dans l'éternité bienheureuse, savoir la vraie connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ.



« Acheté. »

Dans une humble demeure et sur un pauvre lit, était couchée une jeune personne qui se mourait de consommation. Elle était là, les yeux fermés, la poitrine haletante : tout disait que bientôt elle passerait de ce monde sur la scène de l'éternité.

Sa mère veillait silencieuse auprès d'elle, et son cœur se brisait presque, tandis qu'elle regardait les traits dévastés de son enfant autrefois si florissante de santé. Sa douleur longtemps contenue ne put se retenir, elle éclata en sanglots. La malade ouvrit les yeux et murmura : « Maman, chère maman ! »

— Que veux-tu, mon enfant chérie ? demanda la mère en s'inclinant tendrement vers elle.

— Maman, tu vas quelquefois dans une boutique pour faire quelques achats, n'est-ce pas ?

— Oui, Agnès, répondit la mère en hésitant un peu, car elle craignait que les pensées de son enfant ne commençassent à s'égarer.

— Et quand tu as payé, n'as-tu pas le droit d'emporter ce que tu as acheté ?

— Certainement.

L'œil de la jeune mourante s'illumina et, regardant en haut avec bonheur, d'une voix tremblante d'émotion, elle demanda encore : « Maman, puisque Christ m'a acheté — et à un si grand prix — n'a-t-il pas le droit de prendre avec Lui ce qu'il a acheté ? »

La mère baissa la tête, tandis que d'un cœur soumis, mais encore brisé, elle répondait : « Oui ! »

Cher jeune lecteur, ne sais-tu pas *de quoi* tu as été racheté ? C'est de toute iniquité. (Tite II, 14.) Ne sais-tu pas *à quel prix* ? C'est par le précieux sang de Christ. (1 Pierre I, 18, 19.) Et pour qui as-tu été racheté ? Pour Christ lui-même. (Tite II, 14.) Souviens-toi donc que tu n'es point à toi-même ; « car vous avez été **ACHETÉS à prix**. Glorifiez donc Dieu

dans votre corps. » A qui suis-je, diras-tu ? A Celui qui, pour toi, est mort et a été ressuscité.

Je suis à Toi.

Je suis à Toi ! Tu rachetas mon âme
 Au prix du sang versé pour moi.
 Tu m'as aimé : ton amour me réclame ;
 Tu veux mon cœur entier pour toi.

Je suis à Toi ! Jésus, sur cette terre,
 Que te servir soit mon bonheur !
 Que, pas à pas, poursuivant ma carrière,
 Toujours je vive à ton honneur.

Je suis à Toi ! Lorsque l'heure suprême
 Aura sonné pour ton retour,
 Auprès de Toi, ton racheté qui t'aime,
 Ira jouir de ton amour.



« Me mettra-t-il dehors ? »

« Me mettra-t-il dehors ? » vint me demander la petite Esther à la fin de l'école du dimanche. J'avais remarqué que, pendant tout le temps de la réunion, elle avait tenu son mouchoir sur sa figure. D'abord j'avais pensé qu'elle riait et voulait se cacher, mais maintenant je découvris qu'elle pleurait, étant profondément troublée à cause de ses péchés.

« Me mettra-t-il dehors ? » demandait-elle en se pressant avec anxiété contre moi. Je lui répondis par ces paroles du Sauveur : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.)

Pendant quelques moments elle sembla consolée, puis s'écria : « Je ne l'aime pas comme je dois l'aimer ! »

— Ne pense pas, Esther, à ton amour pour Lui, »

répondis-je. Pense à l'amour qu'il a montré envers des pécheurs perdus et coupables, en mourant pour eux sur la croix. C'est quand nous connaissons et croyons à l'amour qu'il a pour nous que nous pouvons dire : « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. »

Depuis ce moment, la petite Esther fut heureuse et en paix.

Chers enfants, dans la conviction que vous êtes des pécheurs coupables et perdus, êtes-vous venus à Jésus ? Avez-vous trouvé en Lui votre précieux Sauveur qui vous a aimés et qui vous aime ? Sinon, écoutez sa voix qui vous invite : « Venez à moi, » dit-il ; et encore : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

Invitation.

Approche, viens sans crainte
Près du tendre Sauveur ;
Il l'aime et sa voix sainte
T'invite au vrai bonheur.

Pourquoi donc tant d'alarmes ?
Dans ton cœur ce souci ?
Il veut sécher tes larmes,
Il te dit : Me voici !

Me voici : Je pardonne
Et je sauve à jamais
Le pécheur ; je lui donne
Et la vie et la paix.

Non, jamais je n'éloigne
Celui qui vient à moi ;
Approche et ne témoigne
Nul doute, nul effroi.



Entretiens sur le livre des Juges.

HISTOIRE DE SAMSON.

(*Juges XIII-XVI.*)

LA MÈRE. — Nous avons laissé Samson dans une caverne du rocher d'Étam, au sud de Bethléem. Les Philistins ne pouvaient oublier leurs désastres et celui qui les avait causés. Ils montèrent en armes et vinrent camper sur le territoire de la tribu de Juda, dans un endroit nommé Lékhi. Les hommes de Juda, étonnés de cette agression, en demandèrent le motif aux Philistins. Ceux-ci répondirent : « Nous sommes venus prendre Samson, afin de lui faire comme il nous a fait. »

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que les hommes de Juda se montrèrent prêts à défendre Samson.

LA MÈRE. — Loin de là, mon enfant. Tel était l'abaissement où leur abandon de Dieu les avait faits

tomber, qu'ils se firent les auxiliaires des Philistins contre Samson. Trois mille hommes de Juda allèrent vers lui et lui dirent : « Ne sais-tu pas que les Philistins dominent sur nous ? Et que nous as-tu fait ? » Tu vois qu'eux, le peuple de l'Éternel, acceptent tranquillement cette domination des Philistins, et sont prêts à livrer celui que Dieu leur avait envoyé comme libérateur.

SOPHIE. — Mais que voulaient à Samson les hommes de Juda ?

LA MÈRE. — Ils lui dirent : « Nous sommes venus pour te lier, afin de te livrer entre les mains des Philistins. »

SOPHIE. — C'était bien lâche de leur part, maman. Est-ce que Samson s'est laissé faire ?

LA MÈRE. — Sa force était entière, et personne n'aurait pu le lier, à moins qu'il ne se livrât lui-même. Si les Philistins avaient essayé de le prendre, ils auraient senti encore une fois la puissance dont Dieu armait son bras. Mais le juge d'Israël ne pouvait user de sa force contre son peuple, si abaissé, si lâche et coupable fût-il. Il se laissa donc lier, après avoir fait jurer aux hommes de Juda de ne pas le tuer. Ils l'amènèrent lié de deux cordes neuves aux Philistins, qui poussèrent des cris de joie en voyant leur ennemi entre leurs mains. Leur triomphe fut de courte durée. Que peuvent les cordes les plus solides contre la puissance de Dieu ? L'Esprit de l'Éternel saisit Samson ; les cordes qui enchaînaient ses bras devinrent comme de l'étoupe qui brûle au feu, les liens qui serraient ses mains furent brisés : Samson était libre.

SOPHIE. — Les Philistins durent avoir une grande frayeur.

LA MÈRE. — Ils étaient toute une armée contre lui seul, de sorte qu'ils crurent peut-être d'abord

pouvoir aisément le vaincre. Ils ne connaissaient pas Celui dont la force animait Samson et qui détournait de lui les traits. Il n'était pas besoin non plus que Samson eût des armes de guerre contre eux. Une mâchoire d'âne encore fraîche se trouvait là ; pauvre et faible instrument, n'est-ce pas ? Il s'en saisit et, s'en servant comme d'une massue, il tua mille de ses ennemis. A la vue de son triomphe, Samson s'écria : « Avec la mâchoire de l'âne, un monceau, deux monceaux ! Avec la mâchoire de l'âne, j'ai frappé mille hommes ! » Puis il jeta loin de lui son arme et nomma ce lieu Ramath-Lékhi, c'est-à-dire la colline de la mâchoire, en souvenir de sa victoire.

SOPHIE. — Il semble, maman, que Samson s'attribue quelque gloire, et ne pense pas à Dieu qui le fortifiait.

LA MÈRE. — Aussi Dieu le ramène-t-il bientôt au sentiment de sa faiblesse et de son impuissance naturelles, et de sa dépendance de Lui. Samson, après son exploit, eut une très grande soif : il n'était qu'un homme. Mais dans ce lieu désert, il n'y avait aucune source, aucun puits avec de l'eau. L'audra-t-il qu'il meure de soif ? Il avait bien pu tuer mille hommes, mais il est impuissant pour se procurer un verre d'eau. Alors il pense à Celui qui lui avait donné la force contre les Philistins, et qui seul pouvait l'aider dans ce pressant besoin. Dieu, mon enfant, nous humilie ainsi et nous fait sentir notre impuissance, pour nous pousser vers Lui. Samson cria à l'Éternel et dit : « Tu as donné cette grande délivrance par la main de ton serviteur, et maintenant je mourrais de soif, et je tomberais entre les mains des incirconcis ! »

SOPHIE. — Ah ! maman, maintenant il ne parle plus de ce qu'il a fait, mais il dit à Dieu : « Tu as donné. »

LA MÈRE. — Et il confesse sa faiblesse et son impuissance. C'est la bonne position pour que Dieu bénisse. Nous voyons aussi en cela la foi de Samson, existant à travers toute sa vie si remplie de grandes fautes. L'Éternel entendit la voix de « son serviteur, » comme Samson se nomme, et de même qu'autrefois il avait fait sortir des eaux du rocher en Horeb pour désaltérer son peuple (Exode XVII), il fendit le rocher creux qui était à Lékhi, et il en sortit de l'eau. C'était toujours le Dieu d'Israël. Samson but et fut ranimé. En souvenir de cette délivrance, non moins merveilleuse que l'autre, cette source qui continua à jaillir comme un gage que Dieu exauce les prières, fut nommée « En-Hakkoré, » ou « la source de celui qui crie. »

SOPHIE. — C'est un beau nom. Ce qui me frappe, c'est de voir combien il y avait d'endroits dans le pays de Canaan qui rappelaient aux Israélites les interventions de Dieu en leur faveur.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; ils ne pouvaient faire un pas sans trouver une trace de sa bonté. En continuant l'histoire de Samson, nous arrivons à une triste période de sa vie. Il était allé à Gaza, ville des Philistins, et avait encore fait connaissance d'une femme philistine. Les habitants de Gaza, ayant appris que Samson était chez eux, fermèrent la porte de la ville dans l'intention de le surprendre et de le tuer quand il voudrait sortir. Mais Samson se leva au milieu de la nuit, et, arrachant les poteaux de la porte avec la barre, il les chargea avec les battants sur ses épaules, et porta le tout au sommet de la montagne qui est en face de Hébron, parcourant ainsi une distance de plusieurs lieues. C'est un nouvel exemple de la force merveilleuse que Dieu avait communiquée et conservait à celui qui était encore nazaréen.

SOPHIE. — Ce qui m'étonne, maman, c'est de voir Samson retourner toujours chez les ennemis de Dieu, d'Israël et de lui-même.

LA MÈRE. — Il y avait peut-être chez les Philistins des choses qui attireraient Samson et dont il aurait dû se garder. Puis nous voyons, dans toute son histoire, qu'il avait de la confiance en lui-même et dans sa force. Il se séduisait peut-être lui-même en pensant qu'eu allant chez les Philistins, il trouverait une occasion contre eux. Évidemment, il ne se laissait pas gouverner par la pensée de ce qui plaisait à Dieu. C'est ainsi que souvent des jeunes chrétiens ne connaissant pas leur propre cœur et pour qui le monde a encore de l'attrait, s'y laissent entraîner. Ils se disent : Il n'y a pas de mal en cela, il n'y a pas de danger que j'aille trop loin. Et qui sait si je n'aurai pas l'occasion de faire du bien à tel ou tel de mes amis ? C'est un fatal raisonnement qui ne peut venir que de l'ennemi. Ceux qui le tiennent feront, comme Samson le fit bientôt, l'amère expérience du danger qu'il y a de se mêler au monde ennemi de Dieu.

SOPHIE. — Comment cela arriva-t-il, chère maman ? Le pauvre Samson aurait pourtant dû être sur ses gardes.

LA MÈRE. — Sans doute, mais l'Éternel voulait lui faire connaître son propre cœur et lui apprendre que toute sa force ne dépendait que de Dieu. Samson s'attacha à une autre méchante femme nommée Délila, qui demeurait au pays des Philistins, dans la vallée de Sorek, entre Askalon et Gaza. Les princes des Philistins voyant que, par la force, ils ne pourraient venir à bout de Samson, résolurent d'essayer de la ruse et de la séduction. C'est le grand moyen de Satan depuis le commencement. Ils promirent à Délila de lui donner chacun onze cents pièces d'ar-

gent, si elle parvenait à tirer de Samson le secret de sa force, et elle y consentit.

SOPHIE. — J'espère bien, maman, que Samson ne fut pas assez insensé, ni assez infidèle, pour le lui dire.

LA MÈRE. — Ma chère enfant, quand une fois on entre sur le terrain du monde, qu'on se laisse séduire par lui et qu'on s'associe à lui, on va toujours plus loin. On perd la communion avec Dieu, et ainsi toute force contre le mal. Délila se mit à presser Samson de lui livrer son secret. Trois fois il se joua d'elle en lui indiquant de faux moyens de lui ôter sa force, et trois fois il se débarrassa des Philistins apostés pour le saisir.

SOPHIE. — Ne voyait-il pas que Délila voulait son mal ? Pourquoi ne la laissait-il pas ?

LA MÈRE. — C'est bien ce qu'il aurait dû faire ; mais il était aveuglé par l'amour qu'il avait pour elle. Ah ! mon enfant, il faut rester près de Dieu, pour échapper au péché et au monde. Samson crut, sans doute, qu'il laisserait Délila en se moquant d'elle ; ce fut lui qui à la fin se lassa. Le monde est trop fort pour nous, Dieu seul peut nous en rendre vainqueurs. Délila n'aimait pas Samson, elle préférait l'argent et voulait la récompense promise. Elle continua donc à le tourmenter sans relâche, jusqu'à ce que, fatigué de ses instances et à bout de forces, lui, l'homme puissant, fut vaincu par une faible femme. Il lui découvrit tout. « Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, » dit-il, « car je suis nazaréen de Dieu dès le sein de ma mère. Si j'étais rasé, ma force s'en irait de moi, et je deviendrais faible, et je serais comme le reste des hommes. » Le diable avait triomphé ; Samson avait trahi le secret de Dieu et perdu son nazaréat ; le juge d'Israël était vaincu,

SOPHIE. — Quelle triste fin, chère maman !

LA MÈRE. — Et quel sérieux avertissement pour que nous nous tenions à l'écart d'un monde trompeur. Aussi longtemps que l'on est fidèle à Dieu, sa force est notre force ; si nous l'abandonnons, nous devenons comme le reste des hommes. Samson dut l'éprouver. Pendant son sommeil, la perfide Délila lui fit raser les sept tresses de son abondante chevelure et sa force se retira de lui. Elle appela alors les Philistins cachés près de là pour le saisir. Samson, réveillé de son sommeil, crut que rien n'était changé et dit : « Je me dégagerai comme les autres fois ; et il ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui. » Quelle parole solennelle ! On se laisse enlacer par le péché et, quand on veut s'en tirer, on trouve que Dieu n'est plus là !

SOPHIE. — Pauvre Samson ! Les Philistins le firent-ils mourir ?

LA MÈRE. — Non ; le juge d'Israël ne pouvait périr ainsi. Ç'aurait été un trop grand triomphe pour les ennemis de l'Éternel. Mais Samson devait être châtié pour son péché ; la sainteté et la justice de Dieu le demandaient. Sa vie fut épargnée, mais les Philistins lui crevèrent les yeux, et le fier vainqueur d'autrefois, lié de deux chaînes d'airain, dut, comme un vil esclave, tourner la meule dans la prison.

SOPHIE. — Quelle humiliation pour lui !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais ce temps d'esclavage et de solitude fut, sans doute, béni pour Samson. Il put rentrer en lui-même et repasser sa vie où, tant de fois, il s'était laissé conduire par son tempérament fougueux et indépendant et entraîner au mal. Et l'Éternel n'oubliait pas son pauvre serviteur humilié. A ses yeux, c'était toujours celui qu'il avait choisi, dès sa naissance, pour commencer à délivrer Israël de la main des Philistins. Il ne l'avait

pas abandonné pour toujours. Les cheveux de Samson, signe de son nazaréat (1), recommençaient à croître, et avec eux revenait sa force. Les Philistins ignoraient cela. Ils étaient tout heureux d'être délivrés de cet homme qui, bien que seul, faisait leur terreur. Aussi leurs princes résolurent d'offrir un grand sacrifice et de célébrer une fête à Dagon, leur dieu, parce qu'il avait livré entre leurs mains leur terrible ennemi. Le temple se remplit d'une foule nombreuse, hommes et femmes; les princes des Philistins étaient là aussi, et trois mille spectateurs se trouvaient sur le toit en terrasse. Tous louaient leur dieu, et disaient : « Notre dieu a livré entre nos mains notre ennemi, le devastateur de notre pays. » Comme dans toutes les fêtes païennes, un grand festin eut sans doute lieu. Et lorsqu'ils furent excités par le vin, ils voulurent jouir de la vue de leur ennemi humilié et dirent : « Appelez Samson, et qu'il nous amuse. »

SOPHIE. — C'était bien cruel, chère maman, et Samson devait sentir douloureusement cette injure.

LA MÈRE. — En effet; mais le châtement était proche. C'est toujours quand le monde dit « paix et sûreté, » que le jugement est à la porte (2). Samson se fit conduire près des colonnes du milieu sur lesquelles reposait tout l'édifice, et les saisit de sa main droite et de sa main gauche. Puis, ne se confiant pas en lui-même, mais regardant à Dieu, il dit : « Seigneur Éternel, souviens-toi de moi, je te prie, et fortifie-moi, je te prie, seulement cette fois, ô Dieu ! » Et, se penchant avec toute la force que Dieu lui donnait en réponse à sa prière, et s'écriant :

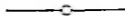
(1) Nombres VI, 5.

(2) Voyez le déluge, Sodome et Gomorrhe, et la venue du Seigneur en jugement. (Luc XVII, 26-30.)

« Que je meure avec les Philistins ! » il renversa les deux colonnes. Avec elles s'écroula le temple, faisant périr sous ses ruines et les princes, et la foule qui s'y trouvait rassemblée. Le juge d'Israël avait donné sa vie pour aider à la délivrance de son peuple. « Ses frères et toute la maison de son père descendirent et l'emportèrent ; et ils le remontèrent, et l'enterrèrent dans le sépulcre de Manoah, son père. Et il avait jugé Israël vingt ans. »

SOPHIE. — Est-ce qu'il n'y eut plus de juges après lui ?

LA MÈRE. — Il y en eut encore deux, mais leur histoire ne se trouve pas racontée dans le livre des Juges. C'est dans le premier livre de Samuel que Dieu nous parle d'eux. Samson n'avait pas délivré Israël, il n'avait fait que commencer l'œuvre qui ne s'acheva que par le roi David. Mais Dieu avait montré en lui qu'il n'abandonnait pas son peuple, et qu'il y avait en Israël une force à laquelle nul ne pouvait résister.



L'Église ou l'Assemblée.

XXIII. — PAUL A CORINTHE.

Nous avons vu que plusieurs personnes avaient été converties au Seigneur et qu'ainsi une assemblée avait été formée à Athènes. De cette ville, Paul se rendit à Corinthe. C'était aussi une des principales cités grecques, célèbre par son commerce, ses richesses et sa culture intellectuelle, mais surtout par le luxe de ses habitants, leur amour des plaisirs, et la dépravation de leurs mœurs entretenue par le culte de divinités impures. C'était vraiment une for-

teresse de Satan qui y tenait les âmes enchaînées par les convoitises charnelles et par les faux raisonnements de la sagesse humaine.

Paul se trouvait donc là dans un milieu qui avait bien besoin de l'évangile, la puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient; mais, en même temps, la tâche placée devant lui était particulièrement difficile. Mais le Seigneur est suffisant pour tout, et Paul en fit l'expérience.

Suivant sa coutume, l'apôtre rechercha d'abord ses compatriotes juifs. Parmi eux, il en trouva un nommé Aquilas. Comme nous le trouvons plusieurs fois mentionné, ainsi que Priscille, sa femme, dans les Actes et dans les épîtres de Paul, je vous dirai quelques mots d'eux. Tandis que les hommes conservent dans leurs histoires les noms de leurs héros et conquérants fameux, Dieu enregistre dans son livre les noms de ses serviteurs, bien humbles et chétifs devant le monde, mais grands et précieux à ses yeux. Tels étaient Aquilas et Priscille.

Aquilas était originaire de la province du Pont, en Asie mineure; mais, ainsi que beaucoup d'autres Juifs, il habitait Rome, la grande ville impériale. Il était fabricant de tentes, objets nécessaires pour les armées en campagne et les voyageurs de ces temps. Des troubles ayant été suscités à Rome par des Juifs, l'empereur Claude expulsa de la ville tous les gens de cette nation, et c'est ainsi qu'Aquilas et Priscille furent conduits à Corinthe où ils continuèrent à exercer leur profession. Vous vous rappelez que je vous ai dit que Paul avait appris ce même état. C'est en l'exerçant qu'il pourvoyait à ses besoins et même à ceux de ses compagnons, afin de n'être à charge à personne. Ayant fait la connaissance d'Aquilas et de Priscille, il vint demeurer dans leur maison et travaillait avec eux.

La parole de Dieu ne nous dit pas quand et par quel moyen Aquilas et Priscille furent convertis. Peut-être fût-ce par le ministère de Paul à Corinthe ; en tout cas, nous ne pouvons douter que, dans la société de l'apôtre, ils n'aient fait des progrès dans la grâce et la connaissance du Seigneur, de manière à pouvoir instruire les autres, comme nous le verrons, et être des « compagnons d'œuvre » de Paul. Ils devinrent ses amis dévoués jusqu'à la mort. L'apôtre, à la fin de son épître aux Romains, parle d'eux en ces termes : « Saluez Prisca (ou Priscille) et Aquilas, mes compagnons d'œuvre dans le Christ Jésus (qui, pour ma vie, ont exposé leur propre cou ; auxquels je ne rends pas grâces moi seul, mais aussi toutes les assemblées des nations), et saluez l'assemblée qui est dans leur maison. »

Vous voyez par là, mes enfants, qu'ils étaient retournés à Rome peu d'années après en être sortis. En effet, après que Paul fut demeuré avec eux à Corinthe un an et demi, ils partirent ensemble et l'accompagnèrent à Éphèse où ils restèrent plus de deux ans et d'où, sans doute, ils se rendirent à Rome. Ce fut peut-être à Éphèse, où Paul courut un grand danger, dans le grand trouble survenu à l'occasion des disciples du Seigneur et dont nous parlerons, qu'Aquilas et Priscille exposèrent leur vie pour lui. Remarquez encore un autre trait, mes enfants. Nous trouvons soit dans l'épître aux Romains, soit dans celle aux Corinthiens, que l'assemblée se réunissait à Rome et à Éphèse, dans la maison d'Aquilas et de Priscille. On n'avait pas alors, pour se rassembler, des édifices plus ou moins vastes, plus ou moins splendidement ornés. Non ; c'était dans des chambres hautes, dans l'humble demeure d'un obscur artisan chrétien comme Aquilas, ou chez un Philémon, peut-être plus riche, que les saints des premiers temps

se réunissaient pour s'édifier et rendre culte à Dieu. Quel privilège et quelle bénédiction pour ceux qui ouvraient ainsi leurs maisons à l'assemblée, peut-être au péril de leur vie ! Plus tard, ces deux fidèles chrétiens revinrent à Ephèse, comme nous le voyons dans la seconde épître de Paul à son cher fils Timothée. Voilà tout ce que nous savons de Priscille et d'Aquilas. Ils continuèrent leur humble course, travaillant pour le Seigneur. Comment se termina leur vie ici-bas, nous l'ignorons. Mais ils sont auprès de Jésus avec leur ami Paul, attendant comme lui, la venue du Seigneur et la couronne de justice réservée à tous ceux qui aiment son apparition. Êtes-vous aussi de ceux-là ? Oh ! quelle heureuse vie et quelle heureuse fin que celles des serviteurs dévoués du Seigneur Jésus !

Reprenons maintenant l'histoire des travaux de Paul à Corinthe. Il s'occupait donc de ses mains à faire des tentes, et vous auriez pu voir ce grand apôtre, ce serviteur éminent du Seigneur, travaillant comme un obscur ouvrier dans l'atelier d'Aquilas. Il n'en avait pas honte, au contraire. Son Seigneur n'avait-il pas vécu dans la pauvreté ? N'avait-il pas été le fils du charpentier, charpentier lui-même, comme vous pouvez le lire dans les évangiles ?

Mais quand le jour du sabbat était arrivé, Paul, le faiseur de tentes, se rendait dans la synagogue et y parlait de l'évangile, persuadant tant les Juifs que les Grecs. Bientôt arrivèrent ses deux fidèles compagnons de labeur, Silas et Timothée, qui, jusqu'alors, étaient restés en Macédoine. Paul fut tout encouragé par leur venue et les bonnes nouvelles que Timothée lui apporta de la foi et de la persévérance des chrétiens de Thessalonique au milieu des persécutions, et il se mit à annoncer l'évangile avec plus de zèle encore. La puissance et la vérité de la

parole remplissaient son cœur ; il aurait voulu faire partager aux Juifs sa foi, et, appuyé sur les Écritures, il leur rendait témoignage que Jésus était le Christ. Mais, hélas ! là comme ailleurs, ces malheureux Juifs ne voulaient pas de l'heureux message qui leur annonçait l'accomplissement en Christ de ce que les prophètes avaient prédit, et refusaient les bénédictions célestes qu'il est venu apporter. Incrédules à la parole de Dieu et au témoignage de Paul, ils s'opposaient à lui et blasphémaient Christ.

Alors l'apôtre secoua ses vêtements et leur dit : « Que votre sang soit sur votre tête ! Moi, je suis net : désormais je m'en irai vers les nations. » Déclaration solennelle et terrible ! En secouant ses vêtements, l'apôtre montrait qu'il n'avait plus rien de commun avec eux, et en leur disant « que votre sang soit sur votre tête, » il rejetait entièrement sur eux la responsabilité de leur ruine et de la perdition à laquelle il s'exposaient. Quelle chose sérieuse de ne pas recevoir la parole de Dieu ou de s'y opposer ! Personne de ceux qui périssent par incrédulité ne peut accuser que lui-même de son sort.

Joignant l'action à la parole, Paul sortit de la synagogue et, pour montrer qu'il rompait avec la masse des Juifs incrédules, il se rendit chez un nommé Juste. Ce n'était pas un Juif, mais un prosélyte d'entre les nations, comme l'indique l'expression « qui servait Dieu. » La maison de Juste touchait à la synagogue, de sorte que si quelqu'un des Juifs qui s'y rendaient, avait le cœur touché et voulait suivre Paul, il n'avait qu'à entrer chez Juste. Il rendait ainsi témoignage ouvertement qu'il désapprouvait les autres Juifs. Mais il faut de la décision de cœur pour renoncer à la religion du monde et suivre Dieu.

Le travail de l'apôtre au milieu des Juifs ne fut cependant pas vain. Le chef de synagogue même,

nommé Crispus, crut au Seigneur avec toute sa maison. D'autres Corinthiens qui avaient entendu Paul, crurent aussi. Les uns et les autres furent introduits par le baptême dans l'assemblée chrétienne. Les noms de plusieurs de ces chrétiens de Corinthe nous ont été conservés, outre celui de Crispus, entre autres Gaïus, chez qui l'assemblée une fois formée, se réunissait; Stéphanas que Paul lui-même avait baptisé avec toute sa maison, comme il l'avait fait aussi de Crispus et de Gaïus. L'apôtre écrivait aux Corinthiens à propos de Stéphanas : « Vous connaissez la maison de Stéphanas, qu'elle est les prémices de l'Achaïe, et qu'ils se sont voués au service des saints. » Quel bel éloge, n'est-ce pas ? Heureux ceux qui marchent sur les traces de Stéphanas et de sa maison ! Aussi Paul recommande-t-il à l'assemblée de reconnaître de tels hommes.

L'apôtre ne se contentait pas de ce fruit de ses travaux, bien que son cœur en fût réjoui. Il avait dit — et c'était sa mission — « désormais je m'en irai vers les nations, » et il prêchait aux Grecs. Mais là, s'il ne rencontrait pas l'incrédulité juive, il trouvait les raisonnements des faux sages de ce monde, l'éloquence séduisante et subtile des rhéteurs et l'horrible corruption du paganisme. On comprend qu'il sentit sa faiblesse, lui, pauvre faiseur de tentes, d'une nation méprisée, lui, qui n'avait pas la parole facile et dont l'extérieur ne présentait rien d'attrayant. Que faire en présence de ces philosophes raisonneurs, de ces moqueurs élégants, de ces matérialistes plongés dans les plaisirs ? Il décrit dans son épître ce qu'il ressentait devant cette tâche difficile : « J'ai été parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement, » dit-il. Mais le Seigneur savait tout cela ; il connaissait le tremblement de cœur de Paul. Aussi vint-il

lui-même encourager son serviteur. Il lui dit, la nuit, dans une vision : « Ne crains point, mais parle, et ne te tais point, parce que *je suis avec toi* ; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que *j'ai un grand peuple dans cette ville*. » Paul éprouva alors ce qu'il dit lui-même : « Quand je suis faible, alors je suis fort, » parce que le Seigneur le fortifiait.

Soutenu par la certitude divine que le Seigneur était avec lui, et que son travail serait abondamment béni pour manifester ceux qui appartenaient au Seigneur dans cette grande ville, Paul se mit à l'œuvre avec zèle, et, durant un an et demi, il y enseigna la parole de Dieu.

Ce n'était point avec des raisonnements humains qu'il rencontrait la sagesse de ce monde, mais avec une démonstration de l'Esprit et de puissance ; il ne flattait pas les oreilles de ses auditeurs par une éloquence raffinée ; non, il prêchait Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs, mais la puissance de Dieu pour sauver ceux qui croient. Et par cette puissance divine, beaucoup d'âmes furent arrachées à la puissance de Satan, et une grande assemblée fut formée à Corinthe. Je vous en dirai encore quelques mots une autre fois, si le Seigneur le permet.

Prières exaucées.

I

Encore enfant, j'avais été conduit à croire que Dieu écoute nos prières et y répond. J'avais été converti de bonne heure, et voici ce qui m'arriva

peu après ma conversion. J'étais occupé dans un champ à environ trois quarts de lieue de la maison, et pendant mon travail j'avais déposé mon diner dans une haie. Mais un jeune cheval l'avait découvert et avait tout pris, excepté un petit morceau de pain. Je voulais allumer un peu de feu, le temps étant assez froid, mais en cherchant dans mes poches, je m'aperçus que j'avais perdu mon briquet et mon amadou. (On ne connaissait pas alors les allumettes phosphoriques.) Que faire ? Je me mis à genoux et demandai au Seigneur qu'il me donnât le moyen de faire du feu, et qu'il rendit le pain suffisant pour me restaurer. En cherchant, je retrouvai mon briquet, et un caillou me servit de pierre à fusil. Avec des feuilles sèches et un peu de bois mort, j'allumai du feu. Ensuite, je m'assis pour manger, et soit que le Seigneur multipliât le pain, ou donnât au petit morceau de quoi me soutenir et me restaurer, je n'en sais rien, mais je fus aussi fortifié et rassasié que si j'avais fait le meilleur diner. Plusieurs pourront sourire en lisant ce récit, mais pour moi je désire que nous ayons tous cette foi enfantine qui attend et reçoit une réponse à la prière. Jésus a dit : « En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. »

II

Une mère pieuse, en mourant, avait remis son jeune enfant au Seigneur, avec la confiance qu'il serait converti et la rejoindrait au ciel. Pendant soixante-dix ans il n'y eut aucun signe que cette prière fût exaucée. L'enfant avait grandi, et était devenu un homme insouciant et impie. Il était capitaine d'un vaisseau de guerre, et avait été blessé aux deux pieds par un éclat d'obus,

Vieux et infirme, il fut une fois persuadé de venir à une réunion pour entendre la prédication de la parole, et on l'apporta dans la salle remplie de monde. Le prédicateur fut conduit ce soir-là à prendre pour texte l'histoire si touchante de Méphiboseth. Il décrivit la triste condition du pécheur perdu, et totalement impuissant, et la bonté de Dieu manifestée en Christ, non seulement en le donnant pour mourir pour nos péchés, mais en amenant le pauvre pécheur, tel qu'il est, dans sa propre présence, ainsi que David fit chercher et amener près de lui Méphiboseth, boiteux des deux pieds. Ensuite, le prédicateur ajouta : « Et maintenant, pauvre vieux pécheur, toi qui as été amené ce soir en la présence de Dieu, où es-tu ? » Le pauvre vieux capitaine sentit que c'était Dieu même qui lui parlait, Dieu qui connaissait à fond tout ce qui le concernait, et essayant de se lever, il s'écria : « Me voici ! » Dieu sauva son âme ce soir-là, et répondit ainsi aux prières de sa mère, mais en son propre temps et de sa propre manière. C'était vraiment une vue réjouissante que celle du vieux capitaine assis à la table du roi, comme un fils de roi, et « il était boiteux des deux pieds. »

Que mes jeunes amis lisent, en rapport avec cette petite histoire de la grâce, le neuvième chapitre du second livre de Samuel, et puissent-ils venir aussi s'asseoir à cette même table, car ils y sont invités.

« Oui ou non. »

— Je suis étonné de voir, Henri, que tu ne craignes pas de mourir. Pour moi, j'en ai terriblement peur.
* Telles étaient les paroles qu'un vieillard adressait

à un jeune garçon couché dans un lit près du sien, dans une grande salle d'hôpital. Henri avait environ onze ans ; ses joues enfiévrées, ses yeux d'un éclat trop vif et sa respiration haletante, disaient clairement que sa courte vie approchait de sa fin.

Un fidèle serviteur de Dieu, Mr C., venait justement de s'éloigner des deux malades, après avoir instamment pressé le vieillard d'accepter immédiatement, par la foi, le pardon et la vie éternelle, comme le don gratuit de l'amour de Dieu en Christ.

— Je sais tout cela, avait dit l'homme âgé, mais je ne comprends pas comment je puis me l'approprier, ce qu'il faut faire pour que ce soit à moi.

— Et toi, Henri, comment as-tu fait ? demanda le visiteur en se tournant vers l'enfant.

— Eh bien, dit le jeune garçon, quand le Seigneur Jésus m'a dit : « Venez à moi... et je vous donnerai du repos, » j'ai dit de tout mon cœur : « Oui, Seigneur, je viens. » Et il a tenu sa parole ; il m'a donné du repos. Puis, lorsqu'il m'a dit : « Viens maintenant, » eh bien, j'ai dit : « Oui, Seigneur, maintenant, pas demain. » Et quand il m'a promis de me tout pardonner gratuitement, de me recevoir comme une de ses brebis, et de me rendre propre à être pour toujours avec Lui, j'ai dit aussi : « OUI, SEIGNEUR, » car je savais qu'il ne pouvait manquer à sa parole. Comment aurais-je pu lui dire : « Non ? »

Des larmes remplissaient les yeux de Mr C., en entendant ces paroles enfantines et si simples, d'une foi qui ne raisonne pas, et il se souvenait de ce que disait Jésus : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

— Oui, Thomas, avait-il dit au vieillard ; Henri vient de vous dire la vérité. C'est *oui* ou *non* que nous disons aux paroles de Dieu. Ce ne peut être

que l'un ou l'autre, et il est bien sérieux de penser que, si nous ne disons pas « oui, » aux invitations de sa grâce et à ses précieuses promesses, c'est comme si nous disions : « Non, Seigneur, je ne te crois pas. Non, Seigneur, je ne veux pas venir à Toi. »

Après avoir prié avec eux, il les avait quittés, et c'est alors que le vieillard avait demandé à l'enfant comment il se faisait qu'il ne craignit pas de mourir.

— Je n'ai rien de plus à dire, répondit Henri ; rien sinon que j'ai dit : « Oui, Seigneur, » à tout ce que Jésus me disait. Si vous avez peur, monsieur Brun, c'est, sans doute, parce que vous dites : « Non. » Il a dit : « Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas. » (Ésaïe XLIII, 2.) Et moi, j'ai répondu : « Oui, Seigneur ; oui, quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal ; car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent. » (Psaume XXIII, 4.) Jésus a dit : « C'est moi, n'ayez point de peur. » (Jean VI, 20.) Et moi, je dis : « Oui, Seigneur, c'est Toi ; je n'ai pas peur. »

— Tu as raison, Henri. Toute ma vie j'ai dit : « Non, » à ses paroles de grâce, et c'est trop tard, maintenant. Oh ! pourquoi n'ai-je pas su auparavant que c'était « oui » ou « non ? » Oh ! comme j'aurais voulu avoir dit : « Oui. »

— Mais, monsieur Brun, il n'est pas trop tard, dit l'enfant. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Ce *quiconque* veut dire vous aussi bien que moi. Ne voulez-vous pas dire maintenant : « Seigneur Jésus, toute ma vie je t'ai dit « non, » mais maintenant je veux dire

« oui ; » oui, Seigneur, je crois tes paroles, que quiconque croit ne périra pas, mais qu'il a la vie éternelle ? »

Le pauvre enfant avait épuisé ses dernières forces en parlant avec tant d'instances de la bonne nouvelle à son vieux compagnon. Ce furent ses dernières paroles. Quand Mr Brun, en s'éveillant le matin, voulut parler à l'enfant, le lit était vide. Durant la nuit, Henri avait doucement passé de ce monde à Christ, et selon la coutume, son corps avait été silencieusement emporté.

Le vieux Mr Brun ne lui survécut pas longtemps. Mais tout autre fut son état d'âme après sa dernière conversation avec Henri. Il prit les promesses et les invitations de l'Écriture comme lui étant adressées personnellement, et souvent, quand la précieuse parole de Dieu lui était citée ou lue, on l'entendait dire à demi-voix : « Oui, Seigneur, oui. » Le « non » de l'incrédulité avait passé ; il recevait ce que Dieu lui adressait avec un « oui » reconnaissant, et lorsque vinrent ses derniers moments, ses paroles furent celles de Siméon : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton serviteur en paix selon ta parole. » Pendant l'éternité, racheté par le précieux sang de Christ, il unira ses louanges à celles de l'enfant, dont les paroles si simples et la foi si entière ont été bénies pour son âme, et qui, par le Saint-Esprit, ont été le moyen d'ouvrir ses yeux et de le faire passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu.

Mon cher lecteur, êtes-vous comme l'enfant ou comme le vieillard avant sa conversion ? Dites-vous « oui, Seigneur, » ou bien avez-vous refusé jusqu'ici sa grâce et dit « non » à ses appels ? Que Dieu bénisse pour vous ce récit et vous amène à dire aussi : « Oui, Seigneur, tel que je suis, je viens à Toi. »



BETHLÉEM

Histoire de Ruth.

I

LA DÉCISION.

Je désire m'entretenir avec vous, mes enfants, d'une touchante histoire qui se passa au temps des Juges. C'est celle d'une jeune femme moabite appelée Ruth. Ce nom signifie « satisfaite, » et nous verrons comme il lui convenait bien.

Ruth est mentionnée dans la généalogie du Seigneur Jésus (1), et ce fait de se trouver parmi les ancêtres du Sauveur, est une manifestation frappante de la grâce souveraine de Dieu, puisque les Moabites, d'après la loi de Moïse, n'avaient aucune part avec les Israélites (2). Nous verrons comment Dieu amena

(1) Matthieu I, 5. — (2) Deutéronome XXIII, 3.

Ruth à faire partie de son peuple ; mais rappelons-nous que c'est la même grâce qui introduit maintenant un misérable pécheur dans la famille de Dieu.

Au temps où commence notre histoire, la famine désolait le pays d'Israël. Cela semble étrange, n'est-ce pas, que le peuple de Dieu soit frappé d'un tel fléau ? C'est que Dieu est juste et saint, et ne peut passer sur les péchés de son peuple. Il les juge et châtie. L'Éternel avait promis que, si les enfants d'Israël étaient obéissants, ils jouiraient de l'abondance au pays que Dieu leur donnait ; mais leur désobéissance devait être châtiée de toutes sortes de maux, la famine en particulier (1). Or, vous vous rappelez, mes enfants, combien souvent le livre des Juges nous fait voir les rébellions du peuple d'Israël. C'est dans une de ces périodes de jugement que nous transporte notre histoire.

Il y avait alors à Bethléem, dans la tribu de Juda, un homme qui portait le beau nom d'Élimélec, ce qui veut dire : « Mon Dieu est Roi. » Sa femme s'appelait Naomi, c'est-à-dire « agréable » ou « mes délices, » et ils avaient deux fils, dont l'un se nommait Makhlon, et l'autre Kiljon. Malgré la famine, ils auraient pu demeurer en paix au pays d'Israël, en s'attendant à l'Éternel, qui certainement aurait pris soin d'eux. Mais comme autrefois Abraham qui, dans un temps de famine, quitta la terre où Dieu l'avait conduit, et descendit en Égypte (2), Élimélec aussi laissa le pays de Juda et s'en alla avec sa famille demeurer aux campagnes de Moab, parmi des idolâtres, ennemis de Dieu.

Abraham ne trouva pas Dieu en Égypte ; au contraire, il y eut là pour lui péché, douleur et honte.

(1) Deutéronome XXVIII, 1-12, 16, etc.

(2) Genèse XII, 9-20.

De même Élimélec et sa famille ne rencontrèrent en Moab que la mort, le deuil, la pauvreté et les larmes. On ne gagne rien à s'éloigner de Dieu pour chercher l'aide et les ressources du monde.

Élimélec mourut et Naomi resta veuve sur la terre étrangère. Elle avait bien encore ses deux fils, mais ceux-ci, élevés au milieu d'un peuple idolâtre, n'hésitèrent pas à prendre en mariage des femmes moabites et à s'unir avec ceux dont l'Éternel avait dit qu'ils étaient exclus de la congrégation d'Israël. L'une de ces jeunes femmes se nommait Ruth, et l'autre Orpa. Ainsi la faute d'Élimélec, en quittant la terre de Canaan, contribua à éloigner encore plus ses enfants de leur peuple et de leur Dieu. Quel avertissement pour des parents chrétiens à rester fidèlement séparés du monde dans leur marche ! Toutefois, il y a dans la grâce de Dieu des ressources infinies. Il avait des desseins d'amour envers Naomi et Ruth, et, en dépit de tout, il les accomplit, mais à travers les épreuves.

Naomi souffrait, sans doute, de cet état de choses. Elle n'avait oublié, au pays de Moab, ni Juda, ni Bethléem, ni l'Éternel, le Dieu de ses pères, et elle parlait de Lui à ses belles-filles, car « de l'abondance du cœur la bouche parle (1). » Dieu préparait ainsi le cœur de Ruth, en s'adressant aussi en même temps à Orpa.

Mais l'épreuve continuait à s'appesantir sur Naomi. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'Élimélec était venu demeurer en Moab ; lui était mort, et la mort vint aussi frapper ses deux fils, sans doute peu après leur mariage, et sans qu'ils laissassent d'enfants. Pauvre Naomi, n'est-ce pas ? La voilà veuve, privée de fils, pauvre, dénuée de tout, et loin de son pays ;

(1) Matthieu XII, 34.

qui prendra soin d'elle ? Quelle douloureuse position ! C'est celle, mes enfants, où se trouve actuellement le peuple d'Israël à cause de ses péchés, et c'est aussi celle du pécheur éloigné de Dieu, comme nous le voyons dans la parabole du fils prodigue (1). Mais quand les ressources de l'homme sont à bout, qu'il se voit pauvre, misérable et nu, alors Dieu intervient dans sa grâce souveraine.

Naomi apprit que la famine avait cessé, et que l'Éternel avait donné du pain à son peuple (2). Que fera-t-elle ? Comme le prodigue qui se leva et quitta le pays éloigné pour aller dans la maison de son père où il y avait du pain en abondance (3), Naomi laissa les champs de Moab et se mit en route pour le pays de Juda. C'est ainsi, mes enfants, que le temps approche où Israël reviendra à l'Éternel et rentrera dans sa terre pour y être béni (4). Quel heureux retour ! Heureux retour aussi, quand le pécheur converti revient vers son Père ! Est-ce votre cas, cher enfant qui lisez ces lignes ?

Orpa et Ruth partirent avec leur belle-mère. Que Naomi retournât au pays de Juda, c'était naturel ; mais ses belles-filles étaient moabites, elles avaient encore leurs parents, elles avaient leur peuple et leurs dieux. Jeunes comme elles l'étaient, elles pouvaient encore trouver à se remarier au pays de Moab et avoir une famille : en suivant Naomi, il fallait tout laisser pour être avec elle dans la pauvreté. C'est ainsi que, pour suivre le Seigneur, il faut aussi renoncer à tout (5).

Naomi ne se sentait pas le droit d'emmener ainsi

(1) Luc XV, 13-16. — (2) C'était probablement durant les années de repos qui suivirent la victoire de Débora sur Sisera. (Juges V, 41.) — (3) Luc XV, 17-19. — (4) Jérémie XXXI, 6-14. — (5) Luc XIV, 33. Voyez aussi l'exemple d'Abraham. (Genèse XII, 1.)

Orpa et Ruth pour partager son triste sort. Elle les presse de s'en retourner. « Allez, » leur dit-elle, « retournez chacune dans la maison de sa mère. Que l'Éternel use de bonté envers vous, comme vous avez fait envers les morts et envers moi. L'Éternel vous donne de trouver du repos chacune dans la maison de son mari ! » On voit le caractère aimable de ces deux jeunes femmes, auquel Naomi rend témoignage. Elles aimaient leur belle-mère et souffraient de la voir s'en aller solitaire ; aussi, en recevant ses baisers d'adieu, elles pleurèrent et lui dirent : « Non, mais nous retournerons avec toi vers ton peuple. » Toutes deux étaient sincères ; mais, mes enfants, avant de rien entreprendre, il faut bien calculer la dépense, et ne pas agir par un entraînement inconsideré (1).

Vous rappelez-vous l'histoire de ce scribe qui vint à Jésus et lui dit : « Maître, je te suivrai partout où tu iras ? » C'est bien, dit le Sauveur, mais « les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (2). » C'est comme si Jésus lui eût dit : « Peux-tu me suivre là ? »

Naomi fait de même. Elle place devant ses belles-filles sa condition de veuvage, son dénuement auquel elles devront s'associer, sans espoir pour elles d'avoir une famille, avec l'unique perspective de la pauvreté. C'était un moment décisif pour Orpa et Ruth. Et il y a aussi pour nous, mes enfants, un moment décisif où il s'agit de choisir entre Jésus et le monde. Heureux celui qui se décide pour Christ !

Que feront Orpa et Ruth ? Elles balancent dans leur esprit les deux alternatives. D'un côté, c'est la triste Naomi, le pays d'Israël qui leur est inconnu,

(1) Luc XIV, 28-33. — (2) Matthieu VIII, 18-20,

un avenir austère de pauvreté et de renoncement, le culte d'un Dieu saint ; de l'autre, ce sont leurs parents et leurs amis, les riantes campagnes de Moab, les joies de la famille et les fêtes entraînantes du culte des idoles. Pour Orpa, c'est décidé. Elle aime Naomi, sans doute, mais elle aime mieux Moab ; elle pleure en quittant sa belle-mère et s'en va toute triste, mais bientôt elle aura tout oublié au milieu de son peuple. Oh ! quel choix, mes enfants ! Elle n'a vu que la terre et ses avantages, et elle perd les bénédictions divines. Prenez garde de faire comme elle.

Un jour, un aimable jeune homme, riche, moral, religieux, désireux d'être sauvé, vint se jeter aux pieds de Jésus, en lui disant : « Que ferai-je, afin que j'hérite de la vie éternelle ? » Il était sincère, et Jésus l'aima. Il lui dit : « Vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, suis-moi, ayant chargé la croix. » Que fit le jeune homme ? Il tenait à ses grands biens, et, pour eux, il laissa le Sauveur et le trésor dans le ciel, et s'en alla tout triste (1). A-t-il hérité de la vie éternelle ? L'Écriture ne dit plus rien de lui ; Dieu seul sait où il est maintenant. Mes chers enfants, gardez-vous de l'imiter.

Et Ruth, que fit-elle ? Orpa s'en est allée, mais elle est restée auprès de sa belle-mère. Naomi insiste et lui dit : « Voici, ta belle-sœur est retournée vers son peuple et vers ses dieux ; retourne-l'en après ta belle-sœur. » Mais si Orpa a fait son choix, Ruth aussi a fait le sien, et, comme Marie plus tard, elle a choisi la bonne part (2). Il y avait pour elle quelque chose de plus précieux que Moab et ses dieux, que l'abondance et les joies de la terre. C'était

(1) Marc X, 17-23. — (2) Luc X, 42,

Naomi, c'était le peuple d'Israël, c'était l'Éternel lui-même, dont Naomi lui avait dit les œuvres merveilleuses. Aussi répond-elle sans hésitation : « Ne me prie pas de te laisser. Où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai : ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai et j'y serai enterrée. Ainsi me fasse l'Éternel, et ainsi il y ajoute, si la mort seule ne me sépare de toi ! » Quelle décision arrêtée, n'est-ce pas, mes enfants ? » Quel profond attachement, quel dévouement entier, jusqu'à la mort ! Voilà Ruth, « satisfaite » d'abandonner tout pour suivre Naomi.

Chers enfants, il y a quelqu'un d'infiniment plus digne que nous nous attachions à Lui pour le suivre, pour que son peuple soit notre peuple et son Dieu notre Dieu. Vous le connaissez, c'est Jésus, qui est venu du ciel pour nous faire connaître Dieu et son amour ; Lui qui est la vie éternelle, et qui nous invite à croire en lui et à tout quitter pour le suivre, afin que nous possédions cette vie bienheureuse avec Lui dans le ciel pendant l'éternité. Il nous a aimés jusqu'à la mort, il nous aime ; ne l'aimerons-nous pas ? Il a un peuple ici-bas, peuple souvent ignoré et méprisé, ce sont ceux qui s'attachent à Lui pour le servir. Il a un Dieu, qu'il a servi sur la terre, auquel il a été obéissant jusqu'à la mort et duquel il a dit à ses disciples : « Mon Dieu et votre Dieu (1). » Ne voulez-vous pas, mes enfants, vous attacher à Jésus, comme Ruth à Naomi, faire partie de son peuple, et avoir pour votre Dieu et votre Père, le Dieu et Père du Seigneur Jésus ? Ne voulez-vous pas imiter Ruth dans sa décision ? C'est le moment, chers enfants ; oh ! n'hésitez pas, et surtout ne faites pas comme Orpa. Vous perdriez le ciel, sans être heureux dans ce monde.

(1) Jean XX, 17.

Faites plutôt comme Rebecca qui répondit sans hésiter : « J'irai (1). » Ou comme Lévi qui, à l'appel du Seigneur : « Suis-moi, » quitta aussitôt tout, et le suivit (2). Comme Moïse (3), choisissez le peuple de Christ et l'opprobre de Christ, de préférence à toutes les joies et les plaisirs frivoles et passagers du monde. Paul aussi estimait tout comme une perte en comparaison de Christ. Pour Lui, il laisse tout et sa vie même ne lui est pas précieuse (4). Oh ! suivez son exemple.

Tous ceux-là, comme Ruth, se sont décidés pour Dieu et son peuple. Qu'ont-ils obtenu ? Rien de la part du monde, mais de la part de Dieu, ce qui est bien meilleur, sa bénédiction, et bientôt la perfection et la gloire dans le ciel. Oh ! mes enfants, que ferez-vous ? Comme Orpa, préférerez-vous le monde ? Mais après, qu'aurez-vous, quand il faudra rendre compte à Dieu ? Dieu veuille que vous choisissiez la bonne part, qui n'est jamais ôtée !



L'Église ou l'Assemblée.

XXIII. — PAUL A CORINTHE *(suite)*.

Nous avons vu, mes enfants, Paul, encouragé par le Seigneur, poursuivre son travail à Corinthe durant un an et demi, convainquant les Juifs et persuadant les Grecs.

Quel était le sujet de sa prédication, et quels moyens employait-il ? Il nous l'apprend dans les lettres que, plus tard, il écrit à l'assemblée de Dieu qui s'était formée à Corinthe, à ceux qu'il appelle les « sanctifiés dans le Christ Jésus. »

(1) Genèse XXIV, 58. — (2) Luc V, 27, 28. — (3) Hébreux XI, 25, 26. — (4) Philippiens III, 7-9; Actes XX, 24.

« Nous prêchons Christ crucifié, » dit-il, « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. » « Je vous ai communiqué avant toutes choses, » dit-il encore, « ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il a été ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. » En même temps, l'évangile que Paul annonçait aux Corinthiens était celui « de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu. » C'est-à-dire qu'après leur avoir fait connaître un Sauveur cloué à la croix et mort pour expier les péchés, puis ressuscité par la puissance de Dieu en preuve que Dieu avait accepté son sacrifice, il leur montrait le Seigneur Jésus dans la gloire où il est notre garant devant Dieu. Et c'est aussi l'évangile qui nous est annoncé, le seul évangile qui, reçu dans le cœur, sauve le pécheur. C'est, disait Paul, le seul fondement qui puisse être posé, savoir Christ.

Mais quels moyens l'apôtre employait-il pour convaincre les Juifs qui traitaient la croix de scandale, qui s'offensaient qu'on leur présentât comme le Messie un homme crucifié, pour persuader les Grecs, pour qui cette même croix était une folie ? Était-il riche ? Non, il travaillait de ses mains ? Avait-il une haute position ? Non, c'était un ouvrier faiseur de tentes ? Était-il donc bien éloquent, avait-il un beau langage qui entraînait ses auditeurs ? Non, il dit : « Je ne suis pas allé parmi vous avec excellence de parole ou de sagesse... J'ai été parmi vous dans la faiblesse... Ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse humaine, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance. » L'apôtre présentait simplement la parole de Dieu, et l'Esprit Saint qui l'animait, donnait à cette parole une puissance qui pénétrait et convainquait les cœurs. Ce sont là aussi les moyens que Dieu emploie mainte-

nant pour convertir les pécheurs. Écoutez donc la parole qui vous est annoncée, mes enfants, et ne vous opposez pas au Saint-Esprit qui travaille pour qu'elle pénètre en vous. C'est la parole qui sauve les âmes.

Le résultat de la prédication de Paul à Corinthe fut grand. Il s'y forma une assemblée nombreuse ; mais ce ne fut pas parmi les sages et les grands du monde. L'apôtre leur écrivait : « Frères, il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... » Non, aux yeux du monde, c'étaient des faibles, des petits, des méprisés, mais riches en Dieu. Voyez-le, mes enfants, et puissiez-vous participer aux mêmes richesses, car elles sont aussi pour vous.

Ils avaient cru au Seigneur, et eux, autrefois de grands pécheurs, ils avaient « été lavés de leurs péchés, sanctifiés, justifiés, au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de Dieu. » C'est là une richesse plus grande et un titre plus glorieux que tout ce que la terre peut donner. Christ leur avait été fait de la part de Dieu, « sagesse, et justice, et sainteté, et rédemption, » et le Saint-Esprit demeurait en eux. Quel plus précieux trésor y a-t-il que cela ? Paul leur écrivait aussi que « la grâce de Dieu leur avait été donnée dans le Christ Jésus, et qu'ils étaient enrichis en lui en toute parole et connaissance. »

Tels étaient les saints de Corinthe, et vous voyez, mes enfants, que le travail de Paul, pendant les dix-huit mois qu'il avait passés dans cette ville, avait porté un beau fruit. Le même évangile vous a été annoncé, l'avez-vous reçu ? Êtes-vous des sanctifiés dans le Christ Jésus, et vous réjouissez-vous de l'avoir pour votre sagesse, votre justice et votre sainteté ? L'espérez-vous comme votre rédemption ?

Mais tandis que Paul annonçait l'évangile, que les

Âmes croyaient et étaient sauvées, et que l'Église s'accroissait, l'ennemi veillait et bientôt il s'efforça, là comme ailleurs, d'entraver l'œuvre du serviteur de Dieu. Les Juifs furent encore les instruments dont il se servit. Il y avait alors, comme gouverneur romain sur la province d'Achaïe, dont Corinthe était la ville principale, un proconsul du nom de Gallion. C'était un homme lettré, d'un caractère doux, et frère d'un célèbre philosophe nommé Sénèque, dont les écrits de morale existent encore. Les Juifs incrédules, toujours remplis de haine contre le nom de Jésus et contre son fidèle serviteur Paul, se saisirent de ce dernier et le traînèrent devant le tribunal du proconsul.

De quoi pouvaient-ils l'accuser ? Ce ne fut pas, cette fois, en prétendant que Paul s'élevait contre l'autorité romaine, mais comme leur religion était reconnue par les Romains, ils dirent au proconsul : « Cet homme persuade aux hommes de servir Dieu contrairement à la loi. » Les Romains avaient des lois très sévères contre ceux qui introduisaient de nouvelles religions, et les Juifs espéraient que Paul serait condamné à cause de cela. Mais ici leur haine les servit mal. Gallion était un incrédule, ou du moins un de ces hommes auxquels les choses de Dieu sont complètement indifférentes. Pour lui, c'étaient des questions de paroles et de noms. Il était établi, dit-il, pour rendre la justice quand il s'agissait de crimes et de délits, mais non pour trancher des questions religieuses. Et en cela il avait raison. Paul aurait voulu ouvrir la bouche, non pour se défendre, sans doute, mais afin de profiter de l'occasion pour annoncer l'évangile ; mais le proconsul, après avoir déclaré qu'il ne voulait pas être juge de ces choses, les renvoya tous avec mépris.

Partout les Juifs étaient détestés des païens comme

un peuple qui affectait de se tenir à part des autres. Les Juifs avaient raison de ne pas se mêler aux mauvaises pratiques du paganisme, mais tout en se séparant avec dédain des païens, leur vie morale témoignait contre eux, comme Paul le leur reproche dans son épître aux Romains. Ils se vantaient de connaître Dieu et de posséder sa loi, et ils transgressaient cette loi et déshonoraient Dieu de toute manière, en sorte qu'à cause d'eux, le nom de Dieu était blasphémé parmi les nations. Avec cela, ils persécutaient les serviteurs de Christ. Aussi l'apôtre prononce-t-il contre eux cette parole solennelle : « Ils ne plaisent pas à Dieu et sont opposés à tous les hommes. » Et ils estimaient être religieux ! C'est que, mes enfants, rien n'est plus odieux à Dieu qu'une profession de religion, s'il n'y a pas la vérité dans le cœur et dans la conduite.

Quand la foule des païens qui entourait le tribunal et attendait la sentence, eut vu le mépris avec lequel Gallion avait chassé les Juifs, ils donnèrent cours à leur haine contre eux, saisirent Sosthènes, le nouveau chef de synagogue, celui qui, sans doute, avait porté la parole pour accuser Paul, et se mirent à l'accabler de coups. Et que fit Gallion sous les yeux duquel cela se passait ? Rien ; que lui importait qu'un misérable Juif fût battu. Il avait tort, car il devait la justice à tous, mais Dieu qui s'était servi de l'indifférence religieuse de Gallion pour délivrer Paul, permettait que, par son manque d'équité, la méchanceté des Juifs retombât sur leur tête.

Paul put donc continuer encore assez longtemps l'œuvre bénie de l'évangile, l'annonçant aux pécheurs, instruisant et encourageant les saints. Puis, il prit congé des frères et se rendit, avec ses amis Aquilas et Priscille, à Éphèse où, si Dieu le permet, nous le retrouverons.

Paul revint plus tard à Corinthe, mais nous n'avons aucun détail sur cette visite. Depuis Éphèse, il écrivit deux lettres à l'assemblée de Corinthe. Elles sont parmi les plus longues que nous ayons de lui, et traitent de sujets très importants. Elles complètent ce que la parole de Dieu nous dit des Corinthiens, aussi vous en dirai-je quelques mots.

L'apôtre avait été informé par des frères venus de Corinthe, que bien des maux s'étaient introduits dans l'assemblée. Au lieu d'être tous bien unis, il y avait parmi eux des partis. L'un se vantait d'être de Pierre, l'autre de Paul, un troisième d'Apollos. Faute de vigilance, un de ceux qui faisaient partie de l'assemblée, vivait dans une immoralité révoltante et on le tolérait. Sous prétexte de liberté, on s'associait aux fêtes païennes. On y mettait en doute l'apostolat de Paul. Le désordre s'était introduit dans les réunions de l'assemblée : les femmes prétendaient y parler, la cène était profanée, les dons de langue et la connaissance étaient un sujet de vanterie, il n'y avait plus d'édification, car chacun se hâtait de parler, même plusieurs à la fois, et, de plus, de subtiles erreurs avaient cours dans l'assemblée, relativement à la résurrection.

Quel triste tableau, n'est-ce pas, pour une assemblée de Dieu ? Que fera Paul ? Son cœur était profondément affligé, mais se confiant en Dieu qui avait appelé les Corinthiens à la communion de son Fils Jésus-Christ et qui est fidèle, il leur écrivit pour réveiller leur conscience et les ramener dans le droit chemin et à une conduite propre à glorifier le Seigneur. Et c'est ainsi que, pour tous les temps, la sagesse et la bonté de Dieu ont pourvu, dans ces épîtres, à ce qu'il faut à l'Église pour la diriger dans sa marche ; car, nous dit-il, ce qu'il écrit est aussi pour tous « ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom

de notre Seigneur Jésus-Christ. » Je désire donc que nous parcourions ensemble quelques-uns des enseignements que Paul donne aux Corinthiens, et qui s'adressent aussi à nous.

Il nous apprend d'abord ce qu'était l'assemblée des chrétiens dans un endroit. C'était *l'assemblée de Dieu*, tout autant que l'assemblée universelle composée de tous les croyants. C'était le temple de Dieu, car le Saint-Esprit y habitait. Quelle sainteté ne fallait-il donc pas qu'il y eût dans une telle assemblée ! Aussi le méchant, l'homme qui se disait frère et vivait dans le péché, devait en être exclu. L'assemblée était le corps de Christ, lui-même étant la tête. Les croyants en étaient les membres, et étaient unis à Christ par le Saint-Esprit. Chaque membre a donc sa fonction, son utilité, et tous ont à concourir au bien des autres, sans rivalité, sans jalousie.

La cène du Seigneur, mémorial de sa mort jusqu'à son retour, se célèbre dans l'assemblée. C'est la communion de son sang, la portion de ceux qui sont rachetés par son sang précieux ; c'est la communion de son corps livré pour nous. Le seul pain partagé entre tous rappelle que ceux qui y participent sont membres du corps de Christ. Aux vrais croyants, et à eux seuls, appartient donc le privilège de rompre le pain, de prendre la cène.

Les dons de grâce, tels que l'enseignement, la prophétie, les langues, etc., s'exerçaient dans l'assemblée, non par le moyen d'un ministère établi par les hommes ou l'Église, mais l'Esprit opérait, distribuant comme il lui plaisait, donnant à l'un la parole de sagesse, à l'autre la parole de connaissance. Mais tout devait se faire en vue de l'utilité, pour l'édification et avec ordre. Et au-dessus de tout devait régner l'amour.

La marche individuelle est aussi le sujet des ex-

hortations de l'apôtre. Il faut se séparer du mal et vivre dans la pureté, car le chrétien est membre de Christ, et son corps est le temple du Saint-Esprit. Nous avons donc à glorifier Dieu dans notre corps. Le chrétien doit fuir les procès et souffrir plutôt qu'on lui fasse tort. Il faut fuir l'idolâtrie ; ne pas participer aux festins et aux fêtes des idolâtres, car c'est participer à la table des démons. Nous n'avons plus d'idolâtres autour de nous, comme il y en avait alors, mais un chrétien peut-il s'associer au monde, à ses fêtes et à ses plaisirs ? Non, car il ne doit toucher à rien d'impur, ni de souillé. En tout, le chrétien doit s'efforcer de n'être en scandale ni à l'assemblée, ni au monde. Il doit être imitateur de Christ.

Enfin, quant à l'erreur de quelques-uns des Corinthiens qui prétendaient qu'il n'y avait pas de résurrection, l'apôtre établit d'abord le fait indubitable que Christ est ressuscité, ajoutant que, sans cela, nous serions encore dans nos péchés. Puis il montre que, si Christ est ressuscité, il s'ensuit que les saints ressusciteront aussi. En Adam, tous meurent ; en Christ, tous seront rendus vivants. Nous avons porté l'image du terrestre, d'Adam, avec des corps corruptibles qui sont poussière ; nous porterons l'image du céleste, Christ, avec des corps incorruptibles. La chair et le sang, c'est-à-dire nos corps corruptibles, tels qu'ils sont maintenant, ne peuvent aller dans le ciel, hériter du royaume de Dieu. Mais l'apôtre nous révèle un grand mystère caché jusqu'alors : « Nous ne dormirons (ou mourrons) pas tous, » dit-il, « mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité. »

Voilà les précieux enseignements que Paul donna aux Corinthiens, et Dieu a voulu qu'ils nous fussent conservés, parce qu'ils s'appliquent aussi à nous. Ils nous conduisent jusqu'au glorieux avenir qui attend les chrétiens ; car il n'est question ici que des croyants. Êtes-vous un de ceux à qui appartiennent ces choses ? Quand auront-elles lieu ? Bientôt, quand le Seigneur viendra et appellera ses bien-aimés, « nous serons tous changés, » rendus propres pour le ciel, et il nous y introduira. Êtes-vous de ceux-là ?

« Toujours dans la lumière. »

Hélène était assise, par un beau jour d'été, sous la vérandah qui s'ouvrait sur un agréable jardin. Les fleurs étalaient leurs riches parures et remplissaient l'air de leurs parfums ; les oiseaux faisaient résonner leurs chants dans le feuillage ; le soleil brillait dans un ciel sans nuage, et une douce brise en tempérerait la chaleur.

Tout au dehors semblait paix et joie, mais la beauté de la nature ne trouvait pas d'écho dans le cœur de la jeune fille. La tristesse était répandue sur sa figure et était bien en harmonie avec les vêtements de deuil qu'elle portait. Le chant des oiseaux, le parfum des fleurs et l'éclat du soleil, ne faisaient que blesser ses sentiments de douleur. Elle ne pouvait penser qu'à une seule chose : la perte récente de son unique et bien-aimé frère Édouard.

Du plus loin qu'elle pouvait se le rappeler, Édouard

et elle avaient été compagnons inséparables. Enfants, ils avaient joué et étudié ensemble, et en croissant en âge ils avaient partagé plusieurs occupations. Leurs goûts étaient les mêmes ; ils avaient les mêmes amis, et ensemble ils avaient cru au même Sauveur et l'avaient servi. Et ce frère chéri n'était plus ; de jour en jour il lui manquait davantage, et toujours s'élevait dans son cœur cette plainte : « Oh ! s'il était encore ici ! »

Près d'Hélène, son petit neveu d'environ trois ans s'était longtemps amusé tranquillement, mais fatigué, il avait laissé ses jouets de côté, et s'approchant de la jeune fille : « Tante, » dit-il, « qu'est-ce que c'est que ces grands morceaux de bois de chaque côté des fenêtres ? »

Tirée de sa rêverie par la voix de l'enfant, elle répliqua :

— Ce sont les volets que l'on ferme chaque soir, mon chéri.

— On les ferme chaque soir ? répéta l'enfant.

— Oui ; tu sais bien que le soir il commence à faire sombre. Quand on t'a porté dans ton petit lit où tu t'endors profondément, il devient toujours plus sombre ; c'est la nuit. Alors l'on ferme les volets et bientôt nous allons tous aussi nous mettre au lit.

— Et alors il fait sombre partout ? dit l'enfant pensivement, comme si une nouvelle idée se présentait à son jeune esprit. Mais, tante, est-ce qu'il fait aussi sombre dans le ciel ? Est-ce que l'on y ferme aussi les volets ?

— Non, mon chéri. Il n'y a pas de volets dans le ciel. Il n'y a point là d'obscurité, il n'y fait jamais nuit. Là où se trouvent Dieu et le Seigneur Jésus, il y a toujours une brillante lumière !

Regardant avec sérieux sa tante pendant un moment, puis frappant ses petites mains l'une contre

l'autre, il s'écria : « Oh ! comme je suis content ! Comme oncle Édouard doit être heureux ! Maman m'a dit qu'il est allé auprès de Jésus, et ainsi il est *toujours dans la lumière.* »

Au même instant, un papillon attira son attention ; il se leva vivement, s'élança après l'insecte et, en un moment, fut à l'autre bout du jardin.

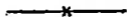
Mais les paroles du petit enfant avaient, par la grâce divine, tourné les pensées de sa tante d'elle-même et de sa solitude, vers l'amour de son Dieu et Père et vers le bonheur céleste dont son frère jouissait. Elle l'avait pleuré comme mort ; maintenant, elle le voyait vivant pour toujours, et elle pouvait s'en réjouir.

« Toujours dans la lumière ! » se répétait-elle. « Oui, je puis prendre courage. J'ai été infidèle et rebelle en m'abandonnant si longtemps à cette douleur désespérée. Mon bien-aimé frère est toujours dans la lumière, et même ici, sur la terre, l'âme qui connaît Dieu et qui l'aime, ne doit pas rester dans les ténèbres. Sa lumière surmonte tout : par la bouche des petits enfants et de ceux qui tentent, il a établi sa louange. »

O lumière ineffable,
Où les saints à jamais jouiront de leur Dieu !
O joie inénarrable,
Quand sa face adorable
Resplendira sur eux dans le céleste lieu !

Toujours dans la lumière !
Plus d'ombre, plus de nuit ! tout a fui sans retour.
Et bien loin de la terre,
Leur âme toute entière
Près de Dieu goûtera son éternel amour.

O Seigneur ! que mon âme
Toujours plus regardant à ton prochain retour,
Sans cesse te réclame,
Et, fidèle, proclame
La lumière et la paix qu'apporte ton amour,



La prière du capitaine.

Il y a quelques années, un navire américain se trouva enveloppé par un brouillard épais et une obscurité qui dura pendant plusieurs jours. Le capitaine commençait à être dans une grande inquiétude, car il ne pouvait déterminer la position de son vaisseau.

Mais ce capitaine était un chrétien. Il descendit dans sa cabine et pria Dieu, lui demandant de préserver son vaisseau et tous ceux qui étaient à bord, et le suppliant de lui accorder à midi un ciel sans nuages, afin qu'il pût faire l'observation nécessaire* pour connaître leur position et savoir s'ils suivaient bien la vraie route.

A onze heures, il remonta sur le pont, tenant son instrument d'observation sous son habit. L'équipage le regarda avec surprise, car tout était sombre au-dessus et autour d'eux. Il redescendit, pria, puis revint. Le temps n'avait pas changé. Il semblait qu'il n'y eût plus d'espoir. Il retourna pour la troisième fois dans sa cabine pour prier, puis apparut de nouveau sur le pont, son instrument à la main.

Il était alors midi moins dix minutes, et il n'y avait aucune apparence de changement ; mais le capitaine restait là, s'attendant au Seigneur, lorsque, tout à coup, en quelques minutes, le brouillard se retira comme roulé par une main invisible, et le soleil brilla dans la voûte azurée.

L'homme de prière était là, tenant son instrument, mais tellement saisi en voyant le merveilleux exau-

* A l'aide d'un instrument nommé sextant, on observe, à midi, la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, et on en déduit la position du navire.

cement de ses supplications, qu'à peine pouvait-il faire un mouvement. A la fin, avec ses mains tremblantes, il réussit à faire son observation et trouva que tout allait bien, Mais dès qu'il eut terminé, le brouillard les enveloppa de nouveau.

Quel encouragement pour nous à persévérer dans la prière ! Dieu, notre Père, répond toujours aux prières faites avec foi par ses enfants.

Es-tu sauvée ?

Henri était un gentil petit garçon de huit ans, à qui j'avais souvent parlé du Seigneur Jésus. Un jour, il demanda à une petite fille : « Es-tu sauvée, Alice ? Moi, je le suis, et Pierre l'est aussi. »

— Comment le sais-tu ? demanda Alice.

— Jésus est mort pour ôter mes péchés, répondit Henri ; et il a dit que celui qui croit en Lui ne périra pas, mais qu'il a la vie éternelle. Et je le crois, car il ne peut pas mentir. Ainsi je suis sauvé.

Qu'en est-il de vous, mon jeune lecteur ?

ERRATUM. — Dans le numéro de février, s'est glissé une faute. Page 36, ligne 17, au lieu de : « de la lumière aux ténèbres, » lisez : « des ténèbres à la lumière. »



La jeune Juive.

I

Un père de famille était assis dans son cabinet de travail, absorbé dans la lecture d'un gros livre placé devant lui. Son regard restait fixé sur un passage qu'il semblait méditer profondément. Aussi n'entendit-il point un pas d'enfant s'approcher de la porte et quelques coups frappés par une petite main. Comme il ne répondait pas : « Entrez ! » la petite main ouvrit la porte qui livra passage à une tête bouclée dont la figure rayonnante cherchait le regard du père. Mais celui-ci ne remarqua pas l'enfant : une grande et heureuse pensée semblait remplir son âme. Alors la petite prit courage et, de sa douce voix, dit : « Papa, puis-je entrer ? » Le père leva les yeux, ses traits s'épanouirent, il tendit en souriant les mains à l'enfant qui se jeta dans ses bras, monta

sur ses genoux et l'embrassa en fixant sur lui ses deux grands yeux bleus.

La petite Lydie était chérie de ses parents. Ils l'avaient toujours et fidèlement portée dans leurs prières devant Dieu, et Dieu y avait répondu. De bonne heure on avait pu voir en elle l'opération de la grâce divine par le Saint-Esprit. Elle aimait le Sauveur et en même temps éprouvait une grande compassion pour les pauvres, les nécessiteux et tous ceux qui souffraient. Elle aurait donné pour eux tout ce qu'elle avait de plus précieux. Ses parents cultivaient avec soin et avec la sagesse qu'ils demandaient au Seigneur, ces saints germes déposés par la grâce dans le cœur de leur enfant.

— Papa, as-tu fini de lire ? demanda la petite.

— Oui, mon enfant. Tu peux rester un moment auprès de moi.

— C'est la Bible que tu lisais, n'est-ce pas ?

— Oui, Lydie, c'est la parole de Dieu.

— Et qu'est-ce que tu y as lu maintenant ?

— J'y lisais que Dieu a aimé de toute éternité Israël, son peuple, et qu'il l'aimera toujours. Il est vrai qu'il le châtie maintenant à cause de ses péchés ; mais il ne l'a pas rejeté pour toujours, et, quand le temps sera venu, il le ramènera dans le pays de la promesse. Il lui pardonnera tous ses péchés et répandra le Saint-Esprit sur lui.

Lydie connaissait bien l'histoire du peuple d'Israël, que ses parents lui avaient racontée. Elle écouta son père avec attention, puis lui demanda :

— Papa, Esther ira-t-elle aussi dans le pays de la promesse ?

Esther était la fille unique d'un riche Juif qui habitait, près de la demeure des parents de Lydie, une superbe maison entourée d'un jardin magnifique. Souvent en passant, Lydie avait admiré, à travers

la grille en fer, les belles fleurs des plantes exotiques qui croissaient là en abondance et, au centre d'un bassin, le jet d'eau qui s'élevait à une grande hauteur et retombait en gouttelettes brillantes. Souvent aussi elle avait écouté le chant grave et mélancolique de la jeune Juive assise sous un berceau de cyprès. Une fois même qu'elle s'était arrêtée devant la grille, ne pouvant détacher les yeux des beaux parterres fleuris qui ornaient le jardin, Esther s'était approchée de l'enfant et lui avait donné un magnifique bouquet. C'était la première fois que Lydie voyait la figure sérieuse et pensive de la jeune fille, et dès ce moment elle ne put l'oublier. Aussi attendait-elle avec anxiété la réponse de son père.

— Israël a rejeté son Seigneur, son Messie, mon enfant, dit le père. C'est par de sévères jugements, dans lesquels un grand nombre d'entre eux périront, que ce peuple rebelle sera amené à reconnaître Jésus comme son Roi. Celui qui le recevra comme le Sauveur entrera, au grand jour qui doit venir, dans la terre promise.

— Un grand nombre périront ! dit l'enfant toute troublée. Et Esther aussi... !

— Oui, mon enfant. C'est là l'histoire du peuple d'Israël. Mais écoute. Maintenant déjà tout Juif peut trouver grâce et pardon, non parce qu'il est un Juif, mais parce qu'il est un pécheur perdu, pour lequel le Seigneur Jésus a donné sa vie.

Un rayon de joie illumina la figure de l'enfant.

— Papa, s'écria-t-elle, si seulement Esther savait cela, elle ne serait plus si triste et ne chanterait plus des airs si mélancoliques.

— Non, chère petite. Elle entonnerait, avec les autres rachetés, des chants de réjouissance, et louerait et bénirait avec nous le Sauveur.

— Oui, oui, dit l'enfant en frappant dans ses mains, alors Esther chanterait avec moi :

« Jésus est le bon Berger ;
C'est Lui, le Sauveur qui m'aime ;
Il est venu me chercher,
Jusqu'à la fin, il me garde lui-même. »

Tout en chantant ces paroles, elle était descendue des genoux de son père et se dirigeait vers la porte, quand, tout à coup, elle se souvint de ce qui l'avait amenée chez lui. Elle se retourna et lui dit :

— Papa, maman m'avait envoyée te dire que la table était mise et que tout était prêt.

Au même moment, la mère venait voir où était son mari. Bientôt père, mère et enfant, furent à table. On fit la prière et la soupe fut servie, mais Lydie restait sans bouger, les mains jointes, et, tout embarrassée, baissait sa petite tête.

— Lydie, ne veux-tu pas manger ? demanda la mère.

— Non, chère maman.

— N'as-tu donc pas faim ?

— Oh ! oui ; mais j'aimerais mieux ne pas manger.

Et, en disant ces paroles, l'enfant devint toute rouge, et ses yeux s'abaissèrent vers la terre. Les parents la laissèrent faire. Elle ne mangea rien ; mais lorsque, le repas achevé, la mère apporta une corbeille de pommes et que le père en eut pris une belle, bien rouge, et l'eut fait rouler dans le tablier de la petite, celle-ci la saisit toute joyeuse et, remerciant son père, elle la mangea de grand appétit.

Lydie prit ensuite sa petite chaise et, s'asseyant entre ses parents, elle appuya sa tête sur les genoux de son père.

— Que me veux-tu, Lydie ? dit celui-ci.

La petite, d'une main cacha l'un de ses yeux, tandis que de l'autre elle jetait sur le père un regard à la fois timide et malicieux, puis elle dit à voix basse :

— Cher papa, donne-moi de l'argent à la place de mon diner.

— As-tu donc besoin d'argent, ma fillette ?

— Oui, papa, de beaucoup d'argent. Je t'en prie, donne-moi de l'argent au lieu de diner.

Le père tira son porte-monnaie et compta dans la main de sa petite fille six pièces de cinq centimes toutes neuves. L'enfant sauta de joie, embrassa son père et sa mère, et s'en alla tout heureuse.

— Que peut avoir la petite dans sa pensée ? demanda la mère, quand Lydie fut sortie.

— J'en ai quelque idée, répondit le père en souriant. Mais attendons pour voir ce qui arrivera.

Et cela continua ainsi. Chaque jour, Lydie ne mangeait de son diner que la soupe, et chaque fois elle recevait trente centimes de son père. Sa mère aussi lui donna une petite bourse pour garder son argent.

Un certain temps s'était écoulé, lorsqu'un jour l'enfant revint frapper à la porte du cabinet de son père, et, ayant reçu la permission d'entrer, reprit aussi sa place sur ses genoux. Elle mit un bras autour de son cou, et de l'autre main lui présenta la bourse, en le regardant comme si elle avait eu à lui dire quelque chose qu'elle avait peine à exprimer.

— Que veux-tu que je fasse de cette bourse, Lydie ? demanda le père.

— Papa, je voudrais que tu me donnes une Bible pour cet argent.

— Mais tu ne sais pas encore lire, ma fillette. Que ferais-tu d'une Bible ?

— Oh ! papa, ce n'est pas pour moi ; je veux la porter à Esther.

Les yeux du père se remplirent de larmes. Il mit un baiser sur le front de son enfant, posa sa main sur la tête de la petite fille et resta silencieux. Mais

son cœur ne se tut pas. La bénédiction du père et la prière de la mère sont puissantes. Elles pénètrent jusqu'au trône de Dieu. Le père chercha la Bible et la mit entre les mains de l'heureuse petite.

— Merci, merci, cher papa ! s'écria-t-elle dans un transport de joie ; puis, ayant posé la bourse sur le bureau de son père, elle descendit en courant et alla trouver sa mère en lui criant :

— Maman, maman, j'ai une Bible pour Esther !

La mère apprit ainsi ce que sa petite fille avait eu dans son cœur. Ce jour-là, Lydie recommença à manger tout son repas avec ses parents. On pouvait voir sur sa figure que c'était pour elle une heureuse journée. Elle ne quittait, pour ainsi dire, pas sa Bible des yeux. Le dîner terminé, elle la prit dans ses deux bras, traversa le jardin et la cour, et disparut dans une petite écurie. La domestique qui était occupée dans une pièce attenante, l'ayant entendue entrer, regarda par une fente de la cloison et vit l'enfant s'agenouiller, avec sa Bible sous son bras, et entendit distinctement ces paroles : « Bon Sauveur, bénis Esther ! » Elle ne comprit pas davantage.

Anna, la domestique, connaissait le Seigneur. « Que Dieu bénisse la chère petite ! » dit-elle tout émue en suivant du regard l'enfant qui traversa la cour et sortit. « Où peut-elle donc aller ? » se demanda-t-elle encore. Lydie le savait bien, où elle allait. Elle se dirigea vers la grille en fer et s'y tint longtemps, regardant avec ravissement les parterres fleuris. Esther ne se montrait pas, mais Lydie ne doutait pas qu'elle ne dût venir : elle l'avait demandé au Seigneur.

Et elle vint. Par une allée qui aboutissait près de la grille d'entrée, Esther s'avancait, tenant à la main un magnifique bouquet de boutons de roses qui allaient éclore. Tout à coup son regard tomba sur

l'enfant dont la tête bouclée se montrait par une ouverture du treillage, et dont un sourire affectueux illuminait la figure.

— Esther ! cria la petite, viens ; j'ai quelque chose pour toi.

La jeune fille s'approcha de la grille. Un doux sourire se dessina sur ses traits mélancoliques, en apercevant l'enfant. Mais Lydie prit sa Bible des deux mains, la tendit à Esther à travers les barreaux de la grille, et lui dit : « Esther, je t'apporte une Bible. Il y est écrit qu'Israël retournera dans la terre promise, et que le Seigneur Jésus t'aime déjà à présent. »

La jeune Juive restait là toute surprise. Ne venait-elle pas d'entendre ce nom qui ne passait jamais par les lèvres de son père, le nom de Celui dont il ne parlait jamais qu'avec le plus profond mépris ? Indécise, elle regardait fixement l'enfant. Mais celle-ci, avec la gentillesse qui lui était naturelle, lui dit d'un ton suppliant : « Prends ce bon livre, Esther, je t'en prie ; Jésus t'aime. »

Le sombre visage de la jeune fille s'éclaircit. Elle jeta un regard rapide autour d'elle, et, ne voyant personne, elle saisit la Bible, serra la main de l'enfant et disparut bientôt dans une allée ombragée.

Lydie s'éloigna aussi. Son cœur battait fortement et, pendant quelque temps, elle suivit des yeux la jeune fille dont l'image resta gravée profondément dans son âme.

(A suivre.)



Histoire de Ruth.

II

LE DÉVOUEMENT.

Je vous ai parlé de la décision de Ruth qui préféra s'exiler loin de son pays pour suivre Naomi. Aujourd'hui, nous verrons son dévouement.

Le trajet était long des campagnes de Moab jusqu'aux portes de Bethléem. Sans doute, nos voyageuses remontèrent vers le nord jusqu'aux gués qui se trouvaient en face de Jéricho, et là, traversèrent le Jourdain. Que de choses merveilleuses Naomi pouvait raconter à sa jeune compagne touchant la bonté et la puissance de l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui avait conduit son peuple à travers le désert et lui avait enfin fait passer le Jourdain à pied sec, pour le conduire dans la terre promise !

Pendant ce long et pénible voyage, qui pouvait donner à Ruth une idée des traits des enfants d'Israël dans le désert, son cœur se reportait peut-être vers les champs de Moab, où elle aurait pu mener une vie tranquille comme sa belle-sœur Orpa. Mais elle ne regrettait pas sa décision. Le vrai dévouement, mes enfants, ne compte pas avec les difficultés et les peines ; au contraire, c'est là qu'il se montre dans sa réalité. Le dévouement, c'est le renoncement à soi-même pour une autre personne.

Un homme vint un jour dire à Jésus : « Maître, je te suivrai où que tu ailles. » Jésus le met à l'épreuve et lui répond : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des demeures, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1). » C'est comme s'il lui avait dit : « Ton dévouement

(1) Matthieu VIII, 19-20.

pour moi va-t-il jusque-là ? » Tel était celui de Ruth. Elle aimait Naomi, son peuple et son Dieu. L'amour est la source de tout vrai renoncement ; rappelez-vous cela, mes enfants, et contemplez Celui qui a été dévoué jusqu'à la mort, savoir Jésus.

Ruth supporta donc les fatigues du voyage sans que son cœur faiblît, soutenant, sans doute, de son jeune bras sa compagne âgée, et lui épargnant, autant qu'elle le pouvait, toute peine. Car il ne s'agissait pas pour faire ce trajet de chars ou de bêtes de transport. Elles étaient pauvres, il fallait aller à pied, n'avoir souvent pas un toit sous lequel reposer leur tête, et nous pouvons penser qu'elles devaient demander leur pain à la bonté de ceux qu'elles rencontraient. C'est ainsi « qu'elles *marchèrent* les deux jusqu'à ce qu'elles arrivèrent à Bethléem, » longues journées de marche sous l'ardent soleil. Mais Ruth ne se découragea pas et ne retourna pas en arrière. Jeunes chrétiens qui vous êtes mis à la suite de Jésus, oh ! ne vous laissez pas ; ne regardez pas en arrière vers le monde, quelque ardu que puisse vous sembler le chemin (1).

Enfin les voilà à Bethléem, la « maison du pain, » car c'est ce que signifie ce nom. Naomi avait, je le pense, souvent parlé à sa jeune compagne de la ville où elles se rendaient. Ce n'était pas une cité considérable, mais pour Naomi, que de souvenirs s'y rattachaient, que de sentiments se pressaient dans son cœur en la revoyant ! C'est là qu'heureuse elle avait passé ses jeunes années ; c'est de là qu'elle était partie, appuyée sur le bras de son mari, avec ses deux fils, la joie de sa vie. Et elle y revenait, dénuée de tout. Oh ! comme son âme était déchirée par la douleur. Mais, d'un autre côté, c'était la terre de Juda, le

(1) Luc IX, 62.

pays de l'Éternel, et cela n'était pas à comparer avec les campagnes de Moab. Il est bon d'être sur le terrain de Dieu.

Dans un petit endroit, vous le savez, on s'émeut de tout. Le bruit de leur arrivée se répandit bientôt. « Qui sont ces deux femmes étrangères, fatiguées, couvertes de la poussière d'un long voyage, l'une âgée, l'autre dans la force de la jeunesse ? » On regarde, les femmes âgées recueillent leurs souvenirs : « Mais nous l'avons connue autrefois, cette femme âgée ; combien elle est changée ! Est-ce bien Naomi, la femme d'Élimélec ? Mais qui est cette jeune femme qui l'accompagne ? »

Oui, c'était bien Naomi qu'elles avaient connue jeune, riche et heureuse. C'est ainsi que les années amènent bien des changements dans ce monde passager, bien des épreuves aussi. Dieu les permet pour notre bien, et de l'épreuve fait sortir la bénédiction. Naomi en fit l'expérience. Mais en ce moment, reconnue par ses anciennes compagnes, l'épreuve lui parut plus douloureuse que jamais. « Ne m'appellez pas Naomi » (mes délices), répondit-elle. « Appelez-moi Mara (amertume), car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. » Le souvenir des biens dont elle avait joui dans cet endroit et qui n'étaient plus, comparés avec son dénûment actuel, la remplissait de douleur. Elle sentait tout ce qu'elle avait perdu, et ne pensait pas à ce qui lui restait, à ce que Dieu lui avait donné — Ruth, *satisfaite* en s'oubliant et en se dévouant, Ruth qui devait lui tenir lieu de tout. C'est ainsi, mes enfants, que souvent dans l'épreuve nous ne considérons que ce qui nous afflige, et nous oublions Celui qui nous reste et nous vaut infiniment plus que tout le reste.

Naomi était revenue à Bethléem, avec Ruth, la Moabite, sa belle-fille, au commencement de la mois-

son des orges. Mais l'épreuve pesait toujours sur elles. Naomi n'avait pas de champs d'orge à faire moissonner. La « maison du pain » était pour elle la maison de pauvreté et de disette. A qui s'adresser, de quel côté se tourner dans sa misère ? Élimélec, son mari, avait bien à Bethléem un parent riche et puissant nommé Boaz, ce qui signifie « en lui est ma force ; » mais comment approcher de lui ? Quels sentiments sont les siens ? Ne repoussera-t-il pas une pauvre veuve ? Elle ne connaissait pas Boaz. Et cela me fait penser, mes enfants, à ceci : aussi longtemps que le pécheur ne connaît pas le cœur de Dieu, comment s'approcherait-il de Lui ? Ruth, l'étrangère dévouée, devint encore ici la ressource de la pauvre Naomi.

Ruth prit l'initiative ; le cœur qui aime trouve toujours des moyens de venir en aide, même au prix de la souffrance. Ruth, qui aurait pu être à l'aise en restant dans son pays, ne craint pas de se ranger parmi les plus pauvres dans ce pays étranger, pour secourir sa belle-mère. Elle a tout quitté pour la suivre, l'abandonnerait-elle dans le besoin ? Ruth n'est pas une figure de Christ, mes enfants, mais Dieu avait formé dans son âme le trait qui, d'une manière parfaite, caractérisait Christ. Elle s'abaissait pour aider Naomi et ne pensait pas à elle-même, et le Seigneur s'est fait pauvre pour nous afin de nous enrichir (1).

Ruth dit à Naomi : « Je te prie, » car elle demeure à l'égard de sa belle-mère dans une entière soumission. Oh ! jeunes filles, soyez soumises à vos mères ; en rien n'agissez sans leur consentement : c'est votre sécurité. « Je te prie, j'irai aux champs, et je glanerai parmi les épis, à la suite de celui aux

(1) 2 Corinthiens VIII, 9.

yeux duquel je trouverai grâce. » C'était un rude labeur que celui qu'entreprenait la jeune femme. Courbée vers la terre sous le brûlant soleil pour ramasser un à un les rares épis laissés par les moissonneurs, être exposée aux grossiers propos des uns, aux railleries des autres, au mauvais vouloir et à l'envi de ceux qui glaneraient comme elle, voilà ce qui attendait Ruth. Mais, comme je vous l'ai dit, mes enfants, le vrai dévouement ne regarde pas à la peine, il se renonce avec joie. Ruth n'hésite pas en ce cas, pas plus qu'elle n'a hésité pour suivre sa belle-mère. Oh ! mes jeunes amis ; pour l'amour de vos parents âgés ou faibles, êtes-vous disposés, afin de leur épargner une peine, afin de leur venir en aide, êtes-vous disposés comme Ruth à renoncer à vos aises, à vos plaisirs, à vous sacrifier pour eux ? Et vous est-il doux de le faire ? Hélas ! combien n'en est-il pas, au contraire, qui laissent leurs parents s'user pour eux, afin de jouir dans le monde ou de s'y acquérir une meilleure place. Combien d'enfants qui rechignent s'il s'agit de rendre un service à leurs parents, tandis que, comme Ruth, ils devraient aller au-devant de leurs désirs. Ah ! Dieu prend garde à toutes ces choses.

Ruth alla, et entra, et glana dans un champ après les moissonneurs, sans s'inquiéter de sa fatigue, ni des désagréments qui pouvaient lui arriver. Mais l'Éternel, le Dieu de Naomi, duquel elle avait dit : « Ton Dieu sera mon Dieu, » avait les yeux arrêtés sur ce cœur simple et dévoué. Il la dirigeait lui-même, de sorte que, sans qu'elle le sût, le champ où elle était entrée, appartenait précisément à Boaz, le parent d'Élimélec. Ainsi la grâce de Dieu veillait sur elle, et la rapprochait de celui en qui était la force. Et c'est toujours ce qui a lieu, mes jeunes amis. Le Seigneur a les yeux sur ceux qui marchent avec

simplicité dans le chemin du dévouement et du renoncement pour l'amour de Lui, et il les bénira certainement. Ceux-là n'agissent pas pour être récompensés ; Ruth ne pensait même pas à une autre récompense que la joie d'apporter à sa belle-mère le fruit de son labour. Mais Dieu est un Dieu rémunérateur. Si quelqu'un s'oublie lui-même pour suivre et servir Christ, Dieu le lui rendra dans la gloire.



L'Église ou l'Assemblée.

XXIV. — TRAVAUX DE PAUL A ÉPHÈSE.

En quittant Corinthe, Paul se rendit en Asie, dans la grande ville d'Éphèse qui n'est plus aujourd'hui qu'un village, mais dont les ruines attestent l'ancienne grandeur. Elle était surtout célèbre depuis longtemps par un temple magnifique dédié à la fausse divinité Diane, que l'on disait déesse de la chasse et des forêts et présidant aussi au cours de la lune. Plus de trois siècles avant l'époque où Paul prêchait l'évangile, le temple de Diane avait été brûlé par un insensé qui voulait ainsi s'acquérir un nom illustre, mais on l'avait reconstruit avec une splendeur plus grande que la première. Les Éphésiens prétendaient que ce temple renfermait une image de la déesse, qui était tombée du ciel. La superstition s'était emparée de ce fait et, en bien des lieux, au près et au loin, on vénérât la grande Diane d'Éphèse. L'amour du gain y avait aussi trouvé son compte. Nombre d'ouvriers en argenterie fabriquaient des images en argent du temple de Diane et gagnaient beaucoup, en les vendant aux dévots qui y attachaient une idée superstitieuse.

Quelle folie ! penserez-vous. Hélas ! mes enfants, de nos jours, au sein de la chrétienté, nous trouvons des choses semblables dans une église qui prétend être la seule vraie, et dont les temples splendides renferment une foule d'idoles. Et ce qu'il y a de plus triste et de plus affreux en même temps, c'est que ces idoles sont honorées sous les noms de la vierge Marie ou des apôtres du Seigneur, et que souvent elles représentent de prétendus saints, ou même des hommes dont l'existence est douteuse. Que penserez-vous, quand je vous dirai qu'en plus d'une de ces églises on montre des images de la Vierge que l'on prétend aussi être descendues du ciel ? Voilà ce qu'est devenue sur la terre la sainte et pure assemblée de Dieu ! Et de nos jours, comme aux jours de Paul, combien d'artistes, d'artisans, employés à la fabrication de crucifix richement ornés, d'images de saints, d'objets pieux, comme on les nomme ! Quel profit ne tirent pas de leur vente nombre de marchands ! C'est un paganisme plus affreux que celui des anciens temps, parce qu'il se couvre du nom de Christ. Ah ! le cœur de l'homme est resté le même et l'exhortation du vieil apôtre Jean est toujours de saison : « Enfants, gardez-vous des idoles ! »

En même temps que le paganisme, il régnait à Éphèse une autre superstition, un autre mal qui se rattache au premier. On s'occupait beaucoup de magie, c'est-à-dire de pratiques par lesquelles on prétendait connaître les choses cachées de la nature et du monde invisible, deviner, prédire l'avenir. Cette science, faussement ainsi nommée, s'enseignait dans quantité de livres auxquels on attachait une grande valeur et dont certains, très célèbres, portaient le nom « d'écrits éphésiens. » Et ne savez-vous pas combien il y a, de nos jours aussi, de ces devineurs et devineresses, de spiritistes, qui disent être en

communication avec le monde invisible, avec les âmes de ceux qui sont délogés? Toutes ces choses, mes enfants, sont condamnées par la parole de Dieu, et nous ne saurions en avoir une assez grande horreur.

Tel était l'état d'Éphèse, lorsque Paul y vint. Il n'y séjourna pas longtemps cette fois. Il voulait se rendre à Jérusalem, mais il promit aux Juifs avec lesquels il avait discouru dans la synagogue, et qui voulaient le retenir, qu'il reviendrait vers eux. Il y avait cependant déjà des disciples dans cette grande ville où il laissa Aquilas et Priscille, mais nous ne savons par qui, ni comment, l'évangile y avait été apporté.

Paul revint donc plus tard à Éphèse, après avoir traversé différentes provinces de l'Asie mineure, fortifiant tous les disciples par ses enseignements et ses exhortations. A son arrivée à Éphèse, il se passa un fait que je veux vous rapporter, parce qu'il nous rappelle une vérité d'une très grande importance. L'apôtre rencontra certains disciples dont le langage, sans doute, le surprit comme trahissant une certaine ignorance du christianisme. Il leur dit donc : « Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru ? »

Vous devez vous rappeler, mes enfants, que le trait essentiel du christianisme, ce qui l'a commencé, après la mort et la résurrection du Sauveur et son ascension glorieuse, c'est la descente de l'Esprit Saint qu'il a envoyé du ciel, pour être à jamais avec les siens. Il demeure dans l'Assemblée, qui est ainsi l'habitation de Dieu, et aussi dans chaque croyant dont le corps est le temple du Saint-Esprit. Quiconque a entendu la parole de la vérité, l'évangile du salut, et qui y a cru, est scellé du Saint-Esprit de la promesse. C'est le caractère du chrétien : l'Esprit Saint,

habite en lui. La question de Paul revenait donc à ceci : « Êtes-vous vraiment des chrétiens ? » Mais, direz-vous, est-ce bien possible qu'un jeune enfant comme moi jouisse d'un tel honneur — être le temple du Saint-Esprit ? Certainement,

« Même le plus jeune cœur
Peut être un temple au Seigneur, »

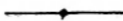
comme nous le chantons souvent. Mais si le Saint-Esprit habite en nous, pour nous rendre heureux dans l'amour de Jésus et du Père, nous avons à faire bien attention de ne pas le blesser par une conduite légère, car notre bonheur s'en irait.

Les disciples à Éphèse furent bien étonnés en entendant la question de Paul. Ils répondirent : « Nous n'avons pas même ouï dire si l'Esprit Saint est. » Ils ne mettaient pas en doute l'existence du Saint-Esprit, car l'Ancien Testament en parle en maints endroits, et Jean Baptiste, dont ils étaient disciples, l'avait aussi mentionné. Mais ils ignoraient ce grand fait que, le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint était venu pour demeurer sur la terre dans l'Assemblée et en chaque croyant. Combien n'y a-t-il pas aujourd'hui de personnes qui professent être chrétiennes, et qui ignorent, ou ont oublié, ou ne tiennent pas compte de cette grande vérité ! Ne l'oubliez pas, mais retenez-la dans vos cœurs, mes chers enfants. C'est cet Esprit qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, qui nous scelle pour le jour de la rédemption, qui nous fait jouir des choses divines, qui nous guide dans la vérité, et qui est notre force pour nous conduire saintement.

Paul dit alors à ces disciples : « De quel baptême avez-vous donc été baptisés ? » Car s'ils avaient reçu le baptême chrétien, celui qui se donne en vue de

Christ et de sa mort, ils auraient eu connaissance de la venue de l'Esprit Saint. Aussi répondirent-ils : « Du baptême de Jean. » Alors l'apôtre leur dit : « Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus. » Jean Baptiste annonçait la venue de Christ, et prêchait la repentance, afin que l'on fût préparé à le recevoir. Ceux qui se repentaient, étaient baptisés en vue de cela. Le baptême chrétien est la figure de la mort avec Christ, il est le signe de l'introduction dans l'Assemblée chrétienne sur la terre; il était donné aux croyants. Ces disciples encore ignorants mais sincères furent, sans doute, heureux d'entendre la bonne nouvelle du salut par la foi en Christ; ils la reçurent et furent baptisés pour le nom du Seigneur Jésus. Ensuite, Paul leur imposa les mains et l'Esprit Saint vint sur eux. Sa présence se manifesta aussitôt, comme elle s'était montrée le jour de la Pentecôte, dans les disciples, plus tard, chez les Samaritains, et ensuite chez Corneille et les siens. Ils parlèrent des langues étrangères et prophétisèrent. Les dons miraculeux, signes extérieurs de la puissance du Saint-Esprit, n'existent plus; mais c'est toujours le privilège de chaque chrétien de posséder le Saint-Esprit, dont la puissance se fait sentir dans le cœur et agit dans la vie. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point de lui, » écrivait l'apôtre Paul aux Romains.

(A suivre.)



La foi du petit Thomas.

Un instituteur donnait à sa classe une leçon de géographie. Dans le cours de son enseignement, il eut occasion de parler de la forme et de la grandeur de cette terre sur laquelle nous vivons.

A la fin de la leçon, l'instituteur, afin de s'assurer si ses jeunes auditeurs avaient bien écouté, leur posa des questions. Les premières reçurent des réponses tout à fait satisfaisantes, et lorsqu'il vint à demander quelle était la forme de la terre, chacun de lui répondre avec assurance qu'elle était ronde, ronde comme une orange. Mais la question suivante jeta nos garçons dans une grande perplexité; pas une main ne se leva pour demander à en donner la solution.

Quel était donc le problème? Il s'agissait de donner une *preuve* de la rondeur de la terre, et toutes ces jeunes têtes se creusaient pour résoudre la difficulté.

Après quelques moments d'attente, l'instituteur répéta sa question : « Comment savez-vous que la terre est ronde comme une boule ? » Mais personne ne dit mot, et les élèves commençaient à chuchoter entre eux et à dire que, sans doute, le maître se trompait, puisque, après tout, ils avaient toujours vu que la terre était *plate* et non pas ronde.

Comme aucune réponse ne venait, et que le maître était sur le point d'expliquer à ses élèves comment on avait pu s'assurer de la rondeur de la terre, une main se leva au milieu de la classe, et tous les yeux se tournèrent vers Thomas S., un petit garçon à la mine éveillée, tout rouge du désir de donner la réponse. « Eh bien, Thomas, » dit le maître, « comment peux-tu savoir que la terre est ronde ? » Thomas jeta un coup d'œil triomphant sur ses camarades,

puis répondit : « C'est parce que *vous le dites*, monsieur. »

C'était de la foi. Thomas croyait que la terre était ronde, parce que son maître le disait. Il ne connaissait pas de meilleure preuve. Il avait la confiance que son maître ne voudrait pas le tromper, sa parole lui suffisait.

Avez-vous en la parole de Dieu la même foi que Thomas avait en la parole de son maître ? La même confiance que Dieu ne saurait vous tromper ? Il dit que vous êtes pécheurs et perdus, mais, en même temps, il dit aussi « qu'il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle ; » avez-vous cru Dieu, et vous réjouissez-vous d'être sauvés ?

Plus blanc que la neige.

Une petite fille était sortie un jour pour jouer avec la neige fraîchement tombée. Lorsqu'elle rentra, elle dit à sa mère : « Maman, tout en jouant, je ne pouvais m'empêcher de prier. »

— Et que demandais-tu, ma chérie ?

— Je disais la prière de la neige, maman, que j'ai apprise à l'école du dimanche : « Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. »

Quelle belle prière ! Et voici la réponse que Dieu donne : « Quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige. » Et qu'est-ce qui peut laver ainsi ? La Bible répond : « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. »

Prenons courage.

Amis, prenons courage !
Un matin sans nuage
Va bientôt se lever ;
A l'éternelle plage,
Loin de tout vent d'orage,
Nous allons arriver.

Ici-bas les tempêtes,
Ici-bas la douleur,
Nul repos pour nos têtes ;
Au sein même des fêtes
Soupire notre cœur.

Mais il est un asile,
Pour l'âme il est un port ;
C'est le repos tranquille
Que toute âme docile
Trouve auprès du Dieu fort.

Ce port, Jésus nous l'ouvre ;
Il y conduit nos pas ;
A notre âme il l'entr'ouvre
Et notre œil le découvre
Aux cieus loin d'ici-bas.

Amis, prenons courage !
Un matin sans nuage
Va bientôt se lever ;
A l'éternelle plage,
Loin de tout vent d'orage,
Nous allons arriver.



Le matin.

Le ruisseau fuit dans la verdure :
 Son murmure
Est comme un chant doux, argenté ;
L'oiseau reprend sous le feuillage
 Son ramage ;
L'aurore a lui : c'est le matin.

La fraîche brise qui s'élève
 Et soulève
Feuilles, brins d'herbe frémissants,
D'un souffle doux pousse, furtive,
 Vers la rive
Les petits flots rebondissants.

Le lac d'azur au loin se dore,
Se colore
Des premiers feux du jour naissant ;
Au haut des monts le soleil brille
Et scintille
D'un éclat qui va grandissant.

La terre, humide de rosée,
Arrosée,
Verdoie et rit dans sa fraîcheur ;
Toits et vergers sortent de l'ombre ;
Le bois sombre
Voit s'éclairer sa profondeur.

Un chant joyeux rompt le silence
Et s'élance
Toujours plus haut dans le ciel bleu.
C'est le refrain de l'alouette,
Qui nous jette
Ses clairs accents comme un adieu.

J'entends le laboureur qui mène
Dans la plaine
Ses bœufs sous le joug patients ;
Le jeune pâtre qui regagne
Sa montagne,
Prolonge ses rustiques chants.

De toutes parts renaît la vie,
Et, ravie,
La nature s'épanouit ;
Et l'âme en silence contemple,
Dans son temple,
Le Dieu qui crée et qui bénit.

O Dieu ! tes œuvres toujours belles
Et nouvelles
Disent ta force et ta bonté.
Le cœur qui te connaît t'implore
Et t'adore,
Dieu puissant ! Dieu d'éternité !

La jeune Juive.

(Suite de la page 87.)

II

Lydie retourna lentement à la maison. Il lui semblait comme si une force irrésistible la ramenait vers Esther. Son cœur était rempli de ce saint amour que l'on trouve souvent si limpide dans les jeunes âmes des enfants convertis. Elle n'oubliait jamais de mentionner dans ses prières le nom de sa chère Esther et celui du peuple auquel la jeune fille appartenait. Souvent elle s'asseyait aux pieds de son père et lui disait : « Cher papa, raconte-moi quelque chose du peuple d'Israël. » Et le père commençait en lui parlant d'Abraham. Il lui disait comment Dieu l'avait appelé et séparé des nations où régnait l'idolâtrie, et comment, après une longue attente, il lui avait donné un fils, duquel devait sortir un peuple que Lui, l'Éternel, conduirait merveilleusement comme son peuple élu et Lui appartenant en propre. Puis le père continuait, en racontant l'histoire d'Isaac, de Jacob, de Joseph et de ses frères. Il montrait comment Dieu avait tiré son peuple d'Égypte et l'avait délivré par de grands signes et de grands miracles, puis l'avait conduit à travers le désert, en marchant devant lui dans une colonne de feu et de nuée, jusqu'à ce qu'il l'eût introduit dans le pays de Canaan. Il lui parlait aussi du mont Sinaï où Dieu donna sa loi à Israël, et de la bonté et de la patience que l'Éternel montra envers son peuple pendant tout ce chemin.

— Papa, dit une fois Lydie, sans doute Israël aimait beaucoup un Dieu si bon.

— Hélas ! mon enfant, répondit le père, Israël s'est toujours montré rebelle. Il n'a pas gardé la loi de

son Dieu, et a violé l'alliance que l'Éternel avait traitée avec lui. Il a servi les dieux des nations et a rejeté, persécuté et tué les prophètes que l'Éternel envoyait pour l'avertir et l'exhorter à se repentir. Ces prophètes lui annonçaient aussi la venue du Messie ; mais quand le Messie, le Seigneur Jésus vint, les Juifs ne crurent pas en Lui et le clouèrent sur une croix. Depuis ce moment, ils sont sous le jugement de Dieu et dispersés dans tous les pays. Mais le Dieu de toute grâce leur réserve « l'année de la faveur de l'Éternel, » quand il ramènera les captifs de Sion. A présent, tout Juif peut, en venant avec un cœur repentant à Jésus, obtenir de la souveraine grâce de Dieu, le pardon, la vie et le salut ; mais un jour Israël comme peuple se repentira, et, après de terribles jugements, rentrera dans son héritage, dans la terre promise. Le Saint-Esprit sera répandu sur ces Juifs repentants, et ils reconnaîtront comme étant Jéhova, Celui que leurs pères ont percé. « Ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique, et il y aura de l'amertume pour lui comme on a de l'amertume pour un premier-né. » (Zacharie XII, 10.) Oui, en pleurant et en priant, ils fléchiront les genoux devant Jésus-Christ, et le reconnaîtront pour leur Roi et leur Seigneur.

Quand le père parlait de cette bénédiction qui attend le peuple d'Israël, Lydie sentait son cœur transporté de joie. Son amour pour le peuple d'Israël et pour sa chère Esther, devenait toujours plus grand. Mais un long temps s'écoula avant qu'elle revit la jeune fille. Elle aurait vivement désiré de lui parler des choses magnifiques que son père lui racontait. Souvent elle se tenait longuement devant la grille, espérant toujours apercevoir Esther, mais en vain. Les roses avaient passé, les fleurs d'automne avaient

revêtu leur parure, mais Lydie n'avait pas revu Esther.

Une grande inquiétude s'empara de l'enfant. Elle pria pour la jeune fille plus souvent et avec plus de ferveur : « Oh ! Seigneur Jésus, bénis Esther ; bénis aussi le saint Livre. » Quelquefois elle aurait voulu aller trouver la jeune fille chez elle, mais la timidité la retenait. Enfin elle commença à penser qu'Esther devait être malade. Cela la poussa à prier encore plus instamment, et elle demanda au Seigneur : « Oh ! fais que je revoie Esther ! »

Et le Seigneur exauça la prière de l'enfant. Un jour que Lydie se tenait devant la grille et regardait anxieusement dans le jardin, elle vit une forme svelte sortir d'un berceau. La personne approchait lentement. Lydie reconnut sa chère Esther, mais combien elle était changée ! Sa démarche était languissante, sa taille s'était amincie, ses boucles noires flottaient négligemment sur ses épaules. Était-ce bien Esther ? Elle avait, sans doute, aperçu l'enfant, car son pas devint plus rapide et une émotion visible se peignit sur ses traits.

— C'est toi, ma chère enfant ? dit-elle d'une voix douce, en saisissant la main de la petite. Celle-ci la contempla pendant quelques moments avec un sourire de bonheur sur sa figure, puis tout à coup elle fondit en larmes, serrant en même temps avec force la main d'Esther.

— Pourquoi pleures-tu, chère petite ? demanda la jeune fille.

— Esther, es-tu malade ? répliqua Lydie avec sympathie.

— Oui, mon enfant. J'ai été gravement malade et je le suis encore ; mais mon cœur est heureux. Merci, merci encore pour le saint Livre que tu m'as donné. Il est devenu mon sauveur.

Un rayon de joie illumina le visage de l'enfant.

— Esther, dit-elle, aimes-tu maintenant aussi le Seigneur Jésus ? Et sais-tu qu'il ramènera toi et ton peuple dans la terre promise ?

— Oui ; Dieu en soit béni, je l'aime, répondit avec joie la jeune fille. Je l'aime, et je sais que non seulement Il m'introduira dans le pays de la promesse, mais dans le ciel même. Et je pense qu'Il le fera bientôt ; oui, dans très peu de temps.

Elle avait prononcé ces paroles avec une expression particulière, et, pendant un moment, son visage brilla comme d'un bonheur céleste et triomphant.

— Lydie, continua-t-elle, là-bas dans ce berceau couvert d'un épais feuillage, il y a un banc, et cachée dans la terre, sous le banc, se trouve une cassette qui renferme mon trésor, ce Livre qui m'a apporté la paix. Que Jésus-Christ te récompense ! Ce fut ma plus grande douleur durant ma maladie, de n'oser le lire, car personne ne doit savoir que je le possède. Mais bien des paroles et bien des passages, restés gravés dans mon cœur, m'ont rafraîchi et soutenue chaque jour. Que Dieu te bénisse, ma chère enfant ! Prie pour ton Esther.

Elle s'arrêta soudain, car elle voyait de loin venir son père. Elle serra encore une fois avec affection la main de l'enfant qui, le cœur tout plein, se hâta d'aller raconter à ses parents ce qu'elle venait d'entendre.

Ta gloire, ô notre Dieu ! brille dans ta Parole ;
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux ;
C'est la voix d'un ami qui soutient et console ;
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux.

(A suivre.)



L'Église ou l'Assemblée.

XXIV. — TRAVAUX DE PAUL A ÉPHÈSE (suite).

Après sa rencontre avec les disciples de Jean, auxquels il avait fait connaître plus exactement la vérité chrétienne, Paul se mit à enseigner dans la synagogue. Pendant trois mois, il y parla avec hardiesse, persuadant ses auditeurs des choses du royaume de Dieu.

Qu'est-ce que le royaume de Dieu ? demanderez-vous. Ce n'est pas actuellement quelque chose de visible, comme les royaumes de la terre, mais c'est l'autorité de Dieu établie dans les cœurs de ceux qui croient à l'évangile, à la bonne nouvelle du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, le Roi de ce royaume. C'est ainsi que l'apôtre rend « grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés. » Ceux qui font partie de ce royaume ne sont pas assujettis à l'observation de cérémonies et de règles extérieures, comme c'était le cas pour les Juifs, car « le royaume de Dieu est *justice, et paix, et joie*, par l'Esprit Saint. » L'Esprit de Dieu donne aux croyants de marcher dans une vraie justice, car ils ont revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité, et il remplit leurs cœurs de la paix de Dieu et d'une joie pure. Ce sont les avant-goûts du ciel. Les connaissez-vous, mes enfants ? Êtes-vous citoyens de ce royaume ?

Un homme pécheur, dans son état naturel, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Il lui faut être lavé de ses péchés par le sang du Seigneur Jésus, et avoir une nature pure et sainte comme celle de

Dieu. C'est pour cela que le Seigneur disait à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Paul annonça donc sans entrave, pendant trois mois, dans la synagogue, ce qui concerne le royaume de Dieu. Mais au bout de ce temps, l'inimitié du cœur naturel de l'homme contre Dieu se réveilla. L'apôtre rencontra de la part de plusieurs des Juifs l'opposition qu'ils avaient montrée partout. Le cœur naturel aime mieux les choses du monde que celles du royaume de Dieu, et il préfère une religion terrestre et de formes, à la vérité qui découvre à l'homme son état de péché, de ruine et d'impuissance, et ne lui laisse de ressources que dans la grâce de Dieu.

Ces Juifs qui avaient entendu la bonne nouvelle et n'avaient pas cru, s'endurcissaient et se rebellaient contre Dieu. C'est ce qui arrive toujours quand on résiste à la vérité. Prenez-y garde, chers enfants qui entendez si souvent la parole de Dieu et qui jusqu'ici ne l'avez pas reçue. Le temps pourrait venir où vos cœurs s'endurciraient et où vous deviendriez ouvertement des rebelles. Quelle serait alors votre fin !

Et ces Juifs incrédules non seulement repoussaient le salut, pour eux-mêmes, mais cherchaient à en détourner d'autres en disant du mal des chrétiens devant la multitude. N'est-ce pas aussi ce que vous voyez autour de vous ? Ne rencontrez-vous pas de méchants enfants qui ne veulent pas de l'évangile et qui s'efforcent de vous entraîner dans leur mauvaise voie par leurs moqueries, ou en disant du mal de ceux qui désirent suivre le Seigneur ?

Que devait faire Paul devant cette méchanceté des Juifs incrédules ? Il ne pouvait rester avec eux, ni laisser les disciples parmi eux. La parole de Dieu enseigne qu'il faut se séparer du mal et des méchants. Et c'est aussi ce que vous avez à faire, mes

jeunes amis. Paul se retira, laissant les Juifs rebelles à leur incrédulité, comme il avait dû le faire à Corinthe. Il sépara aussi d'avec eux les disciples, et, au lieu d'enseigner dans la synagogue, continua son œuvre d'évangélisation dans l'école d'un homme nommé Tyrannus. Nous ne savons rien d'autre sur cet homme. Peut-être était-il un disciple; en tout cas, il n'était pas opposé aux chrétiens, et nul doute que ce fût pour lui une bénédiction d'avoir donné son école pour l'œuvre du Seigneur, car Dieu tient compte de ce qui est fait pour Lui.

De cette manière, l'assemblée à Éphèse fut nettement et ouvertement séparée de la synagogue et des Juifs. Et dans cette école de Tyrannus, l'apôtre, non plus seulement les jours de sabbat, mais tous les jours durant deux ans, annonça la parole de Dieu. Quelle sainte et grande activité, n'est-ce pas? Ah! c'est que Christ était tout pour Paul. Pour lui, vivre c'était Christ, le Fils de Dieu qui l'avait aimé et s'était livré lui-même pour le sauver. Aussi mettait-il tout son bonheur à travailler pour ce précieux Sauveur. Il ne se lassait pas, sa vie même ne lui était pas précieuse, pourvu qu'il accomplit son service pour Jésus, en proclamant l'évangile de la grâce de Dieu. Qu'il en soit de vous comme de Paul, mes jeunes amis. Vous ne pouvez sans doute pas avoir le même champ de travail, mais si vous connaissez et goûtez l'amour de Jésus, s'il remplit votre cœur, vous pourrez, même dans vos vies d'enfants, travailler pour le Seigneur.

Une grande bénédiction fut le résultat du travail de Paul. La parole du Seigneur se répandit non seulement à Éphèse, mais dans toute la province d'Asie; et tous ceux qui demeuraient là l'entendirent, tant Juifs que Grecs. Et Dieu, pour confirmer la prédication de son serviteur, faisait des miracles extraordinaires par le moyen de Paul. On portait sur des in-

firmes des mouchoirs et des tabliers qui avaient touché son corps, et les malades étaient guéris et les malins esprits sortaient du corps des possédés.

Il se passa alors à Éphèse deux faits très remarquables que je veux vous raconter. L'un montrait que la puissance que Paul déployait contre les démons était bien celle de Dieu et de Jésus, et le second fait voit la puissance de la parole de Dieu sur le cœur et la conscience de ceux qui la recevaient.

Il y avait des Juifs qui faisaient métier de délivrer des malins esprits ceux qui en étaient possédés. Ils usaient pour cela de certaines pratiques et de paroles magiques. Vous dire s'ils réussissaient n'est pas en mon pouvoir. Le Seigneur Jésus parlait de ces gens-là, lorsque, accusé par les pharisiens de chasser les démons par le prince des démons, il répondit : « Et vos fils, par qui les chassent-ils ? » A Éphèse se trouvaient sept fils d'un nommé Scéva, principal sacrificateur juif, qui couraient çà et là pour exercer ce métier d'exorcistes, ou conjureurs. Ayant vu que l'apôtre chassait les malins esprits en invoquant le nom de Jésus, ils essayèrent de faire comme lui, en disant aux possédés : « Je vous adjure par Jésus que Paul prêche. » Deux d'entre eux, étant entrés dans une maison où était un démoniaque, lui parlèrent ainsi. Mais on ne peut se servir du saint nom de Jésus comme d'une formule magique, ce serait le profaner. C'était par la foi en Jésus, en sa puissance, que Paul et les autres apôtres accomplissaient des miracles. Aussi l'esprit malin, par la bouche du possédé, répondit aux exorcistes : « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? » Le démon reconnaissait l'autorité du Seigneur et la puissance qu'il donnait à son fidèle serviteur ; mais des incrédules n'avaient aucun pouvoir sur lui. Au contraire, c'est le démon qui se montre plus fort

qu'eux. Avec cette vigueur qui, au temps de Jésus, faisait que nul ne pouvait dompter un démoniaque, même en le liant de chaînes, l'homme possédé se jeta sur les deux exorcistes et les maltraita de telle sorte qu'ils s'enfuirent de la maison nus et blessés. Que peut l'homme pécheur contre la puissance satanique ? Jésus seul a pu vaincre le diable et délivrer ceux que le diable opprimait.

Ce fait vint à la connaissance de tous ceux qui demeuraient à Éphèse, Juifs et Grecs, et ils furent saisis de crainte. Il leur était évident que c'était bien la puissance de Dieu qui agissait par le moyen de Paul ; or l'homme, en présence de Dieu, craint toujours. Mais en même temps, le nom du Seigneur Jésus était glorifié.

Le second fait nous montre la puissance de la parole de Dieu sur la conscience de ceux qui avaient cru, et la réalité de leur foi. Plusieurs, saisis aussi par le sentiment de la présence de Dieu, n'eurent pas honte de venir confesser et déclarer quelle avait été leur vie passée, lorsqu'ils vivaient loin de Dieu, assujettis au pouvoir de Satan et esclaves de leurs convoitises. Ils glorifiaient ainsi le grand amour de Dieu et sa riche miséricorde qui était venue les chercher et les sauver par Christ. Plusieurs autres qui s'étaient adonnés aux coupables pratiques de la magie, voyant bien que ce n'étaient que des séductions de Satan, apportèrent leurs livres qui traitaient de ces choses, et les brûlèrent devant tous. Ils faisaient ainsi une confession publique de leur foi et de leur renoncement aux œuvres mauvaises. C'était une grande perte pour eux — une perte d'environ cinquante mille pièces d'argent, car ces livres avaient un grand prix. Mais, ayant compris que le chrétien ne peut s'associer à rien de ce qui est de Satan, ils firent joyeusement ce sacrifice.

Peut-être quelques-uns de mes jeunes lecteurs penseront-ils qu'au lieu de brûler ces livres, ils auraient pu les vendre et en consacrer le prix à de bonnes œuvres, par exemple à soulager les pauvres. Mais ces livres n'auraient-ils pas fait du mal à ceux qui les auraient achetés ? Les vendre, c'était répandre le poison. Puisqu'ils étaient mauvais, le feu était tout ce qui leur convenait, et plutôt à Dieu que ce fût le sort de tous les mauvais livres. « C'est avec une telle puissance, » dit l'écrivain du livre des Actes, que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force. »

Puisse-t-elle aussi, mes enfants, montrer sa force sanctifiante en vous ! Puissiez-vous faire une sérieuse attention à vos lectures, jeunes amis qui lisez ces lignes. Il y a de nos jours une magie, une séduction de Satan bien terrible. Ce sont les livres qui excitent et souillent l'imagination et le cœur ; poison subtil qui perd les âmes. Dieu veuille vous en garder ! Fuyez-les comme une peste.

Ici se terminent les travaux de Paul à Éphèse, où fut établie une assemblée nombreuse et marchant avec le Seigneur. Je vous en dirai encore quelques mots la prochaine fois, si le Seigneur le permet.



Histoire de Ruth.

III

LES SOINS DE DIEU.

Je vous ai parlé d'abord, mes enfants, de la décision de Ruth qui laisse tout pour s'attacher à Naomi et au Dieu d'Israël, et ensuite de son dévouement

sans réserve à sa belle-mère. Nous verrons maintenant comment Dieu, qui est fidèle, répond par ses soins envers la jeune Moabite, à son renoncement à toutes choses, en attendant qu'il lui donne une position glorieuse. Et c'est ainsi que Dieu agit toujours : « Il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent (1) ; » et le Seigneur Jésus a dit : « Quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle (2). »

Ruth avait quitté le pays des idoles pour le pays de l'Éternel ; Dieu ne pouvait l'abandonner, et le premier effet de ses soins miséricordieux fut, comme nous l'avons vu, de la conduire dans un champ appartenant à Boaz.

Là, Dieu avait incliné en sa faveur le cœur du serviteur établi sur les moissonneurs. Ruth était venue solliciter humblement auprès de lui, et sans se prévaloir d'aucun droit (3), la permission de glaner dans ce champ : « Permettez, » avait-elle dit, « que je glane et que je ramasse entre les gerbes, après les moissonneurs, » et le serviteur qui la connaissait et avait appris son dévouement pour sa belle-mère, le lui avait accordé volontiers.

Et vous, mes enfants, ne voulez-vous pas venir glaner dans le champ du Seigneur quelques épis de « la semence incorruptible, » « la vivante et permanente parole de Dieu (4) ? » Avec quel empressement vous serez accueillis par les serviteurs du Seigneur, qui seront heureux de vous aider à comprendre cette bonne parole qui peut sauver vos âmes (5) !

(1) Hébreux XI, 6. — (2) Matthieu XIX, 29.

(3) Voyez Lévitique XIX, 9, 10 ; Deutéronome XXIV, 19.

(4) 1 Pierre I, 23. — (5) Jacques I, 21.

Mais être dans le champ de Boaz n'en faisait pas connaître à Ruth le possesseur. Elle pouvait voir l'étendue de son domaine, l'abondance de la moisson, le grand nombre des ouvriers, tout ce qui montrait la richesse du maître ; elle pouvait jouir de la bonté des serviteurs et recueillir quelques épis ; mais ce qui valait beaucoup mieux, c'était de faire personnellement la connaissance de Boaz, de savoir « quel il était (1). » Ruth ne pensait sans doute pas à une si grande faveur. Elle s'estimait trop peu de chose pour que cet homme riche et puissant abaissât jamais ses regards sur une pauvre Moabite comme elle. Mais l'Éternel y pensait et voulait lui accorder cette bénédiction.

C'est ainsi, mes enfants, que Dieu ne veut pas que vous vous contentiez d'entendre sa parole, d'y trouver même du plaisir et de jouir de l'affection des chrétiens. Plusieurs ne réclament pas davantage. Mais Dieu désire que vous fassiez la connaissance personnelle de Jésus, votre Sauveur, afin que vous vous attachiez à Lui de tout votre cœur. Ne le désirez-vous pas aussi ? C'est la seule chose qui rende parfaitement heureux. L'apôtre Paul le savait bien, aussi disait-il : « Je regarde toutes choses comme une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur (2). » Si Ruth n'avait pas fait la connaissance de Boaz, elle n'aurait jamais été qu'une pauvre glaneuse, ne mourant pas de faim, mais voilà tout. De même il y a des chrétiens qui végètent toujours, sans abondance de joie, sans cette joie ineffable et glorieuse, qui est le privilège de ceux qui aiment Jésus (3). Et pourquoi sont-ils dans cet état ? C'est qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement le Seigneur.

(1) Luc XIX, 3. — (2) Philippiens III, 8. — (3) 1 Pierre I, 8.

Dieu avait en réserve pour Ruth des bénédictions merveilleuses, afin qu'elle fût pleinement « *satisfaite*. » Mais tout dépendait pour elle du fait de connaître Boaz, et Dieu amena Boaz près d'elle.

L'homme riche et puissant vint de Bethléem visiter ses moissonneurs, et, dès son arrivée, nous apprenons à connaître son caractère. Ce n'était pas l'orgueil de la richesse, mais la bienveillance et la crainte de Dieu. « L'Éternel soit avec vous ! » dit-il aux ouvriers, sachant bien que c'est Dieu qui donne au travailleur la force, et que sans lui le labour est pénible et stérile (1). Et les serviteurs, répondant à la pensée de leur maître, disent : « L'Éternel te bénisse ! » Ils aiment et respectent Boaz. Heureux les serviteurs qui ont des maîtres pieux ! Heureuse la maison où le nom du Seigneur est invoqué par les uns et les autres !

Si Boaz était un maître rempli de bienveillance, il était aussi un maître vigilant, examinant tout ce qui se passait sur son domaine. Il ne regardait pas seulement si les gerbes étaient nombreuses et soigneusement arrangées. Son abondance de biens et le travail de ses ouvriers ne l'occupaient pas seuls. Il passait aussi en revue les personnes qui se trouvaient dans son champ, moissonneurs et glaneurs, et bientôt ses yeux s'arrêtèrent sur Ruth. Il y avait, sans doute, bien d'autres glaneuses ; pourquoi donc fait-il surtout attention à elle ? Était-ce à cause de son air étranger, ou bien de la modestie et de la grâce de sa personne ? Je ne saurais vous le dire ; mais ce que je sais avec certitude, mes enfants, c'est que Dieu lui-même inclinait le cœur de l'homme puissant vers la pauvre Moabite (2). C'était un autre effet des soins de Dieu pour Ruth. Ne vous est-il

(1) Psaume CXXXVII, 1, 2. — (2) Proverbes XXI, 1.

pas doux de penser que ce même Dieu a aussi les yeux sur vous, désirant vous bénir en vous transportant dans le royaume du Fils de son amour (1) ?

Boaz, montrant Ruth, demanda au serviteur établi sur les moissonneurs : « A qui est cette jeune femme ? » « C'est, » répondit le serviteur, « la jeune Moabite qui est venue avec Naomi des champs de Moab. Elle nous a dit : Permettez que je glane et que je ramasse entre les gerbes, après les moissonneurs. Et elle est venue et est demeurée depuis le matin jusqu'à cette heure. Ce qu'elle a été assise dans la maison est peu de chose. »

On voit par ces paroles que le serviteur était favorable à Ruth, et je pense, mes chères jeunes lectrices, que la modestie qui paraît Ruth, était ce qui lui attirait les cœurs. Elle avait ce que l'apôtre Pierre recommande : non « une parure extérieure, mais l'homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu (2). » Telle était Ruth avec ses pauvres vêtements de glaneuse, ornée d'humilité ; puissiez-vous, chères jeunes amies, être telles aussi ! Mais les paroles du serviteur montrent aussi l'activité de Ruth. Elle avait travaillé « depuis le matin, » et s'était peu reposée de son labeur ingrat et pénible. Elle était ce que la parole de Dieu appelle « une femme vertueuse, » dont « le prix est bien au delà des rubis (3). » Boaz sut l'apprécier.

Il avait bien entendu parler d'elle, mais ne la connaissait pas de vue. Aussi, quand il eut appris qui était cette glaneuse, il ne la traita, ni avec indifférence, ni avec dédain, bien qu'elle fût une Moabite. Il se souvenait que l'Éternel avait ordonné d'aimer

(1) Colossiens I, 13. — (2) 1 Pierre III, 3, 4.

(3) Proverbes XXXI, 10.

l'étranger et de lui faire du bien (1) ; et il n'ignorait pas la conduite sage de Ruth et son dévouement pour Naomi. Il lui adressa donc des paroles remplies de bienveillance : « Tu entends, n'est-ce pas, ma fille ? Ne va pas glaner dans un autre champ, et ne t'en va pas non plus d'ici, mais tiens-toi ici auprès de mes jeunes filles. Aie les yeux sur le champ qu'on moissonne et va après elles. N'ai-je pas commandé aux jeunes hommes de ne pas te toucher ? Et si tu as soif, tu iras aux vases, et tu boiras de ce que puisent les jeunes hommes. »

Ce devait être bien doux pour l'oreille de Ruth l'étrangère d'entendre Boaz lui dire : « Ma fille, » de recevoir de lui ce nom d'affection, et en même temps de voir ses soins paternels. Il ne veut pas qu'elle s'écarte de son champ, et lui donne pour compagnes ses jeunes servantes. Il étend sur elle sa protection, afin que personne ne lui nuise, et il pourvoit à ses besoins. Voilà ce que Ruth a gagné à faire la connaissance de Boaz. Et combien plus ne gagnerez-vous pas, mes chers jeunes amis, à faire la connaissance du Seigneur Jésus ! Si vous demeurez près de Lui, il vous paîtra dans des parcs herbeux, vous conduira le long des eaux tranquilles, remplira votre âme de bonheur, et vous protégera contre le monde et Satan (2).

Vous comprenez aisément l'étonnement profond qui saisit Ruth, en présence de cette grande bonté d'un homme riche et puissant comme Boaz. Qu'était-elle en comparaison de lui ? Elle se prosterna aux pieds de Boaz et lui dit : « Pourquoi ai-je trouvé grâce à tes yeux, et que tu me reconnaises, et je suis une étrangère ? » Remarquez, mes enfants, que Ruth ne

(1) Lévitique XIX, 10, 34 ; Deutéronome X, 19, 20.

(2) Psaume XXIII.

pense qu'à sa petitesse, et nullement à ce qu'elle a fait pour Naomi. Mais Boaz savait qu'elle avait tout quitté pour elle, patrie et parents, et qu'elle avait pris pour son Dieu, le Dieu d'Israël. C'était ce qui avait attiré son cœur vers elle. Elle n'était plus une étrangère pour lui. Il lui répondit donc : « Tout ce que tu as fait pour ta belle-mère, après la mort de ton mari, m'a été rapporté, et comment tu as quitté ton père et ta mère, et le pays de ta naissance, et tu es venue vers un peuple que tu ne connaissais pas auparavant. » A ces paroles qui dépeignent combien Boaz appréciait le dévouement de Ruth, il ajouta ce souhait qui devait s'accomplir : « Que l'Éternel récompense ton œuvre, et que ton salaire soit entier de la part de l'Éternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue t'abriter ! » Le Dieu d'Israël était puissant et fidèle, juste et rémunérateur. Ruth ne devait rien perdre à être venue au milieu de son peuple, s'abriter sous ses ailes. Il voulait la récompenser au delà de toutes ses pensées. Le Seigneur fera de même à tous ceux qui viennent s'abriter près de Lui. Il donne à ses brebis la vie éternelle, et elles ne périront jamais.

Les paroles de Boaz tombèrent dans le cœur de Ruth comme une rosée rafraîchissante. « Mon seigneur, » dit-elle, « tu m'as consolée. » C'était le commencement de la récompense de son œuvre et un signe de la protection de l'Éternel.

En effet, la bonté de Boaz ne s'arrêta pas là. Au temps du repas, il appela la pauvre glaneuse à venir prendre place avec lui et ses serviteurs. On voit qu'elle n'était plus une étrangère. Lui-même la servit, et avec une telle abondance qu'elle eut du reste. N'est-ce pas une belle image de ce que fait le Seigneur Jésus ? Il nous accueille dans sa grâce et nous introduit dans sa communion et celle des

siens. Nous ne sommes plus des étrangers (1). Puis il nourrit notre âme et nous comble de bénédictions. Il nous sert lui-même en attendant de le faire dans le ciel (2). Quelle gratitude dans le cœur de la pauvre Ruth ! Quel soulagement ! Le pays d'Israël ne lui est plus étranger ; elle y a trouvé un ami. Oh ! mes enfants, le ciel est-il devenu votre patrie ? Jésus est-il votre ami, votre ami suprême ?

Et l'ami que Ruth avait trouvé était bien fidèle. Ses soins la suivaient, même sans qu'elle le sût. Lorsqu'elle fut retournée à son travail, Boaz dit à ses jeunes gens : « Qu'elle glane même entre les gerbes, et ne lui en faites pas de reproches ; et vous tirerez aussi pour elle quelques épis des poignées, et vous les laisserez ; et elle les glanera, et vous ne l'en reprendrez pas. » Quelle délicatesse dans la manière dont Boaz faisait du bien à Ruth ! Il agissait comme le Seigneur le recommandait plus tard à ses disciples : « Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite (3). »

Tels furent les soins de l'Éternel pour Ruth. Il lui a fait trouver un ami puissant qui ne lui manquera pas. Tels seront aussi les soins de Dieu pour vous, chers enfants, si vos cœurs sont attachés à Jésus. Il ne vous laissera jamais, il l'a promis (4).

Le soir venu, après sa journée de labeur, mais journée heureuse aussi, Ruth, comblée de biens et de consolation, revint auprès de sa belle-mère, et lui fit part de tout ce qui était arrivé. Naomi fut aussi remplie de reconnaissance envers le bienveillant et généreux Boaz et envers l'Éternel qui avait incliné vers Ruth le cœur de Boaz. « Béni soit-il de l'Éternel, » s'écria-t-elle, « qui n'a pas discontinué sa

(1) Éphésiens II, 19. — (2) Luc XII, 37.

(3) Matthieu VI, 3. — (4) Hébreux XIII, 5, 6.

bonté envers les vivants et envers les morts. » Au lieu de se plaindre comme auparavant, Naomi reconnaissait maintenant que l'Éternel est un Dieu fidèle, qui ne change pas, et que la bonté dont il avait usé envers Élimélec, il l'exerçait envers elle. Cela me rappelle, mes enfants, que le peuple d'Israël, plus tard, quand il sera rétabli dans son pays, reconnaîtra aussi la gratuité permanente de son Dieu et chantera : « Célébrez l'Éternel ! car il est bon ; car sa bonté demeure à toujours (1). »

Naomi apprit alors à Ruth que Boaz était leur proche parent, autrefois ami de son mari Élimélec, et qu'il était un de ceux qui, selon la loi de Moïse, avaient le droit de racheter les terres qui avaient appartenu à Élimélec (2). Dieu avait donc entouré Ruth de ses soins, et, sans qu'elle le sût, l'avait conduite au lieu qui convenait pour elle, et où elle n'avait qu'à rester jusqu'à ce que la moisson fût finie, ainsi que Boaz le lui avait dit. Et c'est ce qu'elle fit, retournant chaque soir auprès de sa belle-mère.

Chers enfants, si une fois vous avez été amenés au Seigneur Jésus, et le connaissez comme Celui qui vous aime, restez auprès de Lui et dans la compagnie de ceux qui le servent. C'est la place où l'on est en sûreté.

(1) Psaume CXVIII, 1. — (2) Voyez Lévitique XXV, 25, etc.

L'ÉTERNEL EST MON BERGER : JE NE MANQUERAI DE RIEN.

JE NE CRAINDRAI AUCUN MAL, CAR TU ES AVEC MOI.



L'homme grand et fort

OU LA PRIÈRE DE LA GRAND'MÈRE.

Il y a plusieurs années que vivait à Édimbourg une famille composée du père, de la mère, de trois filles et de la vieille grand'mère qui était venue finir ses jours chez son gendre, auprès de sa fille. La famille était dans l'aisance, honnête et religieuse.

La grand'mère était des montagnes de l'Écosse ; elle ne savait pas lire une ligne d'anglais et n'en

pouvait dire que quelques mots (1). Elle avait été convertie au Seigneur de très bonne heure et avait dans sa mémoire toute une provision de passages de l'Écriture, à ce point que, quand un pasteur, qui savait bien la langue de ses montagnes, venait lui faire visite, il avait l'habitude de lui dire : « Eh bien, grand'mère, il n'est pas besoin de venir vous voir, c'est vous qui pouvez m'enseigner. »

Mais avec cette connaissance des Écritures, elle avait une piété fervente, un réel amour pour le Sauveur, et la prière semblait être l'habituelle occupation et la joie de son âme. Il était touchant de l'entendre lorsque, retirée dans sa chambre, elle priait en sa langue pour chaque membre de la famille. Le père de famille écoutait quelquefois, puis, revenant vers sa femme et ses enfants, il leur disait : « Eh bien, elle a prié pour vous tous. »

Sa fille, la mère de famille, était une femme très religieuse, membre d'une congrégation évangélique, ne négligeant aucun moyen de grâce, allant régulièrement à l'église et ne manquant pas un dimanche de communion. Lorsqu'il venait de grands prédicateurs dans la ville, qu'il y avait des mouvements religieux, des appels sur des sujets de l'évangile, on était sûr de l'y trouver.

En outre, elle était charitable envers les pauvres. Elle secourait sans ostentation plus d'une veuve et plus d'un orphelin qui bénissaient son nom. Et cependant, avec toute sa prudence, sa piété et sa charité, elle ne jouissait pas du salut. Elle était étrangère à la vraie connaissance de Dieu et de sa grâce. L'incertitude, le doute et la crainte remplissaient son cœur.

(1) La langue des montagnards écossais est tout à fait différente de l'anglais. C'est le gaélique, analogue au dialecte bas-breton.

Elle vint à tomber malade, d'une maladie sans espoir. La douleur et la tristesse remplirent la maison auparavant si heureuse. Ce fut un coup bien sensible pour la vieille grand'mère ; mais Dieu, qui avait été sa ressource, fut aussi le soutien de son âme. Elle venait s'asseoir auprès du lit de sa fille mourante, et faisait monter vers son Dieu et Père, des prières silencieuses pour son enfant bien-aimée, afin que, dans sa grâce, il voulût la sauver et lui montrer sa délivrance avant qu'elle quittât ce monde et entrât dans l'éternité.

Un soir, elle avait prié longtemps et avec instance près du lit de la malade. Elle avait répandu toute son âme en ardentes supplications. A la fin, il lui sembla certain que Dieu l'avait entendue. Tout d'un coup, elle se releva en répétant ces paroles du Psaume CXVIII : « C'est ici la porte de l'Éternel, les justes y entreront. Je te célébrerai, car tu m'as répondu, et tu as été mon salut. »

Elle se retira dans sa petite chambre, sa figure montrant que le désir de son cœur avait été satisfait. Et son Dieu allait, en effet, répondre à son cri.

Cette nuit même, sa fille malade s'assoupit doucement. Réveillée, elle appela une amie qui la veillait et lui dit : « J'ai fait un rêve. J'avais une grande et sombre rivière à traverser. Il y avait loin jusqu'à l'autre rive et il me fallait traverser ou périr pour jamais. Je voyais bien sur l'eau une barque brillamment ornée, mais elle avait quitté le rivage sur lequel je me tenais. J'appelais afin que l'on revint me prendre, mais le batelier ne faisait aucune attention à mes cris. Encore une fois, dans mon angoisse, je m'écriai : « Oh ! sauvez, sauvez-moi ! » Et tout à coup, *un homme grand et fort* me souleva dans ses bras avec une puissance et une douceur indescriptibles et me plaça en un clin d'œil au milieu du bateau. Aussitôt je fus portée à travers la sombre et profonde

rivière, et j'abordai saine et sauve à la rive éloignée. Et alors je sus que l'homme grand et fort était Jésus. Oh ! je suis sauvée ! Je ne l'avais pas été auparavant. Et ce n'est pas par mes œuvres, mais par les siennes ; ce n'est pas par ce que j'ai fait, mais par ce qu'il a accompli. Jamais je n'aurais pu traverser cette rivière de la mort, mais Lui me portera de l'autre côté. »

Au matin fut apportée à la vieille grand'mère la bonne nouvelle que ses prières avaient été exaucées. Sa fille était sauvée ! Sauvée par *l'homme grand et fort*. La mort n'était plus le roi des terreurs, mais la barque qui la transporterait de l'autre côté. Ce n'était plus que la vallée de *l'ombre* de la mort.

Les quelques jours que survécut la mourante furent illuminés par le soleil de la faveur de Dieu et la certitude de son salut. Les prières de la grand'mère avaient été entendues, et la louange, la louange seule, remplissait son âme et montait à son Dieu Sauveur.

Aujourd'hui, la grand'mère et sa fille dorment en Jésus ; l'herbe croît sur leurs tombes, mais auprès du Seigneur elles attendent sa venue.

Jeune ami lecteur, trembles-tu en pensant à la sombre et profonde rivière de la mort que *tu dois traverser* ? Ou bien l'homme grand et fort, Celui qui est à la fois Dieu et homme, l'a-t-il entouré de ses bras et sauvé pour toujours ?

Histoire de Ruth.

IV

LA RÉMUNÉRATION ET LE REPOS.

La moisson des orges et celle des froments une fois achevées, Naomi et Ruth avaient repris leur

pauvre vie solitaire. Mais l'Éternel, sous les ailes duquel Ruth était venue s'abriter, n'oubliait pas la jeune femme moabite et son dévouement. Il avait déjà commencé à lui montrer ses soins, et il allait couronner son travail. Dieu est fidèle, mes enfants ; il ne cesse pas d'avoir les yeux sur ceux qui le servent dans le renoncement à eux-mêmes, et, quand le temps sera venu, ils jouiront de la rémunération. « Dieu, » dit l'apôtre, « n'est pas injuste pour oublier votre œuvre et l'amour que vous avez montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore (1). » Ruth devait en faire l'expérience.

Elle continuait à servir sa belle-mère ; mais celle-ci avait à cœur de tirer sa belle-fille de la position de pauvreté et de dénûment où elle s'était placée pour elle. « Ma fille, » lui dit-elle, « ne te chercherai-je pas du repos, afin que tu sois heureuse ? » C'était une pensée bien légitime de la part de Naomi, mais où trouver ce repos et ce bonheur pour Ruth ? C'est une question, chers jeunes amis, que je voudrais aussi vous adresser. Où trouver pour vous un vrai repos et un vrai bonheur ? N'est-ce pas une question de la plus haute importance ?

Eh bien, Dieu mit au cœur de Naomi une pensée pour procurer à Ruth ce qu'elle désirait pour elle. « Boaz, avec les jeunes filles duquel tu as été, » lui dit-elle, « n'est-il pas de nos amis ? » Par ces quelques mots, elle rappelle d'abord à Ruth toute la bonté et les soins de Boaz, puis elle lui fait voir dans son affection une ressource. « N'est-il pas de nos amis ? » Ne l'a-t-il pas montré ?

Chers jeunes lecteurs, n'avez-vous pas éprouvé les soins du Seigneur qui vous a gardés et vous a

(1) Hébreux VI, 10.

donné des parents ou des amis pieux, et, en pensant à ce que Jésus a fait pour vous, ne voyez-vous pas qu'il est votre Ami, votre Ami suprême ? C'était à Boaz que Naomi regardait pour donner à Ruth repos et bonheur ; c'est à Jésus, mes chers enfants, et à Lui seul, qu'il faut que vous regardiez pour être en paix et heureux.

Mais comment la pauvre Ruth parviendra-t-elle jusqu'à Boaz ? Naomi le lui indique. Après la moisson, comme vous le savez, on bat le blé, puis on le vanne pour séparer le grain de la balle. Cela se faisait, dans les contrées qu'habitaient Boaz et Ruth, sur de grands espaces découverts nommés *aires*, souvent situées sur une hauteur. Le vent emportait la balle, et le grain restait sur le sol. Cela rappelle, n'est-ce pas, ce qui est dit des méchants : « Ils sont comme la balle que le vent chasse loin (1), » sans utilité, sans repos.

Boaz présidait à ce travail du vannage, et, comme il arrive encore de nos jours dans ces contrées, il dormait la nuit dans l'aire. Naomi dit à Ruth d'aller dans l'aire et d'observer l'endroit où Boaz se coucherait. Puis, ajouta-t-elle, « tu entreras, tu découvriras ses pieds, et tu te coucheras ; et lui te fera connaître ce que tu auras à faire. »

Ruth obéit docilement, comme toujours, à sa belle-mère. Couverte sans doute de son voile, elle put voir sans être reconnue ce que Boaz ferait. Il prit son repas du soir et alla se coucher au bout du tas de gerbes qui attendaient d'être battues. Alors Ruth s'approcha doucement et, ayant découvert les pieds de Boaz, elle se coucha. Elle prenait ainsi la place de servante aux pieds de son maître. Et n'est-ce pas la bonne place, l'heureuse place pour être béni (2) ?

(1) Psaume I, 4. — (2) Luc X, 39, 42.

Ruth l'éprouva. Au milieu de la nuit, Boaz se réveilla et, sentant une personne couchée à ses pieds, il eut peur. « Qui es-tu ? » dit-il. « Je suis Ruth, la servante, » répondit la jeune femme. « Étends ton aile sur la servante, car tu as droit de rachat. » Naomi avait appris à Ruth que Boaz, comme proche parent d'Élimélec et de ses fils, avait, selon la loi de Moïse, le droit de racheter les terres de la famille, pour qu'elles ne passassent pas en des mains étrangères. Mais, en même temps, Boaz acquérait Ruth et devait l'épouser. Ruth demandait comme une grâce que Boaz usât de ce droit. « Étends ton aile sur la servante, » dit-elle, c'est-à-dire, « accorde-moi la faveur de ta protection. »

Savez-vous, mes chers enfants, ce que cela me rappelle ? C'est que le Seigneur nous a rachetés. Comme Ruth, nous pouvons nous réclamer du droit qu'il a sur nous. Ce rachat, il l'a fait au prix de sa vie ; nous pouvons donc lui dire avec confiance : « Étends ton aile sur moi. » « Fais-moi jouir de ta faveur. » Et c'est ainsi que nous serons vraiment heureux.

La réponse de Boaz ne se fit pas attendre. Elle fut pour Ruth une louange et une approbation : « Bénie sois-tu de l'Éternel, ma fille ! Tu as montré plus de bonté à la fin qu'au commencement, en ce que tu n'es pas allée après les jeunes hommes pauvres ou riches. » Ruth, encore jeune, aurait pu se laisser entraîner à prendre pour mari un jeune homme qui lui aurait offert une vie agréable. Mais, de même qu'au commencement elle avait préféré Naomi, pauvre et âgée, et le Dieu d'Israël à tout ce que Moab pouvait lui offrir, ainsi, à la fin, elle consent à devenir l'épouse de Boaz, un homme déjà avancé en âge, et se dévoue pour le servir, comme elle s'était dévouée pour Naomi. Et nous, ne sommes-

nous pas appelés à préférer le Seigneur et son service au monde et à ses avantages ? Vous en particulier, chères jeunes lectrices, vous aurez peut-être un jour à faire un choix. Qui prendrez-vous pour compagnon de votre vie ? Prenez garde, de peur que vous ne cédiez à quelque entraînement de cœur, et que vous ne choisissiez selon vos propres désirs. Que votre choix soit selon le Seigneur et se porte sur celui qui, par sa piété sérieuse, sera pour vous un aide pour marcher dans le sentier de Dieu.

Boaz accueillit la requête de Ruth. « Et maintenant, ma fille, » lui dit-il, « ne crains pas ; tout ce que tu me dis, je le ferai pour toi : car toute la porte de mon peuple sait que tu es une femme vertueuse. » « Toute la porte de mon peuple, » veut dire tous ceux qui passaient par la porte, tous les habitants de la ville. Quel beau témoignage en faveur de Ruth ! Bethléem n'était qu'un village, et vous savez que, dans un village, tout se sait. Eh bien, Ruth n'avait à Bethléem donné prise à aucun blâme ; la sagesse de sa conduite était connue et approuvée de tous. Ah ! mes chères jeunes amies, tous, là où vous vivez, peuvent-ils rendre de vous le même témoignage ? Puissez-vous être dévouées, modestes, séparées du monde — vertueuses — comme Ruth !

Boaz dit aussi à Ruth de ne pas craindre, qu'il fera pour elle tout ce qu'elle lui demande. Ne connaissez-vous pas quelqu'un de plus grand que Boaz et qui nous dit aussi, quand nous nous approchons de Lui : « Ne crains pas ; tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai ? » Oui, n'est-ce pas ? Et ce quelqu'un, c'est Jésus le Sauveur (1).

Cependant il y avait un obstacle à ce que Boaz fit valoir ses droits sur Ruth. Un plus proche parent

(1) Jean XIV, 1, 34.

d'Élimélec existait, et il fallait avant tout savoir s'il voudrait user de son droit de rachat. Boaz promit à Ruth que, si ce plus proche parent y renonçait, lui, Boaz la rachèterait. « L'Éternel est vivant, » dit-il, « que moi je le ferai. » Ruth pouvait être tranquille et n'avait qu'à se confier en l'Éternel.

Elle demeura là, le reste de la nuit, aux pieds de Boaz, et, le matin venu, avant que l'obscurité fût dissipée, elle se leva. Il ne fallait pas que personne sût qu'elle était venue dans l'aire. Elle avait obéi à ce que Naomi lui avait commandé, mais cela devait demeurer un secret entre elle et Boaz, jusqu'à ce que celui-ci eût fait ce qu'il lui avait promis. La bonne réputation de Ruth ne devait pas souffrir. Toutefois Boaz ne voulut pas qu'elle partît sans avoir reçu une marque de sa bonté envers elle et sa belle-mère. Il lui donna six mesures d'orge qu'elle enveloppa dans son manteau, puis elle retourna vers Naomi. C'est ainsi, chers amis, que, si nous nous sommes approchés de Jésus, il ne nous renverra pas à vide, mais encouragera nos cœurs par quelque promesse et quelque bénédiction.

Ruth raconta à Naomi tout ce qui s'était passé, et Naomi lui dit d'attendre avec patience l'issue de l'affaire, que Boaz certainement terminerait le jour même. En effet, le matin, Boaz monta à la porte de la ville et s'y assit. C'est là que se traitaient les affaires importantes, là que les anciens s'asseyaient pour discourir entre eux, là que les juges écoutaient les parties et rendaient leurs sentences (1). Lorsque vint à passer celui qui avait le droit de rachat, Boaz l'arrêta, et, ayant pris pour témoins dix des anciens de la ville, il lui exposa la question, et lui demanda

(1) Voyez entre autres Genèse XIX, 1 ; XXIII, 18 ; Deutéronome XXV, 7 ; Proverbes XXXI, 23.

s'il voudrait acheter la terre qui avait appartenu à Élimélec, et épouser Ruth, la Moabite. Celui qui avait le droit de racheter répondit : « Je ne puis pas la racheter pour moi, de peur de ruiner mon héritage ; use, toi, de mon droit de rachat. »

L'affaire fut ainsi conclue, et, devant les anciens et tout le peuple qui, à l'ouïe de ce qui se passait, s'était sans doute arrêté à la porte, Boaz acquit de la main de Naomi tout ce qui avait appartenu à Élimélec et ses fils, et, de plus, il prit pour sa femme Ruth, la pauvre mais heureuse Moabite. Les anciens et tout le peuple, pris à témoins par Boaz, dirent : « Nous sommes témoins. Fasse l'Éternel que la femme qui entre dans la maison soit comme Rachel et comme Léa, qui toutes deux ont bâti la maison d'Israël. » Ruth avait maintenant ce que Naomi lui avait souhaité, le repos et le bonheur. Elle était tout à fait ce que son nom indique — « *satisfaite*. » De la pauvreté et du dénuement, elle passait à l'honneur et à la richesse, car Boaz était le petit-fils du prince de Juda, Nakhshon (1).

N'est-ce pas une histoire merveilleuse, mes enfants, que celle de la pauvre jeune femme moabite ? Naomi aussi, qui autrefois avait voulu être appelée Mara, était maintenant heureuse. Ruth avait eu un fils que Naomi éleva sur ses genoux. Quel contraste avec son triste retour ! Les femmes de Bethléem qui s'étaient apitoyées sur elle, quand elle était revenue pauvre et veuve, se réjouissent avec elle : « Béni soit l'Éternel, » disent-elles, « cet enfant sera pour toi un restaurateur de ton âme, et un soutien de ta vieillesse. Un fils est né à Naomi. »

Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le fils de la Moabite, auquel on donna le nom d'Obed,

(1) Nombres II, 3.

fut le grand-père du roi David, dont vous savez l'histoire, et ainsi devint un des ancêtres du Seigneur Jésus (1). Quelle récompense glorieuse pour Ruth ! Elle avait tout quitté pour s'attacher à l'Éternel et à son peuple, et voilà ce que l'Éternel lui donne.

Telle est l'histoire de la grâce de Dieu, mes enfants. Il tire le misérable de la poussière et de dessus le fumier et il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles, et il leur donne en héritage un trône de gloire (2). Il avait appelé une Moabite hors de son pays, pour que d'elle descendit le roi d'Israël, le Messie, le Sauveur du monde ; et maintenant, il veut vous tirer de vos péchés, mes chers jeunes amis ; il vous appelle à suivre Jésus, et, pour l'amour de son Fils, à cause de sa mort sur la croix, il veut vous donner une place dans la gloire. Ne voulez-vous pas faire comme Ruth, vous attacher à Christ ?

Écoutez ce qu'il disait à ses apôtres qui avaient tout quitté pour le suivre : « Vous qui m'avez suivi, — dans la régénération, quand le Fils de l'homme se sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël (3). »

Ah ! direz-vous, cela est pour les apôtres, mais nous, qu'aurons-nous ? Jésus a aussi dit : « Il n'y a personne qui ait quitté maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de moi et de l'évangile, qui n'en reçoive maintenant cent fois autant, et, dans le siècle qui vient, la vie éternelle (4). »

Après avoir suivi et servi Jésus ici-bas, nous serons avec Lui dans la gloire.

(1) Matthieu I. — (2) I Samuel II, 8.

(3) Matthieu XIX, 27-29. — (4) Marc X, 29, 30.

« SI QUELQU'UN ME SERT, QU'IL ME SUIVE ; ET OU JE SUIS, MOI, LA AUSSI SERA MON SERVITEUR : SI QUELQU'UN ME SERT, MON PÈRE L'HONORERA. »

L'Église ou l'Assemblée.

XXV. — L'ÉMEUTE POPULAIRE A ÉPHÈSE.

LA FRACTION DU PAIN.

Comme nous l'avons vu, Paul avait achevé ses travaux à Éphèse, et l'on peut dire son ministère et son activité comme évangéliste et missionnaire. « Est-ce que Paul ne prêcha plus ? » me demanderez-vous. Paul, mes enfants, ne cessa pas de travailler pour le Seigneur, et bien que nous ne sachions rien par les Écritures des dernières années de sa vie, ni rien de sa mort, nous pouvons être sûrs que, jusqu'à son dernier jour, libre ou dans les chaînes, il glorifia le Seigneur Jésus et rendit témoignage à son nom. Mais le livre des Actes ne nous le montre plus, comme précédemment, allant de lieu en lieu évangéliser les Juifs et les païens, là où le nom du Seigneur n'était pas connu.

Vous savez que, lorsqu'on construit un bâtiment, on commence par établir des fondations solides. L'Assemblée de Dieu est comparée à un édifice, et Paul, partout où il avait été, en avait posé le fondement, le seul vrai et solide fondement, c'est-à-dire Jésus-Christ. L'Église était fondée. En une quantité de lieux, des assemblées locales étaient établies, et maintenant le cher serviteur de Dieu allait être appelé à glorifier son Seigneur d'une autre manière.

Paul se proposait, en quittant Éphèse, de passer par la Macédoine et l'Achaïe, afin d'y visiter les assemblées. Ensuite, il voulait aller à Jérusalem pour

la fête de la Pentecôte. Mais ne pensez pas, mes enfants, qu'il s'agisse ici du jour que l'on nomme ainsi maintenant. Nulle part, dans le Nouveau Testament, nous ne voyons que l'Esprit Saint ait établi des fêtes pour les chrétiens. Celles que l'on célèbre dans la chrétienté sont des institutions purement humaines. La Pentecôte, pour laquelle Paul désirait être à Jérusalem, était l'une des trois grandes fêtes juives que l'Éternel lui-même avait instituées pour rassembler son peuple autour de Lui. Aussi longtemps que le temple subsista, les Juifs célébrèrent ces fêtes, et venaient en foule dans ces occasions à Jérusalem. Paul, qui aimait sa nation, pensait sans doute pouvoir profiter de ce grand concours de monde pour annoncer l'évangile à ses frères.

Il avait encore une autre pensée : « Après cela, » disait-il en parlant de sa visite à Jérusalem, « il faut que je voie aussi Rome. » Il vit Rome, en effet, mais ce fut comme prisonnier pour le Seigneur.

Mais je dois vous raconter encore un fait qui se passa à Éphèse. Satan, vous le savez, est comparé à un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Il déploie une activité incessante contre les saints et contre les ouvriers du Seigneur, et s'efforce par tous les moyens possibles d'entraver l'œuvre de ceux-ci et même de les faire périr, s'il le peut. C'est ce qu'il tenta à Éphèse avant le départ de Paul.

Vous vous rappelez que, dans cette ville, se trouvait un magnifique temple dédié à la fausse divinité Diane, et que nombre d'ouvriers étaient occupés à en faire des copies en argent, lesquelles se vendaient avec un grand profit. Un certain Démétrius, qui faisait le commerce de ces objets de superstition, voyant le nombre des chrétiens s'augmenter beaucoup, comprit que c'était la ruine de son industrie et de ses gains. Il rassembla donc tous les artisans

qui travaillaient à ces ouvrages et leur dit : « O hommes, vous savez que notre bien-être vient de ce travail, et vous voyez que, non seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, ce Paul, usant de persuasion, a détourné une grande foule, disant que ceux-là ne sont pas des dieux qui sont faits de main. » Quel beau témoignage ce païen rendait à l'activité de Paul et aux résultats de ses travaux ! Démétrius ajoutait : « Non seulement il y a du danger pour nous que cette partie (leur industrie) ne tombe en discrédit, mais que le temple de la grande Diane ne soit plus rien estimé. » Vous voyez avec quelle habileté il faisait appel à l'amour du gain et à la superstition, ces deux grands mobiles du cœur de l'homme.

Son discours produisit son effet. La foule en colère se souleva, en criant : « Grande est la Diane des Éphésiens ! » Tous se précipitèrent dans le théâtre, vaste enceinte découverte où se donnaient les jeux publics et où se tenaient les assemblées populaires. Ils entraînaient avec eux Gaïus et Aristarque, compagnons de voyage de Paul. Celui-ci voulait se présenter devant le peuple, espérant sans doute profiter de la circonstance pour annoncer l'évangile, car, ainsi qu'il le disait, sa vie ne lui était point précieuse, pourvu qu'il servit son Seigneur. Mais les disciples, craignant pour lui, ne voulurent pas le laisser aller. Quelques-uns même des magistrats, hommes riches et influents, qui étaient ses amis, le firent prier de ne pas s'aventurer dans ce tumulte. Paul céda à leurs prières.

Les Juifs, de leur côté, craignant d'être confondus avec les chrétiens, poussaient en avant un certain Alexandre, afin qu'il parlât au peuple. Mais celui-ci, ne faisant aucune distinction entre Juifs et chrétiens, dès qu'il eut reconnu la nationalité d'Alexandre, cria plus fortement : « Grande est la Diane des Éphésiens ! »

Durant près de deux heures, ces cris se firent entendre dans cette assemblée tumultueuse. C'est ainsi, mes enfants, que se soulève l'orage des passions humaines, sous l'action du prince de ce monde qui conduit les hommes, dans leur aveuglement, pour les faire servir à ses fins. Un grand nombre de ceux qui étaient là ne savaient même pas pourquoi ils étaient assemblés.

Qui peut seul calmer ces flots agités, et empêcher ainsi le mal qui en serait résulté pour les disciples et peut-être pour Paul ? Dieu, qui commande aux flots et dit à la mer : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin. » Dieu, à qui tout obéit, et qui tient les cœurs comme les flots dans les mains de sa puissance. Il emploie pour cela différents moyens. Cette fois, ce fut le secrétaire de la ville, homme d'autorité et de bon sens, duquel Dieu se servit pour calmer, par des paroles de sagesse, la foule irritée. Tout s'apaisa ainsi et, sous l'action de Dieu qui veille sur les siens, le danger fut écarté et la tentative de Satan déjouée.

Le tumulte ayant cessé, Paul partit, se rendit en Macédoine, où il fortifia les disciples par ses discours, puis il vint en Grèce, où il séjourna trois mois. De là, il voulait s'embarquer pour aller en Syrie, mais les Juifs lui ayant dressé des embûches, il retourna par la Macédoine et s'embarqua là pour gagner la Troade, contrée de l'Asie où s'élevait autrefois la fameuse ville de Troie. Vous voyez, mes enfants, tout ce à quoi le cher serviteur du Seigneur était exposé. Ainsi qu'il le dit : « Dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations, » il poursuivait sa course, travaillant pour Jésus qu'il aimait.

Arrivés en Troade, Paul et ses compagnons y demeurèrent quelques jours. Le premier jour de la

semaine était arrivé. Ce jour est celui que nous appelons le dimanche ou le jour du Seigneur. Il ne faut pas le confondre avec le jour du sabbat qui est le septième de la semaine, et avec lequel les chrétiens n'ont rien à faire. Le sabbat est le jour que le Seigneur, mis à mort par les méchants, passa dans le tombeau ; le dimanche est le jour glorieux où il ressuscita. C'est le jour des chrétiens. Pour eux, le sabbat n'est plus. En ce premier jour de la semaine donc, les disciples de la Troade étaient rassemblés le soir dans une chambre haute, et Paul avec ses amis étaient avec eux. Quel était l'objet de cette réunion ? Était-ce pour être avec Paul et pour l'entendre ? Non, mes enfants, c'était pour être tous ensemble, Paul comme les autres, avec le Seigneur, rassemblés autour de Lui, et pour rompre le pain. Vous savez ce que cela signifie : c'est prendre ensemble la Cène ou souper du Seigneur, que lui-même a institué avant sa mort ; c'est manger le pain qui rappelle son corps donné pour nous, et boire le vin qui nous fait souvenir de son sang versé sur la croix pour nous sauver. Et en faisant cela ensemble, les chrétiens affirment qu'ils sont rachetés par Jésus et membres de son corps, qui est l'Assemblée. En même temps, ils annoncent la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Le Seigneur Jésus a voulu ainsi que ses bien-aimés rachetés se souvinsent du grand amour dont il les a aimés, et se rappellent qu'ils ont à s'aimer aussi les uns les autres. Quel heureux rassemblement, n'est-ce pas ? Quelle fête déjà sur la terre ! Elle fait penser à ce moment bienheureux où les saints dans le ciel seront autour de l'Agneau immolé et célébreront ses louanges.

Paul était parmi ces disciples. C'était sans doute une joie et un bonheur pour eux de le voir et de l'entendre, mais ce n'était pas pour cela qu'ils s'étaient

rassemblés. Ils étaient là, lui et eux, pour être avec le Seigneur et se souvenir de Lui. Et, de nos jours, quel doit être le but des chrétiens en se rassemblant le premier jour de la semaine ? N'est-ce pas comme autrefois, d'être autour du Seigneur Jésus, à sa table, pour se souvenir de Lui, et pour adorer ensemble, par le Saint-Esprit, le Père et son Fils bien-aimé ? C'est là, mes enfants, le vrai culte. Puissions-nous le célébrer comme les chrétiens de la Troade !

La jeune Juive.

(Suite et fin de la page 106.)

III

Esther retourna vers la maison au bras de son père. Celui-ci, en regardant le visage pâle et souffrant de sa fille, ses mains tremblantes et sa démarche affaiblie, sentait son cœur rempli d'inquiétude. Le caractère aimable d'Esther, la douceur charmante de toute sa manière d'être, le regard attendri qu'elle attachait souvent sur lui, la lui rendaient toujours plus chère. Ce jour-là, tout à coup une pensée poignante traversa son âme.

— Se pourrait-il, se dit-il en lui-même, que Dieu me reprit mon Esther, mon unique enfant, ma fille bien-aimée ! Oh ! ce serait trop ! Devrais-je être privé de tous mes enfants ?

Il avait perdu sa fidèle compagne et, de sept enfants, Esther était, en effet, la seule qui lui fût restée. Elle était la joie de son cœur, et la consolation de ses vieux jours. Elle était soumise à son père dans l'amour filial le plus tendre ; elle comprenait ses moindres désirs, ses moindres gestes ; en

un mot, il existait entre le père et la fille l'intimité la plus grande qui puisse exister entre deux cœurs.

Mais depuis qu'Esther avait appris à connaître la Bible et que, dans son âme, brûlait l'amour pour Jésus, cette intimité avait été quelque peu troublée. La droiture de la jeune fille lui faisait éprouver à l'égard de son père une certaine responsabilité. Ce sentiment la faisait beaucoup souffrir, sans que son père pût l'apercevoir, car il attribuait à la maladie seule, le changement qu'il remarquait dans la manière d'être de sa fille.

Cependant elle devait bientôt quitter cette terre de larmes et de douleurs. Elle souffrait beaucoup dans son corps, mais bien plus encore de ses luttes intérieures. Mais le Sauveur fidèle qui l'avait rachetée, la soutint de sa main puissante à travers tous les doutes, toutes les obscurités et les angoisses, et l'amena à se reposer entièrement sur Lui et sur l'œuvre parfaite accomplie par ses souffrances et sa mort.

Par une belle soirée d'automne, Esther fit demander à son père de venir la voir. Sa maladie était arrivée à son dernier période. Toute la maison était plongée dans une tristesse profonde. Le vieillard courbé sous le poids de sa douleur entra dans la chambre de sa fille. Son regard s'arrêta avec une affection passionnée sur Esther. Elle reposait paisible sur son lit ; un sourire mélancolique se dessinait sur son pâle visage. Elle saisit la main de son père, la serra avec amour contre ses lèvres, et dit :

— Mon cher père ! Je n'ai plus que peu d'instant à vivre — bientôt tout sera fini ici-bas pour moi. Mon père, je te remercie pour ton constant amour qui m'a rendue heureuse du plus loin qu'il me souvienne. Pardonne à ton Esther, si jamais elle l'a affligé.

La voix lui manqua ; elle pleura longtemps suspendue au cou de son père. A la fin, elle se souleva

encore une fois et saisit les deux mains de son père, en plongeant ses regards dans les siens :

— Mon père, dit-elle, j'ai encore une prière à te faire ; si tu aimes ton enfant, accorde-la-lui.

— Que puis-je faire pour toi, mon enfant ? répondit le père en sanglotant. Parle ; je t'accorderai tout.

On aurait pu presque entendre battre le cœur d'Esther ; elle se tut un instant, puis dit d'une voix ferme :

— *Mon père, je l'en prie, ne dis plus jamais une parole contre Jésus de Nazareth. C'est Lui qui m'a donné la paix pour la vie et pour la mort. Seigneur Jésus, poursuivit-elle, en joignant les mains et élevant ses yeux vers le ciel, bénis mon père, et fais que je le revoie devant ton trône ! Seigneur Jésus ! aie pitié de lui ! Amen !*

Épuisée par cet effort suprême, Esther retomba évanouie sur ses oreillers. Elle ne reprit pas connaissance, et son esprit passa de ce monde auprès de Celui que ses pères avaient cloué sur la croix. La captive de Sion avait été délivrée et, dans l'éternité, elle dira les louanges du Seigneur qui a fait de grandes choses pour elle.

Longtemps le père d'Esther tint dans ses bras la dépouille inanimée de sa fille. Une épée à deux tranchants avait transpercé son âme. Dès ce moment, sa force fut brisée ; il n'y eut plus de joie pour lui. Durant longtemps, replié sur lui-même, malade et misérable, vraie image de la douleur, il se traîna dans la vie.

Mais Celui qu'Esther avait confessé et invoqué sur son lit de mort, Jésus-Christ, vint aussi chercher cette brebis perdue de la maison d'Israël, bien qu'elle ne le connût pas. Il consola le père affligé, lui donna du repos et le conduisit dans un chemin qu'il ne cherchait pas.

Un jour, voulant faire déplacer le banc du bosquet où souvent Esther s'était reposée, le vieillard trouva

la Bible de sa fille. Elle avait écrit son nom sur la première feuille. Les sentiments les plus opposés se livrèrent un combat violent dans le cœur du père. Il repoussa d'abord loin de lui avec horreur le livre détesté ; puis le reprit, l'ouvrit, y jeta un regard furtif et le mit de nouveau loin de lui. Mais enfin les paroles de sa fille mourante se présentèrent à son âme ; il reprit ce livre redouté, commença à lire, à sonder, à s'enquérir, et, après bien des jours de lutttes douloureuses, Jésus resta vainqueur. Le vieil Israélite trouva le pardon de ses péchés et le repos de son âme dans la croix de Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

Son cœur fatigué et brisé fut guéri par la main fidèle du Sauveur, et sa conscience purifiée par son sang. Il passait des jours entiers à lire sa Bible, et, à mesure que les desseins de Dieu lui apparaissaient plus clairement, la louange débordait dans son âme. Il ne put bientôt plus garder pour lui seul la joie qui le remplissait. Il alla trouver les parents de Lydie et, avec des larmes de bonheur, leur fit part de ce que le Seigneur avait fait pour son âme. Et lorsqu'il apprit que c'était Lydie qui avait donné la Bible à sa bienheureuse Esther, il prit l'enfant et la serra longtemps avec affection sur son cœur, en la remerciant de son amour pour sa fille.

Depuis ce temps, on vit souvent l'enfant assise aux pieds du vieillard ; car, lorsque l'absence d'Esther amenait la tristesse dans son cœur, il venait voir Lydie dont l'affection enfantine le rassérénait. Elle lui parlait avec simplicité de Jésus, le bon Berger, et le cœur du père se calmait et il retournait consolé dans sa maison solitaire.

« PAR LA BOUCHE DES PETITS ENFANTS, TU AS ÉTABLI TA LOUANGE. »



La petite Nelly était une gentille enfant d'environ six ans. Sa mère était une personne douce, tranquille et aimante, mais écrasée par la douleur, car, hélas ! son mari s'était laissé dominer par la boisson.

Nelly allait à une école du dimanche où elle avait appris à connaître l'amour de Jésus, et elle aimait en retour ce bon Sauveur. Son cœur était souvent bien triste en pensant à son père. Il n'avait pas toujours été un buveur, mais, étant d'un caractère faible, il n'avait pas su résister à l'influence de mauvais compagnons ; il s'était laissé aller à des habitudes de désordre, négligeait sa famille, et souvent sa femme et ses enfants se trouvaient dans le besoin. La petite Nelly avait entendu dire qu'on pouvait

acheter pour soixante centimes une Bible, livre qu'elle désirait beaucoup posséder. Elle pensait que si seulement elle en avait une, elle la lirait à son père, et qu'il deviendrait un autre homme. Aussi toutes les fois qu'elle recevait quelques centimes, ce qui n'arrivait pas souvent, elle n'achetait pas des friandises, quoiqu'elle les aimât comme tous les autres enfants, mais les mettait de côté pour acheter la Bible tant désirée.

Il lui fallut un certain temps ; mais un samedi elle se trouva avoir la somme nécessaire, de sorte qu'elle résolut d'aller à la rencontre de son père pour qu'il lui achetât le livre. Sa mère avait l'air très triste, car l'armoire aux provisions était vide, et le père apportait si peu de chose à la maison que cela ne durait pas longtemps.

— Ne pleure pas, maman, dit Nelly ; je ramènerai le père de bonne heure, avant qu'il ait dépensé l'argent, et alors tu pourras acheter ce qu'il faut.

Elle partit, espérant persuader à son père de venir à la maison. Elle connaissait l'établissement où il avait l'habitude d'aller dépenser son salaire, et croyait y arriver avant lui. Mais il pleuvait, et les souliers de Nelly étaient vieux ; elle ne pouvait pas marcher très vite, de sorte que, lorsqu'elle atteignit le débit de boissons, son père était déjà au comptoir et demandait à boire.

— Oh ! papa, dit Nelly qui ne pouvait qu'à peine atteindre la main de son père posée sur le comptoir et dans laquelle il tenait l'argent ; — viens à la maison ; maman pleure, et il n'y a rien à manger, et j'aimerais tant que tu viennes.

— Non, petite, non. Retourne à la maison. Je viens tout de suite.

— Oh ! papa, viens maintenant, insista l'enfant en regardant son père avec des yeux suppliants. —

Viens, je t'en prie, avec moi. Je voudrais acheter quelque chose.

— Va, Nelly, retourne à la maison, répéta le père. Et prenant l'enfant par les épaules, — non pas rudement, car il n'était pas un méchant homme, — il la mit dehors.

Mais Nelly ne pouvait pas s'en aller. Elle désirait dans son cœur ramener son père et acheter la Bible en chemin. Mais le père resta longtemps ; la pluie tombait toujours, et bientôt la pauvre enfant fut complètement trempée, et se sentit si fatiguée qu'elle ne pouvait plus se tenir debout.

Enfin le père sortit, et fut très surpris de voir sa petite fille l'attendant sous la pluie.

— Pourquoi n'es-tu pas allée à la maison, Nelly ? lui demanda-t-il d'une voix entrecoupée, car ni sa langue ni ses jambes n'étaient aussi solides qu'elles auraient dû l'être.

— Je t'attendais, papa. Je voulais aller avec toi.

Le père ne dit rien, prit la main de l'enfant et retourna avec elle.

Nelly était si mouillée et si fatiguée qu'elle pouvait à peine marcher. Quelque grand qu'eût été son désir d'acheter une Bible, elle n'avait plus le courage de le proposer. Elle atteignit ainsi péniblement la maison.

La pauvre mère fut bien chagrinée en voyant Nelly rentrer toute trempée. Elle la déshabilla et la frictionna pour la réchauffer. Mais l'enfant n'était pas forte et c'en avait été trop pour elle.

Le mercredi suivant, comme son père était assis près de son petit lit, elle lui dit : « Papa, je ne me relèverai plus. »

— Oh ! oui, ma chérie. Tu as seulement pris froid. Bientôt tu pourras de nouveau courir.

— Non, papa. Je vais vers Jésus ; Il me l'a dit, et

j'irai bientôt. Mais, papa, je désire que tu me promettes une chose avant que je m'en aille. J'ai épargné tous mes centimes pour acheter une Bible, et, soulevant son oreiller, elle lui montra l'argent. — Je désire que tu achètes une Bible avec cet argent, et que tu la lises. Et alors, tu n'iras plus boire et tu seras un autre homme. Oh ! papa, promets-le-moi, dit la petite Nelly en s'asseyant sur son lit et en passant sa main caressante sur l'épaule de son père.

— Oh ! Nelly, mon enfant chérie, dit le père d'une voix brisée et les larmes remplissant ses yeux, — ne parle pas ainsi. Tu iras mieux et tu l'achèteras toi-même.

— Non, papa. Je sais que non, dit l'enfant avec un accent de conviction. Je m'en irai bientôt, et je voudrais tant que tu me promettes ce que je l'ai demandé.

— Eh bien, ma Nelly, je le ferai ; je te promets de faire tout ce que tu veux. J'achèterai une Bible avec cet argent ; je la lirai, et j'espère que je deviendrai un autre homme, et que je ne causerai plus à aucun de vous le chagrin que je vous ai fait. Mais, ma chérie, j'espère que tu iras mieux.

Mais Nelly avait raison. Le Seigneur voulait l'avoir dans sa maison. Elle ne devait plus avoir ni faim, ni soif. Il lui avait préparé une place près de Lui. Le jour suivant, elle demanda que toute la famille se réunît autour d'elle. Elle embrassa ses frères et ses sœurs, et leur dit d'aimer Jésus et de s'efforcer de lui plaire ; puis sa tête fatiguée se pencha et son esprit s'en alla près du Seigneur.

Combien tous furent remplis de douleur, vous pouvez l'imaginer, et je ne saurais vous dire combien le cœur du père se sentit brisé ; mais la mission de Nelly avait été accomplie. Son père devint un autre homme ; il lut la Bible qu'il avait achetée avec les

soixante centimes de sa chère petite Nelly, et, par la grâce de Dieu, les paroles de vie tombèrent profondément dans son cœur. Il chercha et trouva le pardon de ses péchés, et maintenant on peut le voir (car cette histoire est *vraie*) conduisant ses enfants à l'école du dimanche pour apprendre à connaître Jésus. La mémoire de sa chère petite Nelly lui est toujours précieuse, et il conserve avec soin la Bible qu'elle avait tant désiré acheter pour lui.



Entretiens sur le premier livre de Samuel.

I. — LA MAISON D'ELKANA.

(Chapitre I^{er}.)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, le nom du dernier juge d'Israël, dont nous avons parlé ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est Samson qui mourut en faisant tomber le temple des Philistins, et en entraînant avec lui, dans la mort, une quantité d'ennemis. Est-ce qu'il n'y eut plus de juges après lui ?

LA MÈRE. — Il y en eut encore deux, mais leur histoire ne se trouve pas dans le livre des Juges. Elle est rapportée au commencement du premier livre de Samuel, qui fut le dernier des juges. Après cela, les livres de Samuel nous rapportent l'établissement de la royauté chez le peuple d'Israël, et l'histoire des deux premiers rois, Saül et David, l'homme selon le cœur de Dieu et l'ancêtre du Seigneur Jésus-Christ (1).

SOPHIE. — Est-ce que c'est Samuel qui a écrit ces livres ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; au moins pas tout entiers, car nous lisons au chapitre XXV du premier

(1) 1 Samuel XIII, 14 ; Matthieu I, 1 ; Romains I, 3,

livre : « Et Samuel mourut. » Il a sans doute écrit les chapitres qui précèdent le vingt-cinquième ; quant au reste, on peut penser que ce furent les deux prophètes, Nathan et Gad (1). Les Juifs les nommaient les livres de Samuel, parce qu'ils commencent par l'histoire de ce prophète. Mais l'important pour nous, mon enfant, n'est pas de savoir de quel instrument Dieu s'est servi pour écrire l'histoire de son peuple, mais d'être assurés que c'est lui-même qui nous l'a donnée.

SOPHIE. — Tu m'as dit qu'il y a eu deux juges après Samson ; quel fut le premier ?

LA MÈRE. — C'est Éli. Il était souverain sacrificateur d'Israël. Il jugea le peuple durant quarante ans ; mais nous ne savons rien de lui, sauf ce qui eut lieu dans les dernières années de sa longue vie. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans.

SOPHIE. — Puisque c'était le souverain sacrificateur qui jugeait les Israélites, je pense, chère maman, qu'ils servaient fidèlement l'Éternel, et non plus les idoles.

LA MÈRE. — Je crois, Sophie, que les Israélites, tout en rendant un certain culte extérieur à l'Éternel, qui avait son tabernacle au milieu d'eux (2), ne continuaient pas moins à adorer de fausses divinités. C'est ce que nous voyons au chapitre sept de notre livre. Samuel dit au peuple repentant : « Si de tout votre cœur vous retournez à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, et les Ashtoreths, et attachez fermement votre cœur à l'Éternel, et servez-le, *lui seul* ; et il vous délivrera de la main des Philistins (3). » Ce passage nous montre en même temps que les Israélites étaient toujours asservis aux Philistins, à cause de leur infidélité.

(1) 1 Chroniques XXIX, 29.

(2) 1 Samuel I, 3. — (3) 1 Samuel VII, 3.

SOPHIE. — Mais, n'est-ce pas, il y avait cependant en ce temps des Israélites qui n'adoraient pas les idoles ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Dieu se réserve dans tous les temps, même les plus fâcheux, de fidèles serviteurs qui lui rendent témoignage. Tel était Éli, le souverain sacrificateur, tels étaient les parents de Samuel (1). Ceux-là savaient que l'Éternel était le seul vrai Dieu, et qu'il fallait le servir et l'adorer seulement dans son tabernacle, à Silo, où il avait été placé aux jours de Josué (2). Il y avait aussi, en ce temps, des prophètes de Dieu en Israël, bien que la parole de l'Éternel fût rare en ces jours-là, à cause du misérable état du peuple (3). Le premier livre de Samuel commence en nous parlant des parents de ce prophète, et en nous racontant sa naissance.

SOPHIE. — C'est une histoire très intéressante que celle du petit Samuel, chère maman. On nous l'a racontée (4), mais je serai bien aise que nous en parlions de nouveau ensemble.

LA MÈRE. — Non seulement l'histoire de Samuel enfant, renferme beaucoup d'enseignements, mais celle de toute sa vie et de l'époque où il vécut est aussi très instructive. Comme toujours, nous y voyons la bonté, la patience et les soins de Dieu envers son peuple ; et dans ce peuple nous avons la triste peinture de notre méchant cœur.

SOPHIE. — Je remarque, maman, qu'Éli comme souverain sacrificateur, était de la tribu de Lévi. Aucun des juges précédents n'était de cette tribu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; ils avaient été des

(1) 1 Samuel I, 3, 11 ; II, 1-10. — (2) Josué XVIII, 1.

(3) 1 Samuel II, 27 ; III, 1.

(4) Voyez *Bonne Nouvelle*, année 1883.

tribus de Juda, de Benjamin, de Manassé et d'autres, mais point de Lévi. Samuel aussi était Lévite. Mais afin de commencer son histoire, lis le premier verset du premier chapitre. Nous y apprenons le nom du père de Samuel.

SOPHIE (*lit.*). — « Et il y avait un homme de Ramathaïm-Tsophim, de la montagne d'Éphraïm, et son nom était Elkana, fils de Jérokham, fils d'Élihu, fils de Thohu, fils de Tsuph, Éphratien. » C'est Elkana, le père de Samuel; mais tu viens de me dire, chère maman, que Samuel était Lévite, et son père aussi, nécessairement; mais comment le sait-on?

LA MÈRE. — Par le sixième chapitre du premier livre des Chroniques, aux versets 22 à 28 et 34 à 38. Nous apprenons ainsi qu'Elkana était de la famille des Kéthathites, qui avaient la charge du sanctuaire, de l'arche, de la table, du chandelier, des autels, des ustensiles qui servaient au culte divin, etc. Au désert, ils portaient les choses saintes (1). Les sacrificateurs étaient aussi de la famille des Kéthathites.

SOPHIE. — C'est parce que le jeune Samuel était de cette famille, qu'il pouvait servir dans le tabernacle, n'est-ce pas?

LA MÈRE. — Précisément. Mais tu vois que son père ne demeurait pas à Silo, où était le tabernacle. Il habitait Rama, ce qui veut dire hauteur, colline. Plusieurs villes d'Israël situées sur des hauteurs portaient ce nom. Ici Rama est nommée Ramathaïm-Tsophim, ce qui veut dire les hauteurs du pays de Tsouph. Cette Rama était une ville de la tribu de Benjamin, mais située dans la montagne d'Éphraïm. C'est pour cela qu'Elkana est nommé Éphratien, ou Éphraïmite. Les Lévites demeuraient non seulement

(1) Nombres III, 28, 32.

dans les villes qui leur avaient été données en héritage dans les diverses tribus, mais ils habitaient aussi d'autres villes. Dans tout le reste de l'histoire de Samuel, Ramathaïm-Tsophim est désignée simplement sous le nom de Rama.

SOPHIE. — Chère maman, je me rappelle qu'au commencement de l'évangile de Matthieu, quand le méchant roi Hérode a fait tuer les petits enfants de Bethléem, il est parlé de Rama. Mais je veux te lire le passage : « Alors fut accompli ce qui a été dit par Jérémie, le prophète, disant : Une voix a été ouïe à Rama, des lamentations, des pleurs et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants ; et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont pas. » (1) Est-ce la même Rama que celle de Samuel ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. On donnait ce nom à toute la contrée qui entourait Bethléem, et qui est essentiellement une montagne de vignobles, entourée de vallées, avec des pâturages et des champs fertiles, et renfermant beaucoup de plantations d'arbres de diverses espèces. La Rama de Samuel était plus au nord. Mais nous devons remettre à une autre fois de continuer notre histoire de Samuel.

L'Église ou l'Assemblée.

XXVI. — LES ADIEUX DE PAUL A L'ASSEMBLÉE D'ÉPHÈSE.

Il y a, mes enfants, bien des traits intéressants qui nous sont rapportés de la vie de l'apôtre Paul. Mais ce n'est pas son histoire que j'ai voulu vous

(1) Matthieu II, 17-18.

raconter, c'est celle de l'Assemblée de Dieu que, comme évangéliste et missionnaire, il contribua si puissamment à établir, et dont il fut serviteur pour l'édifier. Je ne vous parlerai donc de Paul qu'en ce qui concerne l'Assemblée, que lui-même avait tant à cœur.

Après avoir quitté la Troade, l'apôtre et ses compagnons se rendirent à Milet, ville de l'Asie mineure, à quelque distance au sud d'Éphèse. Il fit venir là les anciens de l'assemblée de cette dernière ville pour leur faire ses adieux. Et nous pouvons bien dire que les paroles qu'il leur adressa, sont ses derniers avertissements pour toute l'Assemblée de Dieu jusqu'à la fin. Combien le Seigneur est bon de les avoir donnés par son cher serviteur qui avait tellement à cœur la gloire de son Maître, le bien de l'Assemblée et le salut des pécheurs.

Paul avait bien le sentiment que son service comme évangéliste et missionnaire était à son terme. « Je m'en vais à Jérusalem, » disait-il aux anciens d'Éphèse, « ignorant les choses qui m'y doivent arriver; sauf que l'Esprit Saint rend témoignage de ville en ville, me disant que des liens et la tribulation m'attendent. » Et c'est ce qu'il trouva à Jérusalem. Mis en prison, en suite de la haine des Juifs, puis envoyé à Césarée au gouverneur romain, après plus de deux ans de captivité, il fut enfin conduit à Rome pour y paraître devant l'empereur. Il rendit ainsi témoignage à Christ devant les grands de la terre, mais c'était dans les liens. Des âmes furent sauvées par son ministère, tandis qu'il était en prison, témoin l'esclave Onésime, mais ce n'était plus aller de lieu en lieu annoncer l'évangile et établir des assemblées. L'Assemblée de Dieu était fondée sur la terre, en grande partie par son travail, et elle n'avait plus qu'à croître.

Ensuite Paul ajoutait : « Je sais que vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, vous ne verrez plus mon visage. » De cette captivité au-devant de laquelle il marchait, il ne devait plus revenir. Il avait dit précédemment : « Il faut aussi que je voie Rome, » mais ce fut comme prisonnier qu'il alla dans cette grande ville. Mais il ne se mettait en peine de rien, il ne faisait aucun cas de sa vie, pourvu qu'il achevât avec joie et sa course et le ministère qu'il avait reçu du Seigneur Jésus. Il aimait Christ, le Fils de Dieu, qui s'était donné pour lui ; tout ce qu'il désirait, c'était de le servir jusqu'à la fin. Oh ! que nous fussions animés du même esprit que Paul !

Sachant donc qu'il ne les verrait plus, il avait à cœur de presser les anciens, surveillants du troupeau, établis pour cela par l'Esprit Saint, de prendre soin de l'Assemblée de Dieu. Combien elle est précieuse aux yeux de Dieu, cette Assemblée ! Paul le faisait ressortir en disant : « Laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils. » Dieu voulait avoir sur la terre une Assemblée qui lui appartient en propre, tirée du monde, formée pour le ciel. Mais pour cela, il fallait que ceux qui la composent fussent lavés de leurs péchés. Et son propre Fils s'est offert pour accomplir cette œuvre, en souffrant et mourant sur la croix. « Il nous a lavés de nos péchés dans son sang. » « Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré lui-même pour elle. » Que cela est beau ! C'est cette Assemblée que Christ se présentera un jour à Lui-même, dans le ciel, glorieuse, sans tache, ni ride, pour être avec Lui éternellement. N'en voulez-vous pas faire partie, mes enfants ?

Mais en attendant, elle chemine sur la terre, entourée d'ennemis et de dangers, comme quelqu'un qui traverse une sombre forêt où des brigands

rôdent et où des bêtes féroces cherchent leur proie. L'apôtre avait soigneusement veillé sur l'Assemblée, mais il allait partir, être mis en prison, bientôt quitter ce monde, et il voyait les dangers que courrait cette Assemblée si chère à son cœur. « Je sais, » dit-il aux anciens, « qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups redoutables, qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux. » Il y aurait des ennemis venant du dehors, et des ennemis au dedans. Et c'est ce qui eut lieu. Il ne fallut pas longtemps après le départ de Paul, pour que s'introduisissent dans l'Église des faux docteurs qui la ruinèrent.

Qu'y avait-il à faire ? L'apôtre recommande aux surveillants de veiller comme lui-même n'avait cessé de le faire ? Hélas ! ils s'endormirent ou furent gagnés par le mal, et la conséquence fut que les loups ravagèrent le troupeau et que les mauvaises doctrines prévalurent dans l'Assemblée. Elle fut ruinée. C'est ce que sa triste histoire nous apprend. Que restait-il donc ? L'apôtre le dit, et nous montre la ressource qui ne peut manquer et qui est pour tous les temps. C'est Dieu et sa parole. « Je vous recommande, » dit Paul, « à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés. » Et maintenant, mes enfants, que l'Assemblée sur la terre est ruinée, divisée, déchirée, c'est ce qui nous reste : Dieu et sa parole, suffisants pour nous rassembler, nous édifier, nous instruire jusqu'au bout. Que Dieu est grand et bon ! Quand, par la faute de l'homme, tout manque, Lui se présente et dit : Me voici, comptez sur moi ; attachez-vous à moi seul. Voici ma parole, suivez-la.

Paul, après ces exhortations et bien d'autres que je ne vous mentionne pas, parce qu'elles ne se rapportent pas aussi directement à l'Assemblée, se mit à genoux et pria avec eux tous, les recommandant à son Dieu. Vous pouvez vous imaginer la douleur qui remplissait leur cœur. Tous versaient beaucoup de larmes à la pensée que c'était la dernière fois qu'ils voyaient l'apôtre bien-aimé, qui, à travers tant de peines, de travaux et de périls, leur avait apporté l'évangile de la grâce de Dieu. C'est une chose agréable au Seigneur que nous aimions ses chers serviteurs ; Paul recommandait aux Thessaloniens de « les estimer très haut en amour à cause de leur œuvre, » et cette exhortation nous regarde aussi. Les amis de Paul étaient affligés surtout parce qu'ils n'avaient plus l'espérance de le revoir sur cette terre. Le Seigneur ne nous défend pas de pleurer lorsque nous quittons ceux que nous aimons, mais il ne faut jamais oublier qu'il y a un lieu de rendez-vous pour tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus. C'est le ciel, la maison de son Père. Les anciens d'Éphèse et tous ceux qui ont été convertis par le moyen de Paul, ont été le rejoindre dans le paradis. Ils sont là, en attendant la résurrection glorieuse. Où serez-vous, mes enfants ? Sera-ce avec Paul et tous les saints, quand Jésus reviendra ?

Paul n'oublia pas ses chers amis d'Éphèse. Plus tard, à Rome, prisonnier pour le Seigneur, il leur écrivit du fond de sa prison une lettre où se trouvent pour notre instruction les grandes et précieuses vérités relatives à l'Assemblée. Je ne puis vous les présenter en détail, mes enfants, mais je vous en dirai cependant quelques mots.

Comme il l'avait fait dans l'épître aux Corinthiens dont je vous ai parlé, il enseigne aux Éphésiens que l'Assemblée, composée de tous les vrais croyants,

depuis la descente du Saint-Esprit, est un corps dont Christ est la Tête. Cela veut dire que tous ceux qui croient au Seigneur Jésus et sont sauvés, Lui sont unis, et sont unis les uns aux autres, par le Saint-Esprit, aussi étroitement que les membres d'un corps humain sont unis à la tête et les uns aux autres, et forment ainsi un tout. N'est-ce pas une belle et précieuse vérité? Par l'Esprit Saint, c'est la vie même de Christ qui coule en nous d'en haut, de même que la vie circule de notre tête dans tous nos membres.

Paul montre aussi que, dans l'Assemblée, il n'y a plus de distinction de nationalités. Les Juifs n'y sont plus un peuple privilégié. Ils sont sur un même pied que les nations, ayant besoin de la même grâce et du même Sauveur. Mais c'était un mystère que les prophètes et les saints de l'Ancien Testament n'avaient pas connu. Il a été révélé par Paul, auquel Dieu l'a fait connaître.

Ensuite, l'apôtre enseigne que l'Assemblée est l'habitation de Dieu sur la terre par le Saint-Esprit. Avez-vous jamais pensé que Dieu eût une demeure ici-bas? Non pas faite de pierres matérielles, mais composée de ceux qui appartiennent à Christ. C'est une demeure plus belle, aux yeux de Dieu, que le temple de Salomon dans toute sa splendeur. Ne voulez-vous pas être une des pierres de ce merveilleux édifice?

Et puis, nous apprenons que cette Assemblée, Christ l'a aimée, s'est livré pour elle, et veut, comme je vous l'ai dit, se la présenter pure, sans tache et glorieuse. Où sera-ce, mes enfants? Dans le ciel, lorsque seront célébrées les noces de l'Agneau avec l'Assemblée, son épouse. Alors tous les habitants du ciel s'écrieront: Alléluia! Réjouissons-nous et tressaillons de joie! Oh! quel beau jour! Ne

voudrez-vous pas être de cette fête glorieuse ?

En attendant ce moment bienheureux, Christ purifie l'Assemblée ; il la soigne, la nourrit et la chérit.

Enfin, l'apôtre exhorte les Éphésiens, et tous les croyants avec eux, à mener une vie sainte, comme imitateurs de Dieu et ses bien-aimés enfants, et comme scellés par l'Esprit Saint qui est en eux, et qu'il ne faut pas attrister. Puis il leur recommande de revêtir toute l'armure de Dieu pour résister au diable.

Mais vous lirez cette épître, mes enfants, et vous apprendrez, en demandant à vos parents et aux amis chrétiens qui vous entourent, les grandes et précieuses vérités qu'elle renferme.

La confession de la jeune mourante.

Ada G. avait été malade durant plusieurs semaines. Maintenant elle était près de sa fin, et elle le savait très bien.

Elle avait passé par une longue lutte intérieure, car elle aimait tendrement ses parents, ses sœurs, son frère et plusieurs amis, et elle était aimée d'eux. Elle avait d'abord trouvé bien dur de les quitter si jeune, — elle n'avait que treize ans, — quoiqu'elle fût tout à fait sûre d'être prête pour l'éternité, ayant longtemps avant sa maladie confié les intérêts de son âme à Jésus, son Sauveur, et sachant bien que son sang l'avait purifiée de *tout péché*. Mais la lutte avait cessé ; un grand calme s'était fait dans son cœur, et, bien que souvent trop faible pour parler, ses grands yeux brillants disaient le bonheur intérieur dont elle jouissait,

— Maman, disait-elle un jour,

« Jésus peut d'un lit de mort même
Faire un coucher plus doux que le plus doux duvet. »

Je comprends ce que veulent dire ces lignes. Jésus m'a tout rendu facile. Il n'y a ni crainte, ni ténèbres ; tout est lumière.

Une autre fois, elle disait en montrant deux textes fixés à la paroi : « Je préfère ce texte-ci à celui-là : « J'aurai confiance, et je ne craindrai pas » (Ésaïe XII, 2), et, « Au jour où je craindrai, je me confierai en toi. » (Psaume LVI, 3).

En regardant de plus près le premier de ces passages, la mère vit écrites légèrement, au-dessous, au crayon et de la main de sa fille, ces paroles : « Il n'est pas tombé un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel, votre Dieu, a dites à votre sujet. » (Josué XXIII, 14). Heureuse enfant ! Aux jours de sa santé elle s'était confiée au Seigneur, et maintenant qu'elle était malade, elle pouvait s'appuyer sur sa fidélité, confirmée par sa parole.

On lui demandait sur quoi elle fondait la sécurité de son âme. Elle répondit :

« Sur ta tête, ô Jésus, ont roulé tous les flots,
Là vinrent s'épuiser leur force et leur puissance. »

Et elle ajoutait : « Jésus a porté toute la peine due à mes péchés, quand il est mort sur la croix ; je suis donc libre. »

Mais avant de vous entretenir davantage des dernières paroles d'Ada, je voudrais dire à mes jeunes lecteurs la confession qu'elle fit à sa mère sur son lit de mort :

— Approche ton oreille de ma bouche, chère maman, et ne m'interromps pas, je t'en prie, car je me sens presque trop faible pour l'écouter parler. J'ai

demandé au Seigneur Jésus de me donner la force pour te dire le seul secret que ton Ada a eu pour toi. Il y a deux ans, nous vîmes demeurer dans cette maison, et tandis que tu y faisais tes arrangements, j'allai passer quelques jours chez ma cousine. Sa voisine avait un très joli jardin et, près de la clôture, de beaux groseillers. Les groseilles toutes rouges et bien mûres touchaient presque ma robe quand je passais auprès. Je désirais tellement en avoir quelques-unes, que je ne pus résister. J'en cueillis une poignée, les mis dans ma poche, et je m'enfuis à la maison. Je n'en goûtai pas une, car je sentis immédiatement que j'avais mal fait, et j'étais trop malheureuse pour les manger. Quand je fus avec ma cousine pour prendre le thé, elle me demanda ce qui me rendait si triste. Je jetai mes bras autour de son cou, et je lui dis tout. Elle se mit à genoux avec moi et demanda à Dieu de me pardonner mon péché pour l'amour de Jésus, et je sentis qu'il m'avait pardonné. Ensuite, ma cousine vint avec moi chez la voisine et je lui rendis les groseilles. Elle ne parut pas penser que j'avais fait un si grand mal, mais bien moi, chère maman, car je savais que c'était un vol, et tu m'as toujours enseigné de ne rien prendre sans permission. Je savais combien cela te ferait de la peine d'apprendre que ta petite Ada était une voleuse, c'est pourquoi je priai ma cousine de ne te rien dire de cela. Maintenant que je vais mourir, je ne veux pas que tu me croies meilleure que je ne le suis. Voilà mon secret ; à présent, je mourrai plus heureuse.

Quand on m'eut raconté la confession d'Ada, je fus bien aise de voir comme cette chère enfant était *vraie* envers Dieu et envers les hommes. Et vous, mon cher jeune lecteur, si vous désirez être heureux, soyez aussi *vrai*, c'est-à-dire soyez exactement ce

que vous êtes, et ne prétendez pas être ce que vous n'êtes pas. Si vous savez que vous êtes un pauvre pécheur perdu, allez et dites-le à Dieu. Si vous avez besoin d'un Sauveur, allez encore et dites-le-Lui. Si vous êtes sauvé par la foi au sang de Jésus, cela aussi, dites-le-Lui. Oui, dites tout à Dieu, et vous aurez le courage de dire à ceux qui vous entourent *ce que vous étiez, ce que vous êtes, et ce que vous serez.*

Ada, sur son lit de maladie, avait l'habitude de demander à Dieu ce qu'elle désirait, et, sans qu'elle en eût rien dit à personne, elle était exaucée. Un jour, on lui envoya quelques fraises.

— Maman, dit-elle, je l'avais demandé à Dieu. N'est-il pas bien bon?

De tels petits cadeaux lui étaient très doux à recevoir. Et c'était bien différent de les avoir de la main de Dieu, ou de prendre des groseilles soi-même.

Ada avait un frère nommé Jacques. Un jour ou deux avant sa mort, elle demanda d'être laissée seule avec lui. Elle lui parla avec beaucoup d'affection et le pria de s'assurer s'il croyait vraiment au Seigneur Jésus.

— Tu es plus âgé que moi, Jacques, disait-elle, et tu peux être appelé aussi, avant longtemps, à être couché sur un lit de mort, et si tes péchés ne sont pas pardonnés, comment peux-tu rencontrer la mort? Ne veux-tu pas me retrouver dans le ciel?

Jacques lui promit en pleurant qu'il la reverrait là, et je pense qu'en effet, il est dans le bon chemin.

Ensuite, sa jeune amie Émilie vint la voir. Comme elle se baissait pour l'embrasser, Ada lui dit :

— Émilie, je vais mourir.

— As-tu peur? dit son amie.

— Peur? Et pourquoi aurais-je peur? Ne sais-tu pas où je vais? Je vais à la maison,

Le médecin était là. C'était un homme bon, mais incrédule. Il demeurait tout étonné du calme de l'enfant en un pareil moment.

— Et si jeune ! disait-il. Elle s'en va rapidement, ajoutait-il, en sortant de la chambre.

Ada entendit sa voix et dit :

— Dites-lui que je le salue, et que je m'en vais à la maison.

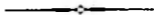
— C'est vraiment merveilleux, répondit-il, et il se mit à penser qu'elle devait aller dans une bien heureuse demeure, en la voyant si prête à partir.

Oui ; elle allait vers une heureuse demeure. Elle est avec Christ. Le précieux sang de Christ l'avait sauvée, elle, une pauvre petite pécheresse. Et c'est là aussi ce qui peut sauver le médecin qui avait été si bon pour elle, et tous ses amis et parents inconvertis. Et c'est aussi, par ce sang versé sur la croix, que peut être sauvé tout lecteur de ces lignes.

Ne voulez-vous pas venir en éprouver la valeur ? Voudriez-vous attendre encore avant de venir au Sauveur ? Prenez garde, car les paroles de Dieu sont sérieuses. Écoutez l'invitation qu'il adressait à un peuple coupable : « Venez, et plaidons ensemble, dit l'Éternel : Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine. » (Ésaïe I, 18.) Et maintenant, lisez aussi le verset 20 du même chapitre : « Si vous refusez, et que vous soyez rebelles, vous serez consumés par l'épée ; car la bouche de l'Éternel a parlé. »

« Prenez garde que vous ne refusiez pas Celui qui parle. » (Hébreux XII, 25.) Si Ada pouvait vous parler, elle vous dirait :

— Venez maintenant.



Là-haut !

Là-haut, loin de la terre,
Loin du monde agité,
Est la maison du Père,
Repos du racheté.

Ici, deuil et misère,
Ici, soucis et pleurs ;
Là-haut, gloire et lumière,
Là-haut, plus de douleurs.

Pleins de sainte allégresse,
Les saints, avec ferveur,
Y chanteront sans cesse
L'amour de leur Sauveur.

Ils verront sa face adorable,
Ils entendront sa voix d'amour,
Et, près de Lui, grâce ineffable,
Toujours ils resteront dans cet heureux séjour.

Enfant, la connais-tu, cette demeure sainte ?
Ton cœur soupire-t-il après les biens d'en-haut ?
Et te diriges-tu, plein d'espoir et sans crainte,
Vers le ciel d'où Jésus va revenir bientôt ?



Louise S.

La première fois que je fus appelée près d'elle, c'était six jours avant sa mort. A la voir, jamais on ne l'aurait crue si malade. Elle semblait dans toute la grâce et la fraîcheur de ses 17 ans, et pourtant le sceau de la mort était déjà sur elle. Elle était condamnée, condamnée sans espérance, et le docteur n'attendait plus qu'une lente et terrible agonie. Il avait défendu les visites, cependant, puisqu'on m'avait fait demander, je fus admise sans difficulté auprès de Louise par la personne qui la soignait et chez laquelle elle était en pension. Je trouvai la jeune fille couchée, les yeux à demi fermés, en proie à la fièvre, mais l'esprit parfaitement lucide.

Je contemplai un instant en silence, le cœur serré, ces souffrances qu'on ne pouvait soulager et, après quelques paroles de sympathie émue, car cette jeune fille, avec son expression enfantine et ses grands yeux candides qui s'étaient ouverts à ma voix, m'avait d'emblée gagné le cœur, je cherchai à m'assurer si elle connaissait le précieux Sauveur. Sa réponse fut : « Oui, mais je désire le connaître davantage. » Elle se reconnaissait pécheresse, perdue, mais n'avait

pas la paix. Je lui dis les paroles que le Seigneur me mit au cœur et qu'elle écouta avec attention, puis, n'osant rester trop longtemps de crainte de l'agiter, d'après la recommandation qui m'avait été faite, je la quittai, en me proposant de revenir, si la porte m'était encore ouverte.

Quand j'arrivai le lendemain, je fus tout de suite accueillie avec un joyeux sourire par la même personne qui m'avait reçue la première fois et que je reconnus bien vite pour être une chrétienne. Je trouvai auprès de la malade M^{me} R., sa sœur, que j'avais vue auparavant, qui était depuis deux mois à l'hôpital pour une mauvaise fracture du bras, et qui en était sortie, non encore remise, pour soigner sa jeune sœur. C'est elle qui avait désiré que je vinsse la voir. Je pus encore parler à Louise de Celui « qui a porté nos péchés en son corps sur le bois. » Lentement, en m'arrêtant lorsque la douleur lui arrachait un gémissement, je lui répétais ces beaux passages du chapitre III de l'évangile de Jean : « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin de juger le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui, » et « Voyez de quel amour le Père nous a fait don que nous soyons appelés enfants de Dieu. » Puis je lui présentai le Seigneur Jésus lui-même disant : « Je suis le bon Berger, le bon Berger donne sa vie pour ses brebis » — et « nul ne les ravira de la main de mon Père. » Anxieuse de donner un fondement solide à sa foi en l'établissant sur la parole de Dieu qui ne peut mentir, je lui citai encore ce qui nous est dit comme preuve de notre accepta-

tion devant Dieu par le sacrifice de son Bien-aimé, son fils unique, qui est « mort pour nos fautes et ressuscité pour notre justification. »

Je désirais vivement que mon mari pût visiter cette chère jeune mourante, et le Seigneur a permis qu'il revint assez tôt de son voyage pour cela, mais auparavant, craignant chaque jour que ce ne fût le dernier où elle aurait toute sa connaissance, j'avais prié un cher frère qui visite beaucoup, de vouloir bien m'accompagner. En présentant à notre jeune amie la parole de l'évangile, il avait insisté sur ce que le salut était une chose simple, très simple, et qu'il s'agit seulement de croire ce que Dieu dit. Cette expression la frappa ; après son départ, elle répéta plusieurs fois : « Oui, c'est si simple. Pourquoi n'ai-je pas saisi ces choses plus tôt ? » Mais maintenant elle savait qu'elle était sauvée : Dieu le lui avait dit lui-même, et elle pouvait se réjouir. Aussi, durant toute cette matinée, malgré sa grande faiblesse, elle chanta des cantiques, expression de son bonheur.

Depuis ce moment-là, je remarquai un grand changement dans ses traits ; ses forces déclinerent rapidement, et, malgré les prévisions du médecin qui nous avait préparés à attendre la lente et douloureuse fin, sans exception possible, pensait-il, dans ces cas de méningite, il plut à Dieu de faire une magnifique exception en réponse, nous n'en pouvons douter, aux prières de ses enfants. Le samedi, à la réunion de prières, on avait demandé à Dieu, comme déjà plusieurs d'entre nous l'avaient fait en particulier, qu'il abrégât, s'il le trouvait bon, ces jours d'agonie, et, dans sa merveilleuse grâce, le Seigneur exauça notre requête. Le dimanche, dans la nuit, il recueillit près de Lui notre jeune amie, qui avait conservé jusqu'au bout toute sa connaissance. Sans convulsions, sans cris, doucement elle s'endormit comme un petit

enfant. Sa paix ne s'était pas démentie un instant ; elle avait cru au Sauveur avec une simplicité enfantine, et, dans ses rêveries, elle appelait souvent une de ses amies, lui disant combien elle était heureuse et que son départ devait être un appel pour elle.

Quelques heures plus tard, toutes les amies d'école de Louise étaient réunies dans la maison de deuil avec la mère et la sœur affligées. Un appel sérieux, plein d'affection et de vérité, leur fut adressé par un serviteur de Dieu. Le Seigneur se servit de cette douloureuse circonstance pour que ces jeunes filles eussent l'occasion d'entendre l'évangile. Puisse-t-il avoir été appliqué à leurs cœurs ! La chère sœur de Louise, si éprouvée de se trouver ainsi retenue depuis longtemps loin de ses six jeunes enfants, me disait : « Je comprends maintenant pourquoi mon bras ne s'est pas remis, et pourquoi j'ai dû rester si longtemps à l'hôpital ; sans cela, je n'aurais pu être ici pour soigner ma sœur ; » et au milieu de sa douleur, elle rendait grâces à Celui qui, selon sa promesse, fait concourir toutes choses au bien de ceux qui aiment Dieu.

Et ce n'est pas tout : nous avons l'espérance qu'une autre âme aura reçu quelque bénédiction par le délogement de Louise. Oui, Dieu est un Dieu de grâce. Chères jeunes filles, pour lesquelles j'écris ces lignes, ne voulez-vous pas venir à Celui qui seul peut remplir l'âme de paix et de sécurité au bord de la tombe, et qui peut seul vous donner un vrai et durable bonheur déjà dès ici-bas ?



L'Église ou l'Assemblée.

XXVII. — PAUL, PRISONNIER, EST ENVOYÉ A ROME

Je désire, mes enfants, vous raconter, en quelques mots, ce qui arriva au cher apôtre Paul, après qu'il eut fait ses adieux aux anciens de l'assemblée d'Éphèse. Cela termine ce que l'Esprit de Dieu nous raconte, dans les Écritures, et de l'histoire de l'Assemblée sur la terre, et de l'histoire de celui qui fut le principal instrument pour la fonder.

Paul s'embarqua à Milet avec les amis qui l'accompagnaient, et, après quelques jours de navigation, aborda à la ville de Tyr, autrefois si fameuse par son commerce, ses richesses et sa puissance maritime, et dont il est déjà parlé dans le livre de Josué (1). Là se trouvait une assemblée chrétienne, et Paul s'y arrêta sept jours. Les disciples avertissaient Paul, par l'Esprit, de ne pas aller à Jérusalem; malgré cela, il continua sa route par mer et arriva à une ville nommée Ptolémaïs, où il resta un jour avec les frères qui s'y trouvaient. De là, il poursuivit son voyage par terre jusqu'à Césarée.

Vous vous souvenez de cette ville, n'est-ce pas? C'est là que le centurion Corneille fut converti par le ministère de l'apôtre Pierre, et que fut établie la première assemblée tirée des nations. Nous ne savons pas si Corneille était encore à Césarée quand Paul y vint, mais l'apôtre y trouva un autre servi-

(1) Josué XIX, 29. Voyez pour ce qui concerne Tyr: 2 Chroniques II; Ésaïe XXIII; Jérémie XXV, 22; Ézéchiel XXVI - XXVIII,

leur de Dieu dont nous avons parlé. C'était Philippe l'évangéliste. Quelle joie ce fut sans doute pour ces deux ouvriers du Seigneur, qui travaillaient et combattaient dans le même champ, de se rencontrer ! Paul et ses compagnons allèrent demeurer dans cette maison chrétienne et y restèrent plusieurs jours. Le Seigneur donnait ainsi à son cher apôtre quelques moments de repos et de communion fraternelle avec les saints, avant les nouvelles luttes qui l'attendaient. Quel tendre soin le Seigneur prend des siens (1) !

Tandis que Paul était à Césarée, un prophète nommé Agabus y vint et, par l'Esprit Saint, annonça que les Juifs, à Jérusalem, s'empareraient de Paul et le livreraient aux nations. A l'ouïe de ces paroles, tous les disciples de Césarée et les compagnons de Paul se mirent à le supplier de ne pas aller à Jérusalem. Mais Paul leur dit : « Que faites-vous en pleurant et en brisant mon cœur ? Car pour moi, je suis prêt, non seulement à être lié, mais à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur. » C'était vrai ; l'apôtre faisait volontiers le sacrifice de sa vie pour Christ, mais ayant été averti deux fois par l'Esprit Saint, devait-il courir au-devant de ce sort qui l'attendait ? Il semble bien, qu'avec tout son dévouement de cœur, Paul suivait en cela sa propre pensée. Nous apprenons ainsi, mes enfants, comment les plus éminents serviteurs de Dieu peuvent manquer, et cela avec des motifs qui leur paraissent légitimes. Mais le Seigneur ne laisse pas pour cela ceux dont le cœur est réellement tout à Lui, quoiqu'ils puissent se tromper. Il veille sur eux et fait tourner à bien même leurs fautes.

Paul partit donc et arriva à Jérusalem. Il n'y était pas depuis longtemps, quand des Juifs d'Asie venus sans doute comme lui pour la fête, l'ayant vu dans

(1) Voyez Marc VI, 31.

le temple, se jetèrent sur lui, ameutèrent le peuple contre lui, sous prétexte qu'il avait profané le saint lieu en y amenant des païens, et ils l'auraient mis en pièces, si l'officier romain, préposé pour maintenir l'ordre, ne fût accouru avec des soldats et n'eût tiré l'apôtre de leurs mains. Mais en même temps, croyant avoir affaire à un malfaiteur, il donna l'ordre de le lier de deux chaînes. Ainsi s'accomplit ce que l'Esprit Saint avait annoncé par le prophète Agabus.

Paul fut conduit en prison, après avoir vainement essayé de convaincre les Juifs de la vérité de sa mission, en leur racontant sa conversion. Quelques jours plus tard, pour le soustraire aux embûches des Juifs qui voulaient le tuer, l'officier romain qui se nommait Claude Lysias, l'envoya sous bonne escorte à Césarée, au gouverneur romain Félix. Voilà Paul entre les mains des nations. Que deviendra-t-il ? Mes chers enfants, comme je vous l'ai dit, le Seigneur ne laisse jamais ses serviteurs. Avant que Paul ne fût conduit à Césarée, au moment où ses ennemis mortels complotaient contre lui, le Seigneur, durant la nuit, vint lui-même, se tint près de son disciple, et lui dit : « *Aie bon courage*, car comme tu as rendu témoignage des choses qui me regardent, à Jérusalem, ainsi il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome. » Le Seigneur avait ses desseins. Il voulait, suivant ce qu'il avait dit lors de la conversion de Paul, que celui-ci portât son nom devant les gouverneurs et les rois, et c'est ce qui arriva. C'est comme prisonnier que l'apôtre va rendre témoignage devant les grands de la terre !

Le gouverneur Félix avait épousé une femme juive, et, sans doute par elle, avait quelque connaissance de *la voie* — c'est ainsi qu'on désignait les disciples du Seigneur. Il voulut entendre Paul sur ce

qui regarde la foi en Christ. Mais le serviteur de Dieu, qui avait à cœur le salut des âmes des pécheurs, ne voulait pas satisfaire une vaine curiosité. Il s'adressait à la conscience qui, une fois réveillée, conduit le pécheur à la voie du salut, s'il ne s'endurcit pas. Il parla à l'orgueilleux gouverneur romain de la justice, de la tempérance et du jugement à venir qui attend les injustes et ceux qui satisfont les convoitises de la chair. Qu'était Félix ? Sans doute, comme le grand nombre de ses contemporains, injuste et corrompu. La parole sérieuse de l'apôtre l'atteignit ; la pensée d'un jugement à venir l'effraya ; mais au lieu de s'écrier : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » il renvoya Paul, en lui disant : « Pour le présent, va-t'en. Quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » Ce moment vint-il jamais ? Nous ne le voyons pas. Félix aimait l'argent et la faveur des hommes. En quittant son gouvernement, après deux ans écoulés, il laissa Paul en prison pour plaire aux Juifs ; preuve qu'il avait étouffé la voix de sa conscience. Il avait manqué volontairement le moment favorable, le jour du salut, et qu'est-il devenu ? Dieu le sait. « *Aujourd'hui* » donc, mes enfants, « si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur, » et ne remettez pas à demain pour répondre à son appel.

Le successeur de Félix, nommé Porcius Festus, voulait aussi plaire aux Juifs. Ceux-ci vinrent auprès de lui accuser le prisonnier et réclamer son jugement. Festus proposa donc à Paul, sur leur demande, de le faire conduire à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul connaissait trop bien les dangers qu'il courrait là, au milieu de ses ennemis acharnés. Pour y échapper, il en appela, comme citoyen romain, au tribunal suprême de César, l'empereur romain. Il fut

donc résolu par Festus et son conseil, qu'il serait envoyé à Rome. Le gouverneur était ainsi tiré d'un grand embarras.

Mais avant le départ de Paul, le roi juif Agrippa, avec sa femme Bérénice, vint à Césarée pour saluer Festus. Celui-ci leur parla de son étrange prisonnier. Agrippa exprima le désir d'entendre aussi cet homme qui, tout faible et chétif d'apparence, était cependant bien connu par l'œuvre que Dieu lui avait donné d'accomplir. « Demain, » dit Festus au roi, « tu l'entendras. »

Et le lendemain, le roi et la reine étant venus en grande pompe, avec Festus, les principaux officiers et les grands de la ville, le pauvre prisonnier lié de chaînes, fut amené devant ce brillant auditoire. Quel contraste aux yeux des hommes ! Mais de quel côté était la vraie grandeur ? Du côté de Paul, si humble parut-il, car le Seigneur était avec lui. De l'autre, c'était le monde et sa vaine pompe, avec son chef. Oui, enfants, rappelez-vous que la gloire du monde n'est rien, et que la vraie gloire, c'est d'être avec Dieu, fût-on le plus pauvre des hommes.

Agrippa ayant donné la parole à Paul, celui-ci raconta ce qu'il avait été dans sa jeunesse, la vision céleste qu'il avait eue, sa conversion et la mission qu'il avait reçue du Seigneur d'annoncer l'évangile, afin d'ouvrir les yeux des pécheurs, « pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu ; pour qu'ils reçoivent la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en Jésus. » « Ne disant rien d'autre, » ajoute Paul, « que ce que les prophètes et Moïse ont annoncé devoir arriver. »

L'incrédule païen Festus, entendant ces paroles de Paul, n'y voyait que folie. « Tu es hors de sens, Paul, » s'écria-t-il. Mais Paul répondit : « Je ne suis

point hors de sens, très excellent Festus. Le roi a la connaissance de ces choses et je parle hardiment devant lui. Je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ces choses, car ceci n'a point été fait en secret. » Et se tournant vers le roi, il en appelle directement à lui, et s'écrie : « O roi Agrippa ! crois-tu aux prophètes ? Je sais que tu y crois. » Quel pressant appel ! Quelle ferveur de cœur ! Aussi le roi se sent-il ébranlé. L'interpellation directe et ardente de Paul lui arrache cet aveu : « Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien. » Hélas ! c'est peu, ce n'est rien que d'être à peu près persuadé. C'était la preuve qu'Agrippa résistait et ne voulait pas céder à la puissance de la vérité. Où sont maintenant ces grands de la terre ? Le pauvre prisonnier, lié de chaînes, avait un trésor et un bonheur qu'eux ne connaissaient pas, et il pouvait s'écrier devant eux : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens ! » Il n'enviait point leur sort, et il aurait voulu leur faire partager son bonheur, la connaissance de Christ, pour lequel il avait fait la perte de tout.

Où est Paul le prisonnier ? Avec Christ, attendant la résurrection de vie et de gloire. Où sont Festus l'incrédule et Agrippa le presque persuadé ? Ah ! qui peut le dire ? Enfants, avec qui voulez-vous avoir votre part ?

Paul dut donc partir pour Rome, où il devait aussi rendre témoignage devant César. Il fut remis, avec d'autres prisonniers, sous la garde d'un centurion nommé Jules. De fidèles amis continuèrent d'accompagner l'apôtre. Dieu inclina aussi le cœur du centurion envers son serviteur. Il le traita avec égards et avec bonté. Mais la navigation fut longue et périlleuse, et se termina par un naufrage près de

l'île de Malte. Le navire fut perdu, mais tous les hommes furent sauvés : Dieu les avait donnés à Paul, et c'est à cause de lui qu'ils furent épargnés. Durant les jours pénibles de la tempête, l'apôtre, toujours calme et paisible, parce que le Seigneur était avec lui, avait encouragé et soutenu l'équipage. Au milieu de tous les orages et les dangers, l'enfant de Dieu peut être tranquille. Que craindrait-il ? Son Père veille sur lui. Est-ce votre cas, mon enfant ? Quand luit l'éclair et que gronde le tonnerre, pouvez-vous dire : « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver. C'est pourquoi nous ne craignons point ? »

Les naufragés durent passer trois mois dans l'île de Malte, en attendant le départ d'un vaisseau qui allait à Rome. Les voyages ne se faisaient pas alors aussi rapidement que de nos jours. Mais ce temps ne fut pas perdu. Paul et ses amis avaient reçu l'hospitalité chez un des principaux de l'île, nommé Publius. Le père de ce Publius était gravement malade et souffrait beaucoup. Paul pria pour lui, lui imposa les mains et le guérit. Mais dès que le bruit de ce miracle se fut répandu, tous les malades de l'île vinrent, et Dieu, par le moyen de son serviteur, les guérit aussi. Et nous ne pouvons douter que l'apôtre, en accomplissant ces guérisons, n'annonçât aussi Jésus, au nom duquel il les faisait. Ainsi le naufrage de Paul devint une bénédiction pour les Maltais. L'évangile leur fut annoncé. C'est ainsi, mes enfants, qu'un chrétien fidèle, partout où il va, dans quelques circonstances que ce soit, répand « la bonne odeur de Christ, » comme le disait l'apôtre de lui-même.

Enfin, Paul et ses compagnons partirent pour Rome, la grande ville qui dominait sur les rois de la terre, la capitale du vaste empire romain, établie sur « des peuples, et des foules, et des nations, et

des langues (1). » Dieu y avait déjà fait porter l'évangile et une assemblée s'y était formée. Quels avaient été les instruments dont il se servit, nous l'ignorons, mais dans sa lettre écrite aux Romains depuis Corinthe, assez longtemps auparavant, Paul mentionne un grand nombre de saints, et, parmi eux, Aquilas et Priscille, chez lesquels se réunissait l'assemblée. Dans cette lettre adressée à tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome, Paul leur disait : « Demandant toujours dans mes prières, si en quelque manière, il me sera accordé par la volonté de Dieu d'aller vers vous. Car je désire ardemment de vous voir. » Maintenant, son désir allait être accompli, mais autrement qu'il ne l'avait pensé quand il écrivait sa lettre. Alors il était libre, il pensait pousser bien loin ses travaux dans l'évangile, et leur disait : « J'irai en Espagne en passant par chez vous. » « Je vous verrai à mon passage. » Au lieu de cela, il venait comme prisonnier, dans les liens pour Christ. C'est ainsi que Dieu dirige les choses autrement que nous ne le pensons, mais tout est pour sa gloire et notre bien. Paul avait dit aussi aux chrétiens de Rome : « Je sais qu'en allant auprès de vous, j'irai dans la plénitude de la bénédiction de Christ, » et ce ne sont pas les liens ni la prison, qui empêchent de jouir pleinement de la bénédiction de Christ et d'en faire jouir les autres.

Les chrétiens de Rome, avertis de l'arrivée de Paul et de ses compagnons, vinrent à leur rencontre assez loin de la ville. Beaucoup d'entre eux, la plupart sans doute, n'avaient jamais vu le cher serviteur de Dieu, mais ils savaient combien il avait travaillé et souffert pour Christ, et leurs cœurs lui étaient attachés. Qu'il est beau de voir des hommes qui ne

(1) Apocalypse XVII, 18, 15.

se sont jamais vus, se reconnaître, s'aimer et s'accueillir. C'est ce qui devrait toujours avoir lieu entre chrétiens, car ils sont de la même famille, enfants du même Dieu, ayant la même vie, la vie éternelle, unis au même Sauveur par le même Esprit. Les liens qui unissent les chrétiens sont des liens d'amour, et s'expriment en tout temps, en tout lieu. « A ceci, » disait Jésus, « tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous. »

Paul, voyant ces chers amis venus pour le recevoir, rendit grâces à Dieu et prit courage. Après tant de dangers, il était sain et sauf à Rome. Dans son constant amour pour sa nation, il fit venir auprès de lui les principaux des Juifs, afin de leur expliquer pourquoi il avait été forcé d'en appeler à César. « Mais, » ajouta-t-il, « je n'ai à porter aucune accusation contre ma nation. » Ensuite, les ayant convoqués un autre jour, il leur annonça l'évangile, « rendant témoignage du royaume de Dieu, et cherchant à les persuader des choses qui regardent Jésus, et par la loi de Moïse, et par les prophètes. » Les uns reçurent ses paroles, les autres ne crurent pas. Paul déclare à ceux-ci : « Sachez que ce salut de Dieu a été envoyé aux nations, et eux écouteront. » Ces pauvres Juifs se privaient ainsi de la bénédiction. Prenez garde de faire comme eux.

Paul avait écrit dans sa lettre aux Romains : « Je suis tout prêt à vous annoncer l'évangile, à vous aussi qui êtes à Rome, » et c'est ce qu'il fit. Quoique prisonnier et devant comparaître devant César, il jouissait d'une certaine liberté, au moins au commencement. Il loua donc un logement où, durant deux ans entiers, sans empêchement, il annonça le royaume de Dieu et ce qui concerne le Seigneur Jésus à tous ceux qui venaient vers lui. Ainsi la

parole de Dieu n'était pas liée, et le Seigneur accorda à son serviteur, étreint par son amour, la grâce de pouvoir, même prisonnier, presser des âmes de venir au Sauveur. Et certes, son travail ne fut pas vain. Nous connaissons au moins un des fruits de sa prédication, l'esclave fugitif Onésime, qu'il a engendré dans les liens, qu'il appelle son enfant et qu'il renvoie à son maître Philémon. Dans sa captivité aussi, l'apôtre, inspiré par l'Esprit Saint, écrivit quelques-unes de ses épîtres si utiles en tout temps à l'Assemblée. Telles sont l'épître aux Éphésiens, écrite de Césarée, et celles aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et la seconde à Timothée.

Qu'arriva-t-il ensuite ? Nous l'ignorons. Nous savons que Paul fut mis à mort pour le nom de Jésus. « Pour moi, » écrivait-il à Timothée, « je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé. » Quand et comment Paul mourut-il ? L'Écriture ne nous le dit pas. C'est avec la fin du livre des Actes, que se termine ce que la parole de Dieu nous dit de l'histoire de l'ASSEMBLÉE et de celui qui fut un si puissant instrument pour l'établir.

Mais l'Assemblée, l'Église, ainsi établie, a continué sa course sur la terre. Son histoire est bien triste, car elle a été défigurée par les fautes des hommes ; sa beauté a disparu, elle n'est plus qu'une ruine. Toutefois le Seigneur Jésus ne la laisse pas. Et le temps vient où, dans le ciel, débarrassée de toute souillure, il se la présentera glorieuse et l'unira à Lui comme son Épouse chérie. Peut-être, mes enfants, me sera-t-il donné de vous raconter quelques traits de l'histoire de l'Assemblée sur la terre ?

Perdu, mais enfin retrouvé.

La lettre dont nous donnons plus loin un extrait, a été écrite par un homme qui, d'après ses propres paroles, avait été, durant de longues années, entièrement asservi au péché. Ses pieds s'étaient égarés loin, bien loin du chemin qui conduit à la vie, et avaient foulé le sentier large de l'iniquité. Mais le bon Berger avait cherché sa brebis égarée jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée, et maintenant, celui qui a écrit cette lettre, vit pour louer la grâce merveilleuse de Dieu, et pour aimer Celui qui est descendu du ciel pour chercher et sauver ce qui était perdu.

La lettre est adressée à une dame chrétienne qui s'était occupée de l'écrivain, et, après quelques mots d'introduction, continue comme suit :

.....Comme vous le savez, je suis né à E. J'étais le plus jeune de cinq enfants. Mon père qui était imprimeur, mourut lorsque j'étais encore en bas âge. Il ne me reste de lui qu'un faible souvenir. Mais l'image de ma chère mère est toujours aussi vivante devant moi que si je ne l'avais perdue qu'hier. Même dans les plus mauvais jours de ma vie de péché, je n'ai jamais pu oublier les versets et les petites prières qu'elle m'avait appris. Elle était une humble disciple de Christ, et s'efforçait, avec une patience infatigable, à inculquer à ses enfants les vérités divines. Je me souviens encore très bien du soin qu'elle prenait à me faire répéter ses paroles, lorsque, le soir, elle s'agenouillait avec nous pour prier. Je me rappelle comme elle me disait souvent les souffrances que le Sauveur avait endurées afin de nous sauver de la perdition éternelle. Plus tard, mon cœur a saigné bien des fois au souvenir de tout le chagrin que ma méchanceté lui a causé. La dernière

fois que je fus à la maison, ma tante me dit que ma mère priait sans cesse pour moi et suppliait le Seigneur qu'il me ramenât de mes voies de péché et fit de moi son racheté. Oui, son dernier soupir fut une prière pour moi. Elle mourut à l'hôpital de E., et c'est là, dans ce même lieu où elle avait si ardemment supplié Dieu pour moi, qu'il plut au Seigneur d'exaucer sa prière. A Lui soit louange et gloire à jamais !

Quelques années après la mort de mon père, je fus placé dans une maison d'orphelins, parce que ma pauvre mère ne savait plus que faire de moi. Obligée de travailler du matin au soir pour nourrir la famille, elle ne pouvait suffisamment surveiller mes faits et gestes. Dans la maison où l'on me plaça, j'avais la meilleure opportunité pour apprendre quelque chose, car j'avais un maître habile et pieux, un homme dont le souvenir aujourd'hui m'est cher. Bien des années plus tard, ses paroles sérieuses, mais empreintes de charité, me revinrent souvent à la mémoire, et me firent sentir ma mauvaise conduite. Oh ! si alors je m'étais laissé conduire par lui ou par ma mère, que de peines et de misères je me serais épargné à moi-même, que de douleurs et de chagrins à d'autres ! Mais je n'étais incliné que vers le mal. Je ne voulais rien apprendre, j'étais désobéissant et rebelle. A la fin, on me mit en apprentissage chez un tisserand, qui demeurait près de G.... De nouveau je me trouvai là l'objet des soins du Seigneur, car il régnait dans la famille du tisserand un esprit de piété et de crainte de Dieu. Mon maître m'envoya à une école du soir pour combler les lacunes de mon instruction, mais j'y montrai une telle indiscipline que l'instituteur me renvoya au bout de peu de temps. Mon maître, plein de bonté, entreprit alors de m'instruire lui-même à la maison, selon qu'il le pourrait.

Il me traita avec la plus grande affection, mais ne rencontra chez moi qu'une inflexible dureté de cœur. Plus d'une fois, je m'enfuis de chez lui ; toujours il me chercha et me ramena. Trois ans s'écoulèrent ainsi sans que ma conduite eût changé en rien. Alors l'excellent homme perdit enfin courage ; il me laissa partir, en écrivant à ma mère qu'il craignait que le Seigneur ne m'eût entièrement abandonné à mon sens réprouvé. Quelle nouvelle et amère douleur pour ma pauvre mère ! Mais elle savait à qui apporter ses soucis ; elle pouvait les confier à Celui dont le cœur est toujours plein de compassion et de miséricorde. Chaque soir, lorsque j'étais au lit, elle s'agenouillait auprès de moi et criait au Seigneur, afin qu'il daignât faire de moi une brebis de son troupeau.

Comme je n'avais aucune occupation, je passais la plus grande partie de mon temps dans les rues. Mon frère aîné m'y vit un jour en compagnie d'un garçon qu'il connaissait pour ne pas regarder de près à commettre un vol. Il me renvoya à la maison sans me dire grand'chose, mais le lendemain matin, de bonne heure, il m'arracha de mon lit et commença à me frapper sans pitié avec le bout ferré de la ceinture de cuir que portent les bouchers. Ma pauvre mère accourut à mes cris, mais ne réussit pas à apaiser mon frère ; il continua à me frapper jusqu'à ce qu'un voisin m'arrachât de ses mains. Mon sang coulait de plusieurs blessures. Sans doute, mon frère l'avait fait pour mon bien, mais son châtement impitoyable me chassa tout à fait de la maison. Aussitôt que je fus guéri, je me hâtai de retourner dans les rues et me liai avec les plus mauvais de ceux de mon âge. Je ne retournai plus à la maison, et quand j'apercevais de loin quelqu'un de la famille, je me glissais hors de vue aussi vite que possible.

Dès ce moment, je m'adonnai toujours plus au vol. A la fin, je fus pris et condamné à plusieurs mois de prison.

Lorsque mon temps fut écoulé et que je fus libéré, le chapelain de la prison qui s'était beaucoup occupé de moi, me prit par la main et traversa avec moi les rues de la ville. Il voulait me ramener lui-même à ma mère. Mais à peine quelques-uns de mes anciens camarades nous eurent-ils aperçus, qu'ils se mirent à nous suivre en se moquant, et à m'engager par paroles et par gestes, à me joindre de nouveau à eux. Un violent combat s'éleva en moi, et Satan triompha. Par une secousse soudaine, je me dégageai de la main du chapelain, et me trouvai en un instant au milieu de la bande de mes compagnons qui m'accueillirent avec des cris de joie. Dès ce moment, je descendis la pente du mal avec une rapidité effrayante. Jusqu'alors je m'étais contenté de petits vols, maintenant je me livrai à des vols avec effraction et à des filouteries de toute espèce. Je fus de nouveau pris avec deux de mes compagnons de mal, et condamné à sept années de détention ou de transportation. Ce fut un coup bien douloureux pour mes amis, et par-dessus tout, pour ma pauvre mère, si profondément éprouvée. Depuis ce jour, elle ne lit plus que languir.

Elle vint me voir dans la prison, et jamais je n'oublierai l'expression de sa chère figure lorsqu'elle me supplia d'abandonner mes mauvaises voies et de chercher le Seigneur, pendant que je pouvais encore le trouver. Elle prit congé de moi, dans la confiance qu'en son temps le Seigneur exaucerait sa prière. Après cette visite, je fus longtemps sérieux et même triste. Je sentais un peu ce que c'était que de briser le cœur d'une telle mère. Mais ce n'était pas une tristesse selon Dieu, et il n'en sortit pas une vraie repentance.

Je fus conduit à W. avec quelques autres condamnés, pour y subir ma première année de détention. Là mourut un des deux jeunes gens qui avaient été pris avec moi. Je n'ai jamais revu l'autre. Dans ma cellule solitaire, j'eus le temps et l'opportunité de réfléchir à ma vie perdue. Une lettre de ma mère, renfermant une boucle de cheveux de ma plus jeune sœur et dans laquelle elle me disait qu'elle m'aimait toujours, éveilla en moi des sentiments que je n'avais pas encore connus. Je commençai à prier, mais ce n'étaient pas les vraies supplications d'un cœur s'adressant à Dieu. Je résolus de changer de vie, d'abandonner le mal et de faire le bien. Je me figurais qu'en m'appliquant à être extérieurement honnête et pieux, je satisferais le Dieu saint. Hélas ! j'agissais comme les vierges folles qui n'avaient point d'huile dans leurs vaisseaux. Je ne pensais pas qu'il me fallait être né de nouveau, que j'avais besoin de la vie de Dieu.

Ainsi se passèrent les premiers temps de ma réclusion. Après être resté dix-huit mois dans une solitude complète, ne voyant personne, sauf le geôlier et le chapelain de la prison, je fus transféré avec quelques autres à P. Là je dus travailler en commun avec les autres prisonniers. Parmi eux, je trouvai une de mes connaissances de E. C'était un athée déclaré. Il me raila de mes bonnes résolutions, et, au lieu d'éviter sa société, j'ouvris mon oreille aux paroles blasphématoires qu'il proférait contre Dieu et sa parole. J'étais auprès de lui aussi souvent que je le pouvais.

Si ces lignes devaient jamais tomber entre les mains d'un jeune homme qui aurait quitté la maison paternelle et se trouverait seul dans le monde, puissent-elles l'avertir de faire attention à son entourage. Avez-vous un camarade qui parle légèrement

de la parole de Dieu, ou qui même blasphème contre elle, fuyez-le comme un serpent venimeux. Vous ne pouvez prendre du feu dans votre sein sans en être brûlé. Ne vous asseyez pas avec les moqueurs. Avant que vous n'en ayez le soupçon, le venin de l'incrédulité aura trouvé entrée dans votre cœur, et le résultat en sera la ruine du corps et de l'âme.

Lorsque je dus quitter P., j'étais plus endurci que jamais. Je ne laissais passer aucune occasion de me moquer des enfants de Dieu et de parler contre sa sainte parole. Après trois ans de détention, je fus transporté en Tasmanie avec beaucoup d'autres, parmi lesquels se trouvait aussi le jeune homme dont j'ai parlé. J'étais alors aussi impie et aussi corrompu que lui. Je disais dans mon cœur : « Il n'y a point de Dieu, » et je cherchais à me persuader que sa parole n'était qu'une fable ingénieusement imaginée.

Cinq mois après notre embarquement, nous atteignîmes Hobart-Town. Remis entre les mains de la police maritime, on m'assigna une occupation sur un bateau douanier. Je jouissais d'une certaine liberté. Bien qu'il ne me fût pas permis d'abandonner mon occupation, ni de retourner dans ma patrie, je pouvais aller et venir comme il me plaisait, J'aurais eu là l'occasion de suivre mes bonnes résolutions et d'abandonner mes mauvaises voies ; mais mes bonnes résolutions étaient oubliées depuis longtemps et mon cœur était complètement endurci. Combien facilement Dieu n'aurait-il pas pu me retirer alors de ce monde, et combien je l'aurais mérité ! Mais il m'a épargné ; que son nom en soit loué !

(À suivre)



Perdu, mais enfin retrouvé.

(Suite et fin de la page 180.)

Je passais toutes mes heures de loisir dans la compagnie de mon camarade incrédule et me plaçai entièrement sous sa direction. Il avait reçu une bonne éducation et avait acquis un grand nombre de connaissances utiles, de sorte que j'éprouvais pour lui un grand respect. Après deux années de séjour, je fus recommandé avec deux de mes compagnons à la grâce du gouverneur, pour avoir, en quelques occasions, montré de la fidélité dans l'accomplissement de nos devoirs. Le reste de notre peine nous fut remis. Personne ne saurait dire combien jè me sentais heureux ; mais je n'éprouvais pas la moindre reconnaissance envers Celui qui

m'avait préservé si miséricordieusement, alors que tant d'autres étaient morts dans leurs péchés.

J'avais alors vingt-deux ans. Il y avait en ce temps-là une grande demande de matelots, de sorte que je vis bientôt quelle devait être ma vocation. Je m'engageai pour dix-huit mois sur un baleinier. L'équipage était un mélange de gens de tous pays, la plupart corrompus, mais je les dépassai bientôt tous en juréments et en blasphèmes. Le service fatigant, à bord d'un baleinier, ne me plut pas longtemps. Aussitôt mon premier voyage terminé, et lorsqu'après peu de temps, j'eus dépensé mon gain, je pris du service sur un caboteur, où je restai quelques années.

Je passerai rapidement sur les quinze années suivantes. Je fis différents voyages, et, plus d'une fois, durant ce temps, le Seigneur me préserva d'une mort certaine. Je vous en dirai seulement deux exemples. Je ne sentais alors rien moins que de la gratitude envers Dieu, mais maintenant je veux le louer, et raconter à d'autres ses compassions merveilleuses.

J'étais matelot à bord d'un petit schooner qui faisait le trafic entre la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande. Nous avions déjà effectué plusieurs voyages, lorsque nous primes un chargement à Hobart-Town pour la Nouvelle-Zélande. Quand tout fut prêt pour le départ, l'équipage reçut la permission de passer la dernière nuit à terre, sous la condition expresse d'être à bord au point du jour. Tous mes camarades furent exacts à s'y rendre, mais, pour moi, je n'avais aucun désir de retourner au vaisseau. Je préférerais perdre le salaire qui m'était dû, plutôt que de faire ce voyage. Pourquoi? Je l'ignorais moi-même. Le navire, quoique petit, était solide et bon marcheur; le capitaine était habile, et j'aimais bien mes camarades, mais je sentais en moi comme une

force irrésistible qui me retenait. Le navire partit, après qu'un autre matelot eut été engagé à ma place, et quelques jours après arriva à Hobart-Town, la nouvelle qu'il avait péri corps et biens. Cet événement si remarquable ne toucha pas mon cœur. J'attribuai le tout à un heureux hasard, et ne pensai pas le moins du monde au fait que pas un passereau ne tombe en terre sans la volonté de Dieu.

Je me trouvais une autre fois sur une barque qui se dirigeait vers les îles de la mer du Sud. Nous avions à bord une grande quantité de liqueurs fortes, et le capitaine s'adonnait à la boisson avec une telle passion, qu'il était rarement un moment à jeun. A la fin, il fut saisi du délire des buveurs, et, dans un accès de folie furieuse, il tomba tout à coup mort. Nous l'enterrâmes sur une petite île, loin de sa femme et de sa famille. Le premier pilote prit le commandement, mais, se livrant aussi à l'ivrognerie, il fut bientôt hors d'état de diriger le navire, de sorte que le second pilote, un homme honnête et sobre, dut prendre sa place. Malheureusement, quelques matelots, entraînés par le mauvais exemple de leurs supérieurs, s'étaient emparés d'une partie de la cargaison, et avaient apporté sur le pont plusieurs tonneaux d'eau-de-vie. Bientôt le navire devint le théâtre des scènes les plus sauvages. Le second pilote se vit, dès le commencement, impuissant à arrêter l'équipage; personne ne lui obéissait plus. Cela dura plusieurs jours, jusqu'à ce que le Seigneur fit lever une violente tempête. Nous fûmes poussés avec force contre une des nombreuses îles vers lesquelles nous naviguions. En vain jetâmes-nous les ancres, pour ne pas être entraînés contre la côte; les cordes se rompirent comme des fils d'étoupe. Comme il ne semblait y avoir aucun espoir de salut pour le vaisseau, nous descendîmes une des cha-

loupes. Je voulais y sauter pour la tenir écartée du flanc du navire, mais à moitié ivre comme je l'étais, je glissai et tombai par-dessus bord. Me heurtai-je contre quelque aviron brisé ou contre le navire, je ne le sais, mais je perdis connaissance, et j'étais perdu sans espoir, si la miséricorde de Dieu n'avait veillé sur moi.

Lorsque je repris mes sens, je me trouvais dans la cabane d'un des sauvages insulaires. J'essayai de me dresser sur mon séant, mais une violente douleur au côté gauche me força à me recoucher. Comme je l'appris ensuite, un des habitants de l'île m'avait sauvé des eaux et m'avait trainé dans sa hutte. On m'avait couché près d'un grand feu pour me sécher. Mais trempé comme je l'étais jusqu'aux os, mes habits ne séchèrent que lentement, et bientôt un froid intense me saisit. J'eus ainsi un fort refroidissement et pris une toux douloureuse qui ne m'a pas encore quitté. Cette délivrance si grande n'éveilla dans mon cœur aucun sentiment de gratitude, sauf envers le jeune homme qui m'avait sauvé au péril de sa vie. Deux de mes camarades s'étaient noyés, plusieurs autres grièvement blessés.

Dès que mon état de santé le permit, je m'embarquai sur un navire qui allait à la Nouvelle-Zélande. Là, je trouvai des soins médicaux, et peu à peu je recouvrai mes forces. Mais comme mon ancienne profession m'était complètement interdite, j'entrai, comme cuisinier, chez un Européen qui s'était établi dans ce pays. Mon maître était un chrétien vrai et sérieux. Jamais je n'oublierai comme il priait pour moi et avec quelle instance il me parlait de Christ et de son amour pour les pécheurs. Mais c'était en vain. J'étais dans les ténèbres, et je haïssais la lumière. Bientôt je n'eus plus qu'un désir, celui de m'éloigner de ce serviteur de Dieu. Lorsque je lui

Ils parlent de ma résolution de chercher une autre occupation, il me pria instamment de rester avec lui. Je refusai, et il me laissa partir en m'adressant encore des paroles d'affection cordiale, et, comme dernier adieu, il glissa dans ma main un livre.

Je me rendis alors dans un autre endroit avec quelques anciens camarades et j'y gagnai ma vie de différentes manières. Après quelques mois, toujours faible et souffrant, je pensai à revenir en Angleterre. Il me semblait qu'un long voyage sur mer me remettrait. Je me rendis donc à Sidney, et pris du service sur un vaisseau qui allait en Chine. Mais avant d'avoir atteint Shanghai, je devins si malade que je ne pouvais plus quitter mon hamac. A Shanghai, je fus transporté à l'hôpital, par ordre du médecin du bord. Là, je restai plusieurs semaines. Sur ces entrefaites, le vaisseau avait débarqué sa cargaison, et, comme mon état ne s'était pas amélioré, il partit sans moi. Ma toux augmentait, ainsi que mes douleurs de côté. Tourmenté par l'ennui, je me mis à lire le livre qui m'avait été donné à la Nouvelle-Zélande. Mais cela me rendit tout à fait malheureux. La pensée me venait : « Que serait-ce, si ce livre disait la vérité ? » Je le jetai de côté et cherchai à donner une autre direction à mes pensées. Mais je trouvai que c'était plus difficile à faire dans une salle d'hôpital qu'au milieu de joyeux compagnons. Mes pensées revenaient toujours vers le livre.

Après quelque temps, par l'entremise du consul anglais, je fus placé, avec quelques autres matelots invalides, sur un navire à vapeur qui nous ramena en Angleterre. Dès que je fus arrivé à G., je me rendis, par le premier train, dans la petite ville où, jeune garçon, j'avais été en apprentissage de tisserand. J'espérais y retrouver ces bonnes gens à qui j'avais donné tant de peine ; mais le Seigneur avait

repris à Lui le tisserand et sa femme, et là où s'élevait leur petite maison, passaient maintenant les rails d'un chemin de fer. Mes camarades de jeu étaient tous dispersés çà et là ; il n'y avait là personne qui m'eût connu, personne qui me souhaitât la bienvenue. Profondément abattu, je partis pour E., dans l'espoir d'y trouver quelque connaissance. Mais là, non plus, je ne trouvai point l'ami que je cherchais. Je demandai à un boucher s'il savait quelque chose de mes frères qui étaient de la même profession que lui. Il me répondit que, depuis longtemps, ils étaient morts. Je m'informai de ma tante, mais elle aussi n'était plus. Je marchais sans but dans les rues de la ville, avec l'impression poignante du plus complet abandon et avec le sentiment de ma culpabilité, pesant lourdement sur mon cœur et sur ma conscience. De quelque côté que je me tournasse, je trouvais les douloureux souvenirs de ma vie passée. Ah ! me disais-je, il n'y a plus d'espérance pour toi.

Presque réduit au désespoir, je me rendis à l'hôpital. Je souffrais sans relâche de mon côté, et parfois d'une manière si intense, que je ne pouvais me coucher, et que je passais des nuits entières assis sur une chaise. Du matin jusqu'au soir, constamment mon esprit repassait les scènes passées de ma vie de péché ; nulle part je ne trouvais de paix. Ma conscience était réveillée. Je redoutais de mourir et de me trouver en la présence du Dieu dont j'avais si souvent blasphémé le nom.

Le médecin examina mon côté, et, après que les étudiants qui l'accompagnaient se furent éloignés, il me dit que mon mal était grave, et que je devais me faire à la pensée que ma vie ne serait pas longue. Il pensait que je n'avais plus beaucoup de temps à vivre. En même temps, il m'engagea à me tourner

vers Jésus. Je le remerciai pour sa franchise, bien que ses paroles eussent été pour moi comme autant de flèches aiguës qui me transperçaient l'âme ; mais aujourd'hui, je demande au Seigneur qu'il suscite beaucoup de médecins comme celui-là, prenant souci de l'âme comme du corps de leurs patients.

Lorsque le docteur se fut éloigné, je restai dans une grande agitation. Je n'osais regarder en haut, car je pensais qu'il ne pouvait y avoir de pardon pour un homme tel que moi. Je cherchais à me rappeler des passages des Écritures que j'avais appris autrefois, mais bien qu'il m'en revint plusieurs à l'esprit, dans lesquels il est question du salut des pécheurs, je ne croyais pas qu'ils pussent s'appliquer à moi. En face de mon lit était suspendu au mur un tableau, sur lequel se trouvaient ces paroles : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Je me demandais : Puis-je me croire compris dans ce « quiconque, » moi, un si horrible pécheur ?

Tandis que j'étais dans ces pensées, un jeune homme d'entre ceux qui étaient avec le docteur, vint près de mon lit et me demanda si j'aimerais à avoir la visite d'une dame chrétienne de ses amies. Je répondis que oui, et alors vous vintes me voir. Vous vous rappelez que vous m'avez fait une lecture et que vous m'avez parlé de Jésus. C'était dans le quatorzième chapitre de l'évangile de Jean. Il me semblait que le Seigneur lui-même me parlait. Ces mots : « Si vous demandez quelque chose en mon nom, moi, je le ferai, » me firent une impression particulièrement profonde. Lorsque vous m'eûtes quitté, je criai à Celui qui a laissé aux siens de si glorieuses promesses, et lui demandai d'effacer mes péchés pour l'amour de son grand nom et de m'ins-

truire par son Esprit. Le Seigneur entendit et exauça ma prière, et il versa sa paix dans mon cœur. Le sombre désespoir qui remplissait mon âme disparut, et fit place à une joie céleste. Je n'avais plus peur de la mort, ni du jugement, car le Seigneur avait ôté l'aiguillon de la mort et avait subi le jugement pour moi.

C'était dans ce même hôpital où je me trouvais alors, que ma mère s'en était allée vers son Sauveur, après avoir prié pour moi jusqu'au dernier moment ; et c'est là aussi qu'on pouvait dire de moi pour la première fois : « Voici, il prie ! » Oh ! si quelque âme anxieuse, dans le doute et l'angoisse, vient à lire ces lignes, je la supplie de se confier à la parole du Seigneur, de venir à Lui en toute assurance. Il veut te sauver, si grands qu'aient été les péchés.

Et toi qui as refusé jusqu'ici de répondre aux appels de Jésus, n'attends pas, comme moi, pour le faire, que la maladie l'ait saisi. La parole est : « C'est aujourd'hui le temps favorable et le jour du salut. » Combien de mes compagnons ont été soudainement, et sans avertissement, précipités dans l'éternité ! Ne remets donc pas la conversion à un autre moment. Demain sera peut-être trop tard. N'est-il pas précieux de pouvoir se dire : A quelque heure que le Seigneur m'appelle, je suis prêt !

Je n'ai plus rien à ajouter. Vous savez comment le Seigneur m'a conduit depuis votre première visite à l'hôpital de E. Il y a déjà cinq années de cela. Mais je puis dire : Que les voies du Seigneur sont merveilleuses, et son amour insondable ! Brisé de corps et d'âme, chargé du poids de mes péchés et de ma culpabilité, je suis revenu, après bien des années d'égarement, dans mon pays natal ; et j'ai dû de nouveau le quitter, mais comblé des richesses de

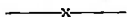
la grâce et de la bonté de Dieu, joyeux dans mon cœur et fortifié aussi dans ma santé. A ce Dieu d'amour soit gloire dans l'éternité !

Veuille le Seigneur faire que ces pages que vous m'avez demandées, soient en bénédiction à d'autres qui pourront les lire. C'est la prière de votre sincèrement reconnaissant

J. B.

Nous ajouterons que l'auteur de cette lettre se rétablit contre toute attente humaine, et fut employé dans le service du Seigneur pour la bénédiction de plusieurs. Il parla à plus d'un de ses anciens compagnons, de sa vie dépensée et perdue dans le péché, et de la grâce qui était devenue son partage. Mais il ne recouvra jamais toutes ses forces. Chaque tentative qu'il faisait pour gagner sa vie, amenait des jours et des semaines durant lesquels il ne pouvait travailler. Sa poitrine surtout était affaiblie, et les médecins lui conseillèrent de retourner en Australie. Là, il s'occupa à répandre la Bible parmi les colons, dans la confiance que la parole de Dieu ne retournerait pas à Lui sans effet.

Telle est l'histoire de la grâce de Dieu envers J. B., puisse chacun de mes jeunes lecteurs apprendre à connaître la même grâce !



Entretiens sur le premier livre de Samuel.

I. — LA MAISON D'ELKANA (*suite*).

(*Chapitre I^{er}.*)

LA MÈRE. — Nous avons appris la dernière fois, Sophie, le nom du père de Samuel et la tribu dont il était. Te le rappelles-tu ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il se nommait Elkana ; il était Lévite et habitait la ville de Rama.

LA MÈRE. — Lis maintenant le verset second de notre premier chapitre. Nous y trouverons quelque chose concernant la famille d'Elkana.

SOPHIE (*lit*). — « Et il avait deux femmes : le nom de l'une était Anne, et le nom de la seconde Peninna. Et Peninna avait des enfants, mais Anne n'avait pas d'enfants. » Maman, était-ce bien pour un homme d'avoir deux femmes ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; c'était un désordre. Dieu ne l'avait pas institué ainsi au commencement. Il donna Ève seule pour femme à Adam. Ce fut Lémec, un descendant de Caïn, un méchant homme, qui, le premier, prit deux femmes (1).

SOPHIE. — Mais ce qui m'étonne, c'est de voir des hommes pieux, comme Abraham et d'autres, imiter cet exemple.

LA MÈRE. — Dieu n'avait pas fait de défense positive à cet égard ; mais ce qui nous montre bien que c'était contraire à l'ordre établi de Dieu, c'est que tous ceux qui suivirent l'exemple de Lémec, eurent beaucoup de chagrins dans leur vie de famille. Nous le verrons dans le cas d'Elkana. Le Nouveau Testament suppose toujours qu'un homme a une seule femme, et chez les nations chrétiennes, faire autrement est un crime que les lois punissent. Le verset trois de notre chapitre nous fait connaître le caractère religieux d'Elkana et de sa maison. Lis-le.

SOPHIE (*lit*). — « Et cet homme montait chaque année de sa ville pour adorer l'Éternel des armées et lui sacrifier à Silo ; et là étaient les deux fils d'Éli, Hophni et Phinées, sacrificateurs de l'Éternel. » Je vois, maman, ce que tu voulais dire. Elkana était

(1) Genèse IV, 19-24.

un fidèle Israélite. Il n'adorait pas les idoles, mais rendait son culte à l'Éternel. C'était là son caractère religieux.

LA MÈRE. — En effet. Et en même temps qu'Elkana rendait culte au vrai Dieu, il le faisait, non selon ses convenances, mais selon les directions de la parole de Dieu.

SOPHIE. — Que veux-tu dire par là, chère maman ?

LA MÈRE. — Tu vas le comprendre par mes questions. Où est-ce qu'Elkana allait adorer l'Éternel ?

SOPHIE. — A Silo, et je pense que c'est parce que là était le tabernacle avec les autels et l'arche de Dieu, depuis les jours de Josué (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. L'Éternel, par la bouche de Moïse, avait ordonné à son peuple une fois entré dans le pays de Canaan, de n'offrir des sacrifices qu'au lieu où il aurait mis son nom (2). Ce lieu était l'endroit où se trouvait le tabernacle, demeure de Dieu. Elkana savait cela. Il ne sacrifiait donc pas sur un autel près de sa maison, ce qui aurait été plus commode, mais il faisait le voyage de Silo, sans craindre le dérangement et la fatigue, pour obéir à la parole de l'Éternel. L'Éternel voulait que les Israélites se souvinsent toujours qu'ils étaient un seul peuple, son peuple ; c'est pour cela qu'ils n'avaient tous qu'un seul et même lieu de rassemblement pour adorer leur Dieu et lui offrir des sacrifices. Et ce lieu était celui où l'Éternel avait mis son nom. Peux-tu me dire, mon enfant, ce qui aujourd'hui rassemble les croyants, le peuple céleste ?

SOPHIE. — Oui, maman, tu me l'as dit. C'est le nom de Jésus. Il a dit : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux (3). »

(1) Josué XVIII, 1. — (2) Deutéronome XII, 10-14.

(3) Matthieu XVIII, 20.

LA MÈRE. — C'est cela. Maintenant, dis-moi quand Elkana allait-il à Silo ?

SOPHIE. — Chaque année. Je me rappelle, maman, que l'Éternel avait prescrit à son peuple de se présenter devant Lui trois fois l'année ; à la fête de Pâque, et à celles des semaines et des tabernacles (1). Et je me rappelle aussi que les parents de Jésus montèrent avec lui à Jérusalem, à la fête de Pâque, que lui-même alla à celle des tabernacles, et qu'à la Pentecôte, beaucoup de Juifs s'étaient rendus à Jérusalem, quand le Saint-Esprit descendit sur les disciples (2). Mais penses-tu qu'Elkana allait trois fois par an à Silo ?

LA MÈRE. — Probablement, car l'Éternel avait dit : « Trois fois l'an, tout mâle d'entre vous paraîtra devant l'Éternel, ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi. » Mais je ne pense pas, Sophie, qu'il soit question d'aucune de ces fêtes dans notre chapitre. Le sacrifice qu'Elkana va offrir est appelé le sacrifice annuel (3), et quand il l'offre, il va à Silo avec toute sa famille. Je crois donc qu'il s'agit de ce que l'Éternel avait commandé au sujet des premiers-nés mâles des bêtes. Vois ce qui est dit dans le livre du Deutéronome, chapitre XV, versets 19 et 20.

SOPHIE (*lit*). — « Tu sanctifieras à l'Éternel, ton Dieu, tout premier-né mâle qui naîtra parmi ton gros ou ton menu bétail. Tu ne laboureras pas avec le premier-né de ta vache ; et tu ne tondras pas le premier-né de tes brebis ; tu le mangeras, toi et ta maison, devant l'Éternel, ton Dieu, d'année en année, au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi. » Je comprends maman. C'était là le sacrifice annuel : celui qu'on offrait d'année en année.

(1) Deutéronome XVI, 16. — (2) Luc II, 41 ; Jean VII ; Actes II. — (3) Verset 21 et II, 19.

LA MÈRE. — Oui ; et nous voyons en cela la fidélité d'Elkana à accomplir tout ce que la loi de l'Éternel prescrivait. Il nous donne un bel exemple.

SOPHIE. — Je voudrais te demander encore une chose, chère maman. Pourquoi Dieu est-il appelé ici l'Éternel des armées ?

LA MÈRE. — C'est le titre qu'il prend comme marchant à la tête de son peuple contre ses ennemis. Les Israélites sortant d'Égypte, sont désignés sous le nom des armées de l'Éternel. « Et je ferai sortir mes armées, mon peuple, les fils d'Israël, hors du pays d'Égypte, » dit Dieu. Et plus loin : « Il arriva, en ce même jour, que toutes les armées de l'Éternel sortirent du pays d'Égypte (1). » Quand les Israélites sont sur le point d'entrer en Canaan, Dieu apparaît à Josué comme « le chef de l'armée de l'Éternel (2). » Il était comme leur général, pour ainsi dire, marchant à leur tête. Nous le voyons, par exemple, quand Jéricho est prise. L'arche, le trône de l'Éternel, marchait devant le peuple. Mais ce qu'il y a de touchant dans ce nom, Sophie, c'est que Dieu le prend souvent quand son peuple est chétif et misérable, comme pour lui dire : « Je suis toujours avec ma puissance à votre tête pour vous délivrer. » C'était le cas aux jours d'Elkana, alors que les Philistins opprimaient Israël. Il en était de même au temps d'Aggée, quand le faible résidu reconstruisait le temple. « Je suis avec vous, dit l'Éternel des armées, » pour les encourager (3).

SOPHIE. — Mais, n'est-ce pas, maman, Dieu est aussi le chef et le roi des armées célestes, de tous les anges puissants ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant, mais dans

(1) Exode VII, 4 ; XII, 41. — (2) Josué V, 13-15.

(3) Aggée I, 2 ; II, 4.

l'Ancien Testament, il s'agit des armées d'Israël. Maintenant, il y a encore un petit détail à la fin du verset 3, que tu as lu. Il nous apprend en quel temps Elkana vivait.

SOPHIE. — C'est qu'à Silo étaient les deux fils d'Éli, Hophni et Phinée, sacrificateurs de l'Éternel. Je voulais te demander pourquoi cela était dit.

LA MÈRE. — Éli était le souverain sacrificateur et le juge d'Israël. Ses fils avaient le grand privilège d'approcher de l'Éternel pour Lui présenter les offrandes du peuple. Tu comprends que cela demandait d'eux la sainteté et la pureté de la vie. Au lieu de cela, ils étaient, comme nous le verrons, de très méchants hommes. Le temps où Elkana vivait était donc une époque fâcheuse. Mais il ne se laissait pas détourner du service de l'Éternel, parce que d'autres agissaient mal, et la mauvaise conduite des fils d'Éli fait d'autant plus ressortir sa piété.

SOPHIE. — Je comprends, maman, la leçon que cela nous donne. Quand même ceux qui se disent chrétiens, n'agissent pas bien, cela ne doit pas nous empêcher d'être fidèles à Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie, car chacun a à répondre pour lui-même (1). Pour terminer ce que nous avons à dire de la maison d'Elkana, lis les versets 4 à 8, et dis-moi ce qui t'y a frappé.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Eh bien, maman, je vois qu'Elkana amenait à Silo toute sa famille.

LA MÈRE. — Oui, on venait là, devant l'Éternel, en famille, pour se réjouir, en mangeant en commun une portion des sacrifices qu'on avait offerts. Mais est-ce là tout ce que tu as remarqué ?

SOPHIE. — Non, maman ; j'y ai vu une chose très triste, qui devait bien affliger Elkana et empêcher la

(1) Romains XIV, 12.

fête d'être joyeuse. C'est que Peninna était méchante et tourmentait la pauvre Anne, parce qu'elle n'avait pas d'enfants. Ce n'était pourtant pas sa faute.

LA MÈRE. — Certainement non. Dieu avait permis cette épreuve très douloureuse pour une femme juive, parce que les Israélites regardaient comme une preuve directe de la faveur de Dieu d'avoir une nombreuse famille. Anne souffrait donc beaucoup de n'avoir pas comme Peninna des fils et des filles, et c'était une grande méchanceté de la part de Peninna d'aggraver ses souffrances par de méchantes paroles. Si quelqu'un souffre de quelque privation, qu'avons-nous à faire ?

SOPHIE. — Le consoler, maman.

LA MÈRE. — Sans doute. Et Peninna se privait du grand bonheur d'adoucir l'épreuve d'Anne. Mais Dieu voulait faire tourner cette épreuve à sa gloire. Il s'élève au-dessus de la méchanceté de l'homme, et sa grâce change les larmes en joie, comme nous le verrons.

SOPHIE. — Et Elkana se montre bien bon, n'est-ce pas ? Il donne à Anne une double portion. C'était pour l'honorer devant tous, je pense, et montrer que lui ne la méprisait pas. Et puis quelles douces paroles ! Cela devait bien consoler Anne de voir comme Elkana l'aimait.

LA MÈRE. — Certainement, mais les vraies consolations viennent de Dieu. Anne allait en faire l'expérience.

Est-ce là être converti ?

Le petit Albert, âgé de huit ans, rentra un dimanche à la maison, profondément affligé. Il revenait de

l'école du dimanche où il avait entendu parler du Seigneur Jésus et de son amour pour les pécheurs qu'il était venu sauver. En même temps, on avait aussi appelé l'attention des enfants sur le méchant cœur qui est dans tous les hommes, même dans un jeune enfant, et qui se montre par toutes sortes de pensées, de paroles et d'actions mauvaises. Aussitôt qu'Albert aperçut sa mère, il courut près d'elle et lui dit :

— Maman, chère maman, veux-tu me pardonner ? Peux-tu vraiment me pardonner ?

La mère, tout étonnée de cette prière inattendue, pensa qu'Albert avait commis quelque faute qui le remplissait de trouble et de repentir, et lui demanda :

— Qu'as-tu donc, mon enfant ? Qu'est-il arrivé ?

— Oh ! maman, répondit l'enfant en sanglotant, j'ai déjà fait tant de mal ! J'ai fait si souvent de la peine à toi et à papa ! Je suis un si méchant garçon !

La pieuse mère comprit bientôt qu'il devait se passer quelque chose de particulier dans le cœur de son enfant. Elle l'attira près d'elle et lui dit :

— Je te pardonne de tout mon cœur, mon cher Albert ; depuis longtemps je t'ai pardonné. Mais d'où vient que tu es, en ce moment, si affligé de ta conduite ?

— Ah ! maman, dit l'enfant au milieu de ses larmes, j'ai entendu à l'école du dimanche que celui qui aime le péché et qui le pratique, sera perdu éternellement. Et j'ai si souvent péché ! Comme j'aimerais être converti ! Mais je ne sais pas comment faire pour l'être.

— C'est vrai, Albert, répartit la mère, que chaque homme est un pécheur qui aime le péché, et il est certain aussi qu'aucun homme ne peut subsister avec ses péchés en la présence d'un Dieu saint. Il faut donc que le pécheur soit converti et qu'il soit

purifié de ses péchés. Mais, mon cher enfant, n'as-tu pas aussi appris, à l'école du dimanche, que le Seigneur Jésus est descendu du ciel, afin de souffrir à la place du pécheur ? Ne t'a-t-on pas dit qu'il est mort sur la croix, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais soit sauvé ?

— Oui, maman, j'ai entendu cela. Puis, tandis que ses pleurs coulaient moins abondamment, il continua : Et, n'est-ce pas, maman, il est dit dans l'évangile : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ? »

— Oui, Albert.

— Et aussi : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle ? »

— Oui, c'est le Seigneur Jésus lui-même qui l'a dit.

— Mais, maman, que faut-il donc que je fasse maintenant pour être converti ?

— Écoute attentivement ce que je vais te dire, mon cher garçon, reprit la mère. Tu viens de me dire que le Seigneur Jésus était venu dans le monde pour chercher et sauver ce qui était *perdu*. Et tu es perdu, n'est-ce pas ?

— Oui, éternellement perdu ! répondit l'enfant, tandis que de nouveau ses yeux se remplissaient de grosses larmes.

— Alors le Seigneur Jésus est venu aussi pour *toi*, pour te sauver ?

— Oui, maman.

— Et tu m'as dit aussi, que Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Si donc tu crois au Fils unique de Dieu, à Celui qui est mort pour toi, alors tu n'es plus perdu, mais tu as la vie éternelle.

Pendant un moment, Albert resta les yeux fixés

sur sa mère, puis il dit : « Maman, je crois au Seigneur Jésus ; je crois qu'il est mort pour moi, et qu'il a porté mes péchés. »

— Alors, mon cher enfant, tu es converti, et tu peux remercier le Seigneur Jésus de son amour pour toi.

— *Est-ce là être converti, maman ?* dit l'enfant tout étonné. *Est-ce aussi simple ?* N'ai-je rien d'autre à faire que de croire ?

— Non, mon enfant, rien d'autre. Et c'est là la conversion. C'est aussi simple que cela. Lorsque quelqu'un sent ses péchés et les confesse, qu'il croit au Seigneur Jésus mort pour lui, il est sauvé.

-- Mais, maman, tous mes péchés sont-ils alors pardonnés ?

— Certainement, Albert. La parole de Dieu le dit, et tu sais que Dieu ne peut pas mentir.

— Et j'ai aussi la vie éternelle, et je ne serai pas perdu ?

— Non ; celui qui croit au Fils de Dieu, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.

Un flot de larmes couvrit de nouveau le visage de l'enfant ; mais cette fois ce n'étaient plus des pleurs de repentir et de tristesse, mais de bonheur. La mère aussi était profondément émue, et de son cœur montait une fervente action de grâces vers Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez pas, car à de tels est le royaume des cieux. »

Après un moment de silence, l'heureux enfant reprit : « Comme c'est simple la conversion ! D'où vient donc, chère maman, que papa n'y est pas encore arrivé ? »

La mère soupira. Son mari, en effet, n'était pas converti, mais depuis assez longtemps déjà, il était

inquiète au sujet de son âme. Il cherchait, comme bien d'autres, quelque chose en lui-même qui lui donnât du repos. Il voulait d'abord *sentir* qu'il était sauvé, et après cela *croire*. Le moment de la délivrance allait aussi arriver pour lui. La conversion de son jeune fils, la simplicité enfantine avec laquelle Albert en parlait, le bonheur qui brillait sur sa figure, tout cela parlait puissamment au cœur du père. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que la grâce de Dieu le conduisit aussi à se voir entièrement mauvais, irrémédiablement perdu, et l'amena à se jeter sans réserve dans les bras du Sauveur. En croyant simplement à l'efficacité du sang précieux de Christ, il trouva le repos pour sa conscience, la paix et la joie pour son cœur.

Plusieurs années se sont écoulées depuis qu'a eu lieu, entre Albert et sa mère, l'entretien que nous avons rapporté ; mais dès lors, la conduite de l'enfant a montré qu'un réel changement a été opéré en lui. Il se réjouit encore aujourd'hui dans la pleine certitude du pardon de ses péchés et dans l'amour de son Sauveur. Veuille le Seigneur que tous mes jeunes lecteurs viennent à Lui avec une foi simple comme celle d'Albert ! C'est le vrai et seul chemin du repos et du bonheur éternels. Puissent-ils tous apprendre ce que c'est que d'être vraiment convertis !

« En vérité, je vous dis : Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » (Matthieu XVIII, 3.)

« C'est Jésus. »

Recevez simplement la parole de Dieu, mes enfants, comme le fit un petit garçon que je vis dans une infirmerie. Il avait eu une jambe cassée par un accident et était étendu sur son lit, mais avec une figure tellement joyeuse que je ne pus m'empêcher de lui demander ce qui le rendait si heureux.

Sans hésiter un moment, il me répondit : « C'est Jésus. »

— Mais dis-moi, continuai-je, comment Jésus l'a-t-il rendu heureux ?

— Eh bien, j'étais couché ici la nuit dernière, souffrant beaucoup. Je me sentais seul et j'étais tout triste, lorsque, tout à coup, en regardant devant moi, je vis sur le mur un texte en grandes lettres. Je lus : « Laissez *venir à moi* les petits enfants. » Ce fut comme si Jésus m'avait dit lui-même : « Viens à moi, » et je répondis : « Je viens, Seigneur. » Alors je me sentis tout à fait heureux, et depuis ce moment je l'ai été, car Jésus m'a donné du repos.

Heureux enfant d'avoir trouvé un Sauveur tel que le Seigneur Jésus, et d'avoir accepté par la foi son invitation à venir à Lui.

Venez au Sauveur qui vous aime,
Venez, Il a brisé vos fers ;
Il veut vous recevoir Lui-même :
Ses bras vous sont ouverts.





Les bras d'un Père.

Une enfant courait,
Vive et radieuse,
Dans l'allée ombreuse,
Où l'on entendait
Sa voix fraîche et pure,
Qui, sous la verdure,
Au loin résonnait.

Voilà que soudain
Son petit pied butte .
Un bruit sourd de chute
S'entend et met fin
A la chansonnette
De notre fillette
Au rire argentin.

Mais sur son enfant
Veillait un bon père ;
Il la voit à terre,
Et vite accourant,
Sur son cœur la presse
Et plein de tendresse
La calme à l'instant.

Sous ses cils soyeux
Brillait une larme,
Seul signe d'alarme
Visible à nos yeux,
Ombre d'un nuage
Sur ce doux visage
Toujours si joyeux.

L'ombre s'envola
 Sous un baiser tendre
 Qui vint sans attendre
 Et la consola ;
 De l'enfant chérie
 La larme est tarie,
 Le sourire est là.

Faible est ton enfant !
 Dans ce triste monde
 Où le mal abonde,
 Qui donc le défend ?
 C'est toi, Père tendre,
 Et je puis m'attendre
 A toi chaque instant.

Bien souvent mon pas
 Trébuche ainsi qu'elle,
 Mais ton œil fidèle
 Ne me quitte pas.
 O Père ! en ma course,
 Ma seule ressource
 Réside en ton bras.

Je puis en ton sein
 Porter mes alarmes
 Et sentir mes larmes
 Tarir sous ta main ;
 Oh ! veuille, sans cesse,
 Père, en ta tendresse,
 Suivre mon chemin.

S.

Entretiens sur le premier livre de Samuel.

II. — LA PRIÈRE D'ANNE.

(Chapitre I^{er}.)

LA MÈRE. — Nous avons vu la dernière fois, ma chère Sophie, l'affliction d'Anne qui était privée d'enfants et en butte à la méchancelé de Peninna.

SOPHIE. — Oui, maman, mais Elkana faisait tout son possible pour consoler Anne. Il l'aimait tendrement, sans doute parce que Anne était douce et pieuse.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, et c'est ainsi que nous devons aussi consoler ceux qui sont affligés. Mais la sympathie et la tendresse de ceux qui nous aiment, bien que nous soulageant dans nos peines, n'en ôtent pas le sujet. Ainsi les Juifs qui consolait Marthe et Marie, pouvaient bien pleurer avec elles, mais non pas leur rendre Lazare, leur

frère (1). Il y a Un seul qui console efficacement, parce qu'il ôte ce qui cause la peine, et nous donne infiniment plus et mieux que ce que nous désirons.

SOPHIE. — Je sais de qui tu veux parler ; c'est du Seigneur, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu as raison. C'est Lui qui a dit : « Venez à moi... et je vous donnerai du repos ; » et qui seul pouvait dire à une mère affligée de la perte de son fils unique : « Ne pleure pas (2). » Et c'est Lui qui consola Anne. Mais que faut-il faire pour jouir du repos et de la consolation que le Seigneur donne ?

SOPHIE. — Venir à Lui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; venir et tout Lui dire, tout Lui confier et attendre tout de Lui. C'est ce que fit Anne. Pour le voir, lis la suite du chapitre, depuis le verset 9.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Le temple dont il est parlé ici, c'est le tabernacle, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'était le lieu où l'on venait adorer l'Éternel. Il est aussi appelé « la maison de l'Éternel » (versets 7 et 24), parce que c'était là que l'Éternel avait dit qu'il habiterait. Plus tard, quand le pays fut en repos, sous le roi Salomon, l'habitation de Dieu ne fut plus une tente ou tabernacle, mais un splendide édifice, bâti de pierres de prix (3).

SOPHIE. — Pauvre Anne ! Pendant que les autres se réjouissaient au festin, elle ne mangeait pas, et n'avait pour elle que le chagrin et les larmes.

LA MÈRE. — Elle aurait pu dire comme le psalmiste dans la détresse : « Mes larmes ont été mon pain (4). » Mais vois-tu, mon enfant, Dieu permet que

(1) Jean XI, 19, 31, 33. — (2) Matthieu XI, 28 ; Luc VII, 13.

(3) 1 Rois V, 17. — (4) Psaume XLII, 3.

nous ayons des épreuves et des peines pour nous pousser auprès de Lui. Il veut que nous allions verser nos larmes dans son sein, comme toi, Sophie, tu viens auprès de moi quand tu as quelque chagrin. Et c'est alors que nous trouvons la paix et le vrai soulagement pour notre cœur. David disait : « Il est bon pour moi que j'aie été affligé, afin que j'apprenne tes statuts (1). » Jusqu'alors, Anne avait pleuré solitaire, loin de Dieu, et n'avait pas été consolée; au contraire, sa tristesse était toujours plus grande. Maintenant elle se lève, et va pleurer au bon endroit, devant Dieu. Et c'est ce qu'il nous faut aussi faire.

SOPHIE. — Pourquoi, maman, est-il dit qu'Éli était assis près de l'un des poteaux du temple?

LA MÈRE. — Je pense que c'est pour nous montrer qu'Éli était heureux de rester auprès de la maison de l'Éternel qu'il aimait. Les saints hommes de Dieu d'autrefois éprouvaient avec force le bonheur de se trouver là où Dieu habitait. Le Psaume LXXXIV l'exprime d'une manière bien belle. Lis-en les versets 1, 2 et 10.

SOPHIE (lit). — « Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel... Car un jour dans les parvis vaut mieux que mille ailleurs. J'aimerais mieux me tenir sur le seuil dans la maison de mon Dieu que de demeurer dans les tentes de la méchanceté. » C'est, en effet, bien beau, maman. Cela fait penser au ciel où nous serons toujours en la présence de Dieu.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie; mais maintenant, déjà, le chrétien peut jouir de la présence de Dieu. L'apôtre nous invite à entrer dans les lieux saints et à nous approcher de Dieu, parce que Jésus nous

(1) Psaume CXIX, 71.

en a ouvert le chemin par sa mort (1). Le chrétien a le privilège d'être toujours heureux auprès de Dieu.

SOPHIE. — Je me figure qu'Anne devait être encouragée en voyant le souverain sacrificateur près d'elle.

LA MÈRE. — Peut-être au premier moment ; mais ce qu'il lui dit ensuite dut être pour elle bien pénible. Il la crut ivre et lui adressa des paroles sévères. Dieu permet quelquefois que, dans nos afflictions, nous ne soyons pas compris, même par des personnes pieuses qui jugent mal nos motifs. Sais-tu pourquoi ?

SOPHIE. — Peut-être, maman, est-ce pour que nous comptions sur Dieu seul ?

LA MÈRE. — C'est bien cela, en effet. Notre précieux Sauveur a fait sur la croix la douloureuse expérience de n'être pas compris et de se trouver seul. On l'estimait « battu de Dieu, » et on disait de Lui : « Il s'est confié en Dieu ; qu'il le délivre maintenant s'il tient à lui ; car il a dit : Je suis Fils de Dieu (2). » Il était seul, absolument seul, mais il ne cessa pas de s'attendre à Dieu. Revenons maintenant à Anne. Elle fit deux choses. Peux-tu me les dire ?

SOPHIE. — « Elle pria l'Éternel et pleura abondamment. »

LA MÈRE. — Sais-tu ce qu'indiquaient les pleurs d'Anne ?

SOPHIE. — Ils montraient son chagrin, maman. Elle pleurait abondamment, parce qu'elle avait beaucoup de peine. Je sais cela, maman. Quand ma petite sœur était si malade qu'on croyait qu'elle allait mourir, j'ai beaucoup pleuré.

LA MÈRE. — Mais Anne pleurait devant Dieu. Et

(1) Hébreux X, 19-22.

(2) Ésaïe LIII, 4 ; Matthieu XXVII, 43.

Dieu voit l'affliction du cœur de ceux qui viennent à Lui. David en avait fait l'expérience, quand il disait : « L'Éternel a entendu la voix de mes pleurs (1), » et Anne l'éprouva aussi. Mais que fit encore Anne ?

SOPHIE. — « Elle pria ; » elle demanda à Dieu ce qu'elle désirait ardemment.

LA MÈRE. — Elle exprimait ainsi sa confiance en l'Éternel. Il était sa ressource et il ne manque jamais. Nous avons à faire comme elle dans toutes nos peines et nos épreuves, petites ou grandes. L'apôtre Paul nous y exhorte, quand il dit : « Ne vous inquiétez de rien ; mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu (2) ; » et Dieu lui-même dit : « Invoque-moi au jour de la détresse et je te délivrerai (3). »

SOPHIE. — Je suis bien heureuse, chère maman, de savoir que le Seigneur voit quand j'ai du chagrin, et qu'il m'écoute quand je prie. Cela me rappelle ce verset de cantique :

Et bien que je ne sois encore
 Qu'un jeune enfant,
 Le Sauveur, quand ma voix l'implore,
 Toujours m'entend.
 Il sait si je verse des larmes
 Ou suis joyeux,
 Et peut dissiper mes alarmes
 En tous les lieux.

LA MÈRE. — Oui, ma chère enfant. Puisses-tu garder toujours cette confiance et en toute circonstance venir au Seigneur qui entend nos prières. Mais dans la prière d'Anne, il y a quelque chose de remarquable. Y as-tu fait attention ?

SOPHIE. — Elle a fait un vœu. Elle promet à l'Éternel que, si elle a un fils, elle le lui donnera pour

(1) Psaume VI, 9.

(2) Philippiens IV, 6. — (3) Psaume L, 15.

tous les jours de sa vie. C'est cela, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, elle ne désirait pas un fils pour sa propre satisfaction, mais afin qu'il fût tout entier au service de l'Éternel. Elle avait à cœur la gloire de l'Éternel, dans ces temps où le peuple d'Israël était dans un triste état. C'est le sentiment qui doit aussi nous animer, quand nous présentons à Dieu nos prières. Nous n'avons pas à chercher nos propres intérêts, mais, avant tout, ce qui glorifie le Seigneur. Par exemple, si tu demandes à Dieu d'être une petite fille patiente et obéissante, ce n'est pas pour qu'on te loue, mais parce que cela honore Dieu.

SOPHIE. — Pourquoi Anne dit-elle que le rasoir ne passerait point sur la tête de son enfant ?

LA MÈRE. — Ne te rappelles-tu pas ce que nous avons lu dans le livre des Nombres, au chapitre VI ? Il y est question des nazaréens, c'est-à-dire de ceux qui, pour un temps, se consacraient à l'Éternel. Le signe du nazaréat pour un homme était qu'il laissait croître ses cheveux : « Pendant tous les jours de son nazaréat, le rasoir ne passera pas sur sa tête (1), » était-il dit.

SOPHIE. — C'était ainsi pour Samson, n'est-ce pas ? Je comprends maintenant. Anne promettait à l'Éternel que son fils Lui serait consacré dès sa naissance.

LA MÈRE. — Tu as bien dit. Pour Samson, c'était selon l'ordre de Dieu qu'il était nazaréen ; pour le fils d'Anne, c'était par le dévouement de la mère pour le service de Dieu. Comme Lévite, le fils d'Anne appartenait au service de l'Éternel depuis l'âge de vingt-cinq ans, mais Anne le donnait à Dieu dès sa naissance. Et c'est ainsi, mon enfant, que le plus cher désir du cœur des parents chrétiens est que leurs

(1) Nombres VI, 5.

enfants soient de bonne heure et entièrement consacrés à Dieu.

SOPHIE. — J'ai peine à comprendre, maman, la manière dont Éli traite la pauvre Anne. C'était bien dur.

LA MÈRE. — Éli se trompait, sans doute, et parla peut-être précipitamment. Avant de juger Anne, il aurait dû s'assurer si sa pensée à son égard était bien fondée. Il montrait qu'il était un homme sujet à l'erreur, bien qu'il fût souverain sacrificateur (1). Ne t'est-il pas souvent arrivé de juger mal une de tes compagnes ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. L'autre jour, Émilie avait un très beau bouquet de roses. Nous aurions beaucoup aimé qu'elle nous en donnât. Mais, quoiqu'elle vit bien notre désir, elle n'y fit aucune attention. Nous la traitâmes d'égoïste, et ne fûmes pas du tout gentilles avec elle, ce qui lui fit de la peine. Et puis, voilà que nous avons appris qu'elle les avait gardées pour la petite Fanny qui est si malade. Alors nous avons été bien fâchées et nous le lui avons dit.

LA MÈRE. — Le Seigneur nous exhorte à ne pas juger les autres, à ne pas être prompts à penser mal à leur égard (2). Mais il ne faut pas oublier non plus qu'Éli avait à cœur la gloire de la maison de Dieu, et comme un gardien vigilant, il ne pouvait souffrir rien qui l'aurait déshonorée, ce qui aurait été le cas, si une personne ivre s'en était approchée.

SOPHIE. — Chère maman, j'admire beaucoup la réponse d'Anne. Comme elle est douce et humble ! Elle ne se fâche pas, ni ne se plaint pas d'être mal jugée. Et elle parle à Éli avec un si grand respect.

LA MÈRE. — L'Esprit de Christ était en elle, mon

(1) Hébreux V, 2.

(2) Matthieu VII, 1 ; 1 Corinthiens XIII, 5.

enfant, « Lui qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, et quand il souffrait, ne menaçait pas (1), » et tels nous devons être. De plus, Éli était un vieillard et le souverain sacrificateur de l'Éternel. Sous ces deux rapports, Anne le respectait, car la loi de Moïse disait : « Tu te lèveras devant les cheveux blancs et tu honoreras la personne du vieillard, » et : « Tu n'outrageras pas les juges, et tu ne maudiras pas le prince de ton peuple (2). » Ces sentiments d'Anne devraient aussi être aujourd'hui ceux des enfants et des jeunes gens ; mais malheureusement ils l'oublient trop souvent.

SOPHIE. — Éli avait bien changé de pensée, en entendant les paroles d'Anne, et comme celle-ci dut être heureuse de l'entendre lui dire ces bonnes paroles : « Va en paix ; et que le Dieu d'Israël t'accorde la demande que tu lui as faite ! »

LA MÈRE. — En effet, Anne était heureuse. La paix et la confiance remplissaient maintenant son cœur, à la place des larmes et de l'amertume. « Elle n'eut plus le même visage. » Et elle put s'asseoir à table avec son mari et Peninna et ses enfants, et y être joyeuse. C'est ce qui arrive, mon enfant, quand on a été auprès de Dieu, et qu'on a déposé à ses pieds toutes ses douleurs et ses peines. « La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, » garde alors nos cœurs (3).

SOPHIE. — Et pourtant Dieu ne lui avait rien dit, et ainsi elle ne savait pas si elle serait exaucée.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais elle n'avait pas besoin de cela pour avoir la parfaite confiance que Dieu lui donnerait ce qu'elle avait demandé. Elle

(1) 1 Pierre II, 23.

(2) Lévitique XIX, 32 ; Exode XXII, 28.

(3) Philippiens IV, 6, 7.

n'avait pas demandé un fils pour elle-même, mais pour qu'il servit à la gloire de Dieu. C'était selon la volonté de Dieu, et Dieu accorde les choses qui sont selon sa volonté. Lis à ce sujet le beau passage dans la première épître de Jean, chapitre V, verset 14.

SOPHIE. — « Et c'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute. »

LA MÈRE. — C'est une grande consolation, mon enfant, pour les parents qui demandent la conversion de leurs enfants en vue de la gloire de Dieu. Nous verrons, une autre fois, comment l'Éternel exauça la prière d'Anne.

Le vieux livre.

Annette était l'enfant de parents pauvres, qui travaillaient comme journaliers à la campagne. Dès qu'elle fut assez âgée et assez forte, son père la mit en service dans une grande ville voisine. Les maîtres d'Annette étaient des personnes à leur aise et habitaient une belle maison avec de grands et riches appartements. La jeune fille avait là une bonne et abondante nourriture, qui lui avait souvent manqué à la maison, mais, en même temps, il lui fallait beaucoup travailler, ce qui lui plaisait peu. Elle avait un caractère mécontent, était toujours prête à murmurer, et souvent, en se couchant fatiguée, elle se disait : « Que je voudrais n'être pas née ! » Au lieu d'être reconnaissante d'avoir trouvé une place chez des maîtres bienveillants qui ne la laissaient manquer de rien et qui, en tout, veillaient soigneusement sur elle, elle ne pensait qu'à son grand tra-

vail et soupirait. Quelle folie, n'est-ce pas ? Et pourtant, combien n'y a-t-il pas de jeunes gens, de jeunes filles et d'enfants qui lui ressemblent ! Ils ne font attention qu'aux désagréments qui leur arrivent, et n'ont pas d'yeux pour tout le bien dont Dieu les comble chaque jour. De là vient qu'ils n'ont pas de courage, qu'ils sont mécontents et par conséquent malheureux.

C'était le cas d'Annette. Un jour, elle eut à nettoyer le cabinet de travail de son maître. C'était la première fois qu'elle entra dans cette pièce. Combien elle fut étonnée en voyant les grands rayons de la bibliothèque chargés de volumes ! Jamais elle n'avait vu une telle quantité de livres. Elle contemplait en silence les belles reliures et lisait les titres sur le dos de chaque volume. C'étaient des noms et des titres si étranges ! Elle n'en connaissait pas un. Tandis que ses yeux se portaient de l'un à l'autre des livres, elle en aperçut un sur la tablette la plus élevée, tout vieux et couvert de poussière. Sa curiosité fut excitée de la manière la plus vive. Quel est donc le titre de ce livre ? se demanda-t-elle. Elle essaya de le lire, mais le livre était placé trop haut. Elle monta donc sur une chaise et lut sur le dos du volume : « LA BIBLE. » Elle connaissait ce livre, car à l'école elle avait dû souvent en apprendre des passages. Elle le prit, en essuya la poussière et l'ouvrit.

Sur quelles paroles pensez-vous que tombèrent d'abord ses regards ? Sur celles du Seigneur Jésus : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Annette fut profondément frappée. C'était bien là ce dont elle avait besoin. Fatiguée et chargée, elle l'était, et voilà quelqu'un qui voulait lui donner du repos. Elle lut à plusieurs reprises ces merveilleuses paro-

les, tandis que de grosses larmes sillonnaient ses joues. Elle avait pourtant souvent lu autrefois et appris par cœur ce passage, mais il n'avait eu aucun sens pour elle, parce qu'elle ne se sentait ni fatiguée, ni chargée. Elle resta encore longtemps sur sa chaise, lisant dans le vieux livre. Enfin, elle se rappela pourquoi elle était venue dans cette chambre. Elle remit précipitamment le livre à sa place, sauta à bas de la chaise et commença son travail. Jamais elle ne l'avait fait avec la promptitude qu'elle y mit ce jour-là.

Quelques semaines s'étaient écoulées, lorsqu'elle fut de nouveau appelée à nettoyer le cabinet de travail. Elle ne put résister à la tentation de descendre encore une fois la Bible de l'endroit élevé où elle était placée, et d'y jeter un coup d'œil. Et qu'y lut-elle cette fois ? Ce fut ce passage : « Esclaves (1), obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, ne servant pas sous leurs yeux seulement, comme voulant complaire aux hommes, mais en simplicité de cœur, craignant le Seigneur. Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que du Seigneur vous recevrez la récompense de l'héritage : vous servez le Seigneur Christ. »

Annette fut toute effrayée en lisant ces paroles. Elle se sentit entièrement jugée par elles. Combien

(1) Les serviteurs de nos jours, parce qu'ils ne sont pas des esclaves, ne doivent pas s'imaginer que ce passage ne les concerne pas. Il s'agit, ici, d'une position de subordination. Le serviteur s'y engage librement, c'est vrai, mais une fois engagé, il doit obéissance et fidélité en toutes choses aussi. Voyez d'ailleurs 1 Pierre II, 18. La jeune Annette l'avait compris en lisant ce passage. D'ailleurs, dans les anciennes versions, et quelques modernes, on lit *serviteurs*. Les seuls serviteurs chez les païens, même convertis, étaient des esclaves. Il en était autrement chez les Juifs.

de fois n'avait-elle pas fait son ouvrage mécontente et en murmurant, au lieu de le faire de cœur ! Combien souvent elle s'était montrée désagréable et peu convenable envers ses maîtres ! Et combien de fois elle n'avait pas employé son temps fidèlement ! D'un brusque mouvement elle ferma le livre, le remit à sa place, et, dès ce jour, elle ne se permit plus de lire durant le temps qui appartenait à ses maîtres.

Annette resta-t-elle donc sans Bible ? Oh non ! Dès qu'elle eut la permission de sortir, elle en acheta une, et, chaque soir, après qu'elle avait achevé son travail, vous auriez pu la voir à la cuisine, lisant avec attention le précieux livre. Et le même Seigneur qui, d'une manière si manifeste, l'avait conduite à trouver les deux passages qui l'avaient tant frappée, la conduisit aussi plus loin. A la lumière de la vivante parole de Dieu, elle apprit à connaître son état de péché et de ruine, et, en même temps, la voie du salut que Dieu a préparé en Christ pour tout pécheur. Elle crut du cœur à Jésus, le Sauveur, et trouva en Lui et dans son œuvre de rédemption accomplie sur la croix, le repos et la paix pour sa conscience et son cœur.

Dès lors, elle ne fut plus mécontente, ni malheureuse. D'un cœur heureux et reconnaissant, elle accomplissait tranquillement et avec assiduité son travail journalier, au grand étonnement de ses maîtres qui ne pouvaient s'expliquer le changement si complet opéré dans la conduite de leur servante. Mes jeunes lecteurs le comprendront en pensant aux paroles de l'apôtre : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles. » Et je désire qu'eux-mêmes en fassent, comme Annette, l'heureuse expérience.

« Un si grand salut. »

L'œuvre de Dieu est la même partout et chez tous, chez les pauvres et les riches, chez les civilisés comme chez les sauvages. Nos jeunes lecteurs pourront le voir dans le récit qui va suivre et qui, sans doute, les intéressera.

Une petite troupe de Maoris (on nomme ainsi les habitants indigènes de la Nouvelle-Zélande) s'était établie à une dizaine de lieues de la ville de Wellington. Une dame qui se trouvait dans le voisinage, ayant appris qu'il y avait parmi eux une jeune fille qu'on disait mourante, alla la voir et la trouva couchée sur la terre dans une des cabanes, en proie à de vives souffrances. Ses parents dirent à la visiteuse, que le médecin avait vu leur enfant et n'avait donné aucun espoir qu'elle pût se rétablir.

Alice (c'est le nom de la jeune fille) avait quinze ans, et était malade depuis plusieurs mois. Elle parlait et comprenait un peu d'anglais, et aimait qu'on vint lui faire visite ; mais quand M^{me} M. (c'est le nom de la personne qui était venue la voir) lui parla de l'amour de Jésus, elle s'aperçut que c'était un sujet totalement étranger à Alice ; elle ne savait même rien de Dieu.

Plusieurs Maoris se trouvaient là, et écoutaient ce que M^{me} M. disait à Alice ; mais en entendant les paroles simples avec lesquelles elle lui présentait l'amour que Dieu a manifesté envers les pauvres pécheurs, en donnant Jésus afin de mourir pour le péché, ils secouaient la tête d'un air incrédule.

Après leur avoir dit de préparer des tiges de lin séchées afin de faire un lit pour Alice, et avoir pro-

mis de revenir le jour suivant, M^{me} M. prit congé de la jeune fille.

Les Maoris vivent très simplement. Ils n'ont point de meubles dans leurs cabanes. Le sol est couvert de nattes de lin qu'ils fabriquent eux-mêmes. C'est là qu'ils dorment la nuit, une couverture grossière étendue sur eux et leurs bras leur servant d'oreillers. Le jour ils s'asseient par terre ; pour prendre leur repas, ils se réunissent autour d'un grand plat, et quand les miettes et débris ont été balayés, leur ménage est fait.

Le lendemain, M^{me} M. revint voir Alice. Elle arrangea les tiges de lin sous une couverture, de manière à faire un lit pour la pauvre fille qui exprima chaudement sa gratitude, et se montra tout à fait disposée à écouter de nouveau le message de la grâce de Dieu. Les parents étaient reconnaissants pour les soins donnés à leur enfant et remercièrent M^{me} M. à leur manière avec effusion. Ils lui demandèrent son nom, car ils ne donnent de surnom à personne, et dès ce moment commencèrent à l'appeler « Marie, » et à désirer ses visites. Une fois, un jour entier se passa sans que M^{me} M. eût pu se rendre au Pah (c'est ainsi qu'ils nomment leur campement). Lorsqu'elle vint le lendemain, la mère alla à sa rencontre et lui dit : « Alice pleure ; femme blanche pas venir voir Alice. »

En cette occasion, un réel besoin sembla être éveillé dans l'âme d'Alice. Ses premières paroles furent : « Racontez-moi davantage touchant Jésus. » Après avoir écouté attentivement l'évangile qui lui était présenté avec une très grande simplicité, elle resta silencieuse, évidemment plongée dans une profonde pensée, puis regardant en haut avec une expression de joie : « Je vois, je vois, » dit-elle, « Jésus est mort pour mes grands péchés. »

La bonne semence était tombée dans un bon terrain préparé de Dieu. L'esprit obscurci de la jeune fille maori s'illumina des clartés de l'Esprit de Dieu. Elle crut à Jésus, le Sauveur ; la joie et la paix remplirent son cœur durant les quelques jours qu'elle resta encore sur cette terre. Elle souffrit beaucoup, mais au milieu de toutes ses souffrances, elle écoutait avidement les paroles de Dieu touchant Jésus. Par la puissance du Saint-Esprit, elle avait compris qu'étant purifiée par le sang de Jésus, elle était rendue propre pour la présence de Dieu. Quelques heures avant sa mort, elle assurait à ses parents qui étaient autour d'elle, qu'elle allait vers Jésus. « Jésus, prendre moi, et vous venir aussi ? » demandait-elle à M^{me} M., à qui elle s'était grandement attachée. Quand celle-ci lui eut donné l'assurance qu'elles se rencontreraient et seraient pour toujours avec Jésus, elle parut satisfaite, et comme dernière requête elle demanda un baiser, « un bon baiser de la femme blanche. » Sa demande lui ayant été accordée, elle resta paisible et heureuse, bien que souffrant encore grandement. Elle murmurait tout bas à elle-même : « Tout blanc ! tout pur ! » Et comme on lui demandait ce qu'elle disait, elle répondit à haute voix, de manière que tous purent l'entendre : « Jésus ôter tous mes péchés ! Merci, merci, merci, Jésus ; merci ! » et c'est ainsi qu'elle passa auprès de son Sauveur.

Bien que les Maoris aient peu ou point de connaissance de Dieu et de son Christ, ils ont une grande peur du diable et sont très superstitieux. Ils croient que « Taupo, » le mauvais esprit, s'efforce de prendre possession du corps mort, c'est pourquoi ils plaçant une garde auprès de lui. Des Maoris viennent de tous les endroits adjacents pour prendre part au « tangi, » c'est-à-dire au temps du deuil, jusqu'aux

funérailles. Des lamentations continuelles se font entendre, et pendant que l'on porte le cercueil à la tombe, on tire des coups de fusil pour écarter « Taupo. » Le mort n'est en sûreté que quand la tombe est comblée. C'est aussi leur coutume d'enterrer avec la personne décédée tout ce qu'elle possédait. Le service funèbre de l'Église d'Angleterre fut lu par un ministre maori. Les pleurs et les gémissements des parents autour de la tombe déchiraient le cœur. Ils ne savent rien d'une vie au delà du sépulcre ; l'avenir pour eux n'est que ténèbres, jusqu'à ce que la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus ait brillé dans leur cœur.

Un jeune homme, beau-frère d'Alice, montra une grande émotion durant les funérailles, et resta près de la tombe, après que tous les autres furent partis. En s'en allant, il dit à haute voix : « Adieu, ma fille, prends soin de toi-même. » Comme il s'éloignait lentement, M^{me} M. qui l'avait remarqué, le rejoignit et lui dit : « Pensez-vous qu'Alice puisse prendre soin d'elle-même ? » Il répondit : « Elle être en sûreté maintenant ; Taupo pas pouvoir la prendre. »

— Oui, répondit M^{me} M., elle est en sûreté auprès de Jésus.

— Jésus ? Qui est Jésus ?

Il n'avait jamais entendu parler de Dieu, ni de son Fils, et l'histoire du grand amour de Dieu lui était racontée pour la première fois. Il demanda :

— Dieu vivre dans le ciel ?

— Oui.

— Et Dieu prendre Alice pour vivre avec Lui ?

— Oui.

Cela lui semblait trop étrange et trop merveilleux : son esprit ne pouvait le saisir. Après quelque temps, il dit : « Vous dire à moi Alice vivre avec Dieu ;

alors moi plus pleurer pour Alice. » Il fit encore plusieurs questions et sembla fort surpris que Dieu pût aimer les pauvres Maoris. « Vous dire, homme maori pouvoir aller à Dieu ? » Mais peu à peu il comprit cette vérité que Dieu est amour, et qu'Il a fait un chemin pour tous les pauvres pécheurs, les noirs comme les blancs, afin qu'ils viennent à Lui par Jésus.

L'effet que l'évangile avait produit sur Alice, le calme, la patience et la joie de ses derniers jours, avaient tellement saisi les Maoris, qu'après les funérailles, tous ceux du hameau voulurent entendre eux-mêmes les grandes nouvelles que Dieu leur avait envoyées, et désirèrent que d'autres pussent aussi en écouter le message. Ils demandèrent donc à « leur maîtresse blanche, » de venir à un jour fixé pour dire à plusieurs Maoris « les bonnes paroles touchant Jésus. » M^{me} M. étant venue au Pah, au jour indiqué, trouva vingt-sept Maoris rassemblés pour l'entendre. Elle s'assit à terre, avec sa Bible sur ses genoux, et leur annonça le message de paix et de pardon pour tous ceux qui croient. Bien qu'ils ne sussent pas lire, ils regardaient avec étonnement et respect le livre de Dieu qui renfermait pour eux un message. Ils firent plusieurs questions, se reconnurent pécheurs, et s'enquirent sérieusement du chemin du salut. Nul doute que l'Esprit de Dieu n'agissait dans leurs cœurs.

Ils entendirent avec joie que Jésus était mort pour ôter leurs péchés, et le reçurent comme leur Sauveur. Un jeune garçon demandait : « Jésus veut-il sauver moi ? » ajoutant d'une voix que sa conscience rendait tremblante : « Moi avoir volé de l'argent à mon frère. » Une femme disait : « Jésus mort pour femme blanche, et Jésus mort aussi pour pauvres Maoris ? »

Il était tard le soir, avant que M^{me} M. pût les

quitter, si grand était leur désir d'entendre la parole et l'intérêt qu'ils mettaient à écouter ce qui leur était dit. M^{me} M. leur parlait de la manière la plus simple, répétant à plusieurs reprises la même phrase jusqu'à ce qu'ils l'eussent saisie. Un d'entre eux demandait : « Où avoir été ces paroles si longtemps ? Moi jamais entendre elles à l'église. »

En plusieurs endroits, il y a des églises pour les Maoris, avec des ministres qui ont étudié et ont été consacrés. Mais combien vain et inutile est l'enseignement purement humain ! La parole de Dieu déclare : « Il vous faut être nés de nouveau, » et cette nouvelle naissance est l'œuvre du Saint-Esprit.

Le matin suivant, à cinq heures, M^{me} M. fut réveillée par le bruit des voix des Maoris hors de la maison où elle restait. S'étant levée et habillée, elle sortit et trouva vingt-un Maoris qui, sachant qu'elle devait partir ce jour-là, étaient venus d'aussi bonne heure, disant qu'ils voulaient « entendre encore les bonnes paroles touchant Jésus. » Elle les fit entrer, et trois heures se passèrent à écouter la parole de Dieu, et à louer et bénir le Seigneur pour sa grâce. Plusieurs d'entre eux prièrent, rendant grâces à Jésus dans leur langage incorrect, « d'avoir sauvé leurs âmes en mourant pour leurs noirs péchés. »

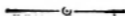
Treize Maoris confessèrent que Jésus était leur Sauveur et furent remplis de joie. La mère, le frère et le beau-frère d'Alice, étaient au nombre de ces âmes sauvées. Son père était un homme très âgé qui ne comprenait que très peu d'anglais. Une de ses sœurs était une fille étourdie et tout à fait indifférente, tandis que ceux qui l'entouraient recevaient l'évangile avec bonheur. Un vieillard de soixante-douze ans avait la figure rayonnante de joie. « Jésus aimer moi ; Jésus sauver moi ; oui, moi connaître toute

parole vous dire. » On lui demandait s'il comprenait. « Moi si heureux ! » répondit-il.

Ce fut avec beaucoup de regrets qu'ils prirent congé de leur « maîtresse blanche, » et elle retourna à la ville, les recommandant à Dieu, sachant que Celui qui avait commencé cette bonne œuvre dans leurs cœurs, prendrait certainement soin de ses enfants maoris.

Bien des prières montèrent vers Dieu pour eux, mais plusieurs semaines se passèrent sans que l'on eût de leurs nouvelles. Un après-midi, M^{me} M. éprouva une forte impression qu'elle devait aller les voir. C'était tout à fait clair pour son esprit. Il lui semblait qu'une voix lui disait : « Il te faut aller demain à P. » Elle y alla donc dès le matin, et trouvant fermée la maison où elle avait demeuré, elle se rendit directement au Pah des Maoris. Dès qu'elle fut proche de l'enclos, elle entendit les gémissements qui annoncent un fâcheux événement chez les Maoris. Elle entra dans la cabane et trouva le père d'Alice près de sa fin. La mère s'avança vers M^{me} M., en disant : « Moi savoir Jésus envoyer vous ! Moi demander à Jésus envoyer vous et donner une belle journée. » Dieu lui avait accordé ses deux demandes, car le temps était beau, après une période pluvieuse et froide. Environ une trentaine de Maoris étaient autour du mourant, et leurs gémissements lugubres pénétraient le cœur.

(A suivre.)





Le secret confié à Jeanie.

Jeanie vivait dans des jours depuis longtemps loin de nous. Elle avait huit ans et était la fille d'un fermier. Son père, sa mère, son unique frère Archie, le vieux berger et elle, composaient toute la famille.

La ferme était située dans un endroit isolé, loin de tout bruit de ville. Les premières années de Jeanie s'étaient passées tranquillement, mais depuis quelque temps, elle avait souvent entendu le père et la mère parler entre eux très sérieusement le soir, assis après l'ouvrage devant le feu. Leurs figures inquiètes disaient l'approche de quelque dure épreuve, et elle sut bientôt que plusieurs de leurs anciens amis se cachaient dans les rochers et les cavernes pour échapper à des ennemis qui cherchaient leurs vies. Elle en ignorait la raison et n'avait pas osé la demander.

Le soir, la petite famille se rassemblait ; on ouvrait la vieille Bible, le livre tant aimé depuis longtemps dans la maison, et on y lisait des paroles de consolation et d'encouragement. Ensuite, on se mettait à genoux, et le père répandait son cœur en prières pour ceux qui, dispersés ici et là, cherchaient abri et protection alors qu'on en trouvait difficilement.

Souvent Jeanie s'était sentie troublée en voyant et entendant ses parents ainsi préoccupés, mais bientôt, au milieu de ses occupations enfantines, elle oubliait, le soleil semblait lui sourire comme de nouveau, et son jeune cœur était rempli de joie.

Elle avait une fois été cueillir des fleurs dans les champs, et comme le soir approchait, elle portait, ainsi qu'il lui arrivait souvent, son repas du soir dans la grange derrière la ferme pour s'asseoir auprès de la vieille minette et de ses cinq petits chats, et partager avec eux son lait nouvellement trait. Elle avait trouvé le souper sur la table, mais ni père, ni mère n'étaient là ; mais, pensait Jeanie, la mère était, sans doute, à la laiterie, et le père avec le bétail. L'étranger aussi, qui était venu récemment chez eux, était probablement avec le père.

Elle traversait la cour, tenant son souper dans ses mains, lorsqu'une voix rude qui la fit ressauter, de sorte qu'elle répandit son lait, lui demanda : « Où portez-vous cela ? »

— Dans la grange, là-bas, dans la grange de mon père, répondit-elle toute tremblante en s'apercevant que la cour était remplie de soldats.

— Et qu'est-ce qui est dans la grange, s'il te plaît ?

— Mais, c'est la vieille minette, ma chatte et ses cinq petits, dit-elle en reprenant un peu courage, car qu'avaient-ils à faire dans la cour de son père ?

— Et où est ton père, maintenant ?

— Eh bien, il est à la ferme, et maman est à la laiterie.

— L'enfant ne sait rien ; c'est clair, dit un des camarades de celui qui parlait.

Jeanie étant laissée libre, s'en alla d'un pas tremblant et d'un cœur tout gros à la grange. Elle ignorait que derrière la paille empilée tout au fond, se tenaient cachées les trois personnes que les soldats cherchaient.

Après s'être consultés un moment, quelques-uns des soldats entrèrent et, passant devant l'enfant, donnèrent au hasard quelques coups de pointe dans la paille qui leur dérobaient l'objet de leurs recherches.

N'ayant rien trouvé, les cavaliers remontèrent sur leurs chevaux et s'en allèrent lentement. A la fin ils disparurent dans le lointain, au grand soulagement de Jeanie.

Alors, à son extrême surprise, sa mère, son père et leur ami, sortirent de leur retraite, rendant grâces à Dieu qui les avait préservés à l'heure du danger.

Quelques jours s'étaient écoulés ; les soldats n'étaient pas revenus ; Jeanie s'était remise de sa frayeur, et tout marchait comme à l'ordinaire, lorsqu'arriva en grande hâte un messenger pour appeler le fermier auprès de son père mourant. Le fermier et sa femme se préparèrent immédiatement pour leur long voyage, et, appelant leur fille, lui confièrent le secret relativement à l'étranger qui avait demeuré sous leur toit. Ils lui donnèrent toutes les directions à suivre pour pourvoir à sa sûreté, dans le cas où les soldats reviendraient, puis ils lui dirent un tendre adieu et partirent.

La petite fille s'appliqua soigneusement à remplir les désirs de ses parents. L'étranger se tenait caché la plupart du temps dans une vieille et vaste che-

minée, où Jeanie lui donnait ses repas par une trappe qui s'ouvrait dans sa chambre. Dans la cheminée de la cuisine se trouvait une autre trappe, par laquelle il pouvait s'échapper si sa retraite était découverte.

Il ne se passa pas longtemps avant que les cavaliers ne revinssent entourer la maison. L'un d'eux, saisissant rudement la main de l'enfant, lui dit :

— Où sont ton père et ta mère ?

— Partis pour Kirkpatrick, pour voir grand-papa qui est mourant.

— Où est alors l'étranger qui était avec eux ? Allons ; dis-le vite.

L'étreinte de fer du rude soldat serrant la main de l'enfant fit jaillir les larmes de ses yeux, mais elle ne dit pas un mot.

Avant qu'une autre question eût pu lui être faite, elle entendit crier : « Enfumez-le ! enfumez-le ! » Les soldats avaient découvert les traces de l'étranger dans la cheminée, et tous s'étaient précipités dans la chambre de Jeanie pour allumer du feu et le forcer à sortir de son refuge.

En un clin d'œil, Jeanie s'était élancée dans la cuisine et, abaissant la trappe de la cheminée, un moment après l'ami de son père en était sorti et s'éloignait. Frustrés ainsi de leur proie, les cavaliers montèrent rapidement à cheval, fouillèrent tous les lieux d'alentour, mais sans résultat. L'étranger était loin, et ils ne savaient pas où.

Elle avait gardé le secret qui lui avait été confié — elle avait obéi à ses parents absents, et maintenant, laissée seule, elle élevait à Dieu sa prière et ses actions de grâces enfantines.

« Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. » Cette exhortation est bien à propos pour la jeunesse de nos jours. Les

derniers jours sont venus et sont caractérisés, entre autres choses fâcheuses, par la désobéissance envers les parents. Qu'il est triste de voir que même plusieurs jeunes chrétiens soient affectés par ce mal, et ne soient pas prompts à rendre à leurs parents l'honneur qui leur est dû.

Sous la loi, un fils désobéissant et rebelle devait être lapidé. L'Éternel voulait que de cette manière le péché fût ôté du milieu de son peuple. « Honore ton père et ta mère, » tel était le premier commandement avec promesse, et Dieu, notre Père, sourit toujours avec approbation au jeune garçon ou à la jeune fille qui le glorifie par l'obéissance envers ses parents.

Jeanie ne savait pas le pourquoi des directions que lui avaient données ses parents. Elle n'était pas assez âgée pour bien comprendre la position de l'étranger, mais elle l'était assez pour comprendre le commandement de ses parents ; et, tout enfant qu'elle était, elle chercha à y obéir de son mieux.

Enfants chrétiens, ne demandez pas à vos parents *pourquoi* ils vous commandent ou vous défendent telle ou telle chose. Si vous voulez être agréables au Seigneur, obéissez sans hésiter, sans questionner, sans murmurer, ni raisonner. Il est « agréable » à Celui qui mourut pour nous, que ceux qui le connaissent et l'aiment, montrent leur piété à la maison en rendant à leurs parents ce qui leur est dû.

Plusieurs obéissent par crainte de se voir privés de quelque plaisir, ou d'encourir quelque châtiment. Un motif plus élevé est placé devant vous, chers enfants chrétiens ; de fait, le motif le plus élevé possible, c'est de faire ce qui est agréable au Seigneur.

Plusieurs aimeraient servir leur Sauveur en prêchant l'évangile ; peut-être en allant le porter au loin, pour

la gloire de son saint nom. Mais *la toute première chose* à faire pour glorifier le Seigneur, c'est de répondre par une obéissance constante, prompte et aimable, à l'amour et aux tendres soins des parents qui se sont donné tant de peines pour leurs enfants.

Et si vous êtes fidèles en cela, le Seigneur vous donnera de faire toujours plus pour Lui, pour son service.

Entretiens sur le premier livre de Samuel.

III. — LA NAISSANCE DE SAMUEL

ET LE CANTIQUE D'ANNE

(Chapitres I, II.)

SOPHIE. — J'ai été bien frappée, chère maman, de ce qui est dit d'Anne : « Elle n'eut plus le même visage. » C'est qu'elle n'avait plus la même chose dans le cœur, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Au lieu de l'amertume et du chagrin, elle avait la confiance que Dieu l'avait entendue. Le poids si lourd qui pesait sur elle avait été ôté, et ce fut avec un cœur heureux, qu'après s'être prosternée avec les autres membres de la famille devant l'Éternel, elle revint à Rama. Tout change, dans notre vie, quand nous avons remis à Dieu nos soucis et nos peines. C'est comme la lumière du soleil qui, après une pluie d'orage, écarte les nuages et vient réjouir la terre.

SOPHIE. — Et bientôt Anne vit sa prière exaucée. Elle eut la joie d'avoir un cher petit enfant à soigner et à serrer sur son cœur.

LA MÈRE. — Oui, et plus encore, c'était un fils

qu'elle voulait consacrer à l'Éternel. As-tu remarqué le nom qu'elle lui donne ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est Samuel, « car, » dit-elle, « je l'ai demandé à l'Éternel. » C'est ce que veut dire ce nom, n'est-ce pas ? Anne, en appelant son fils, devait toujours se rappeler la grâce que Dieu lui avait faite.

LA MÈRE. — Et Samuel aussi se souvenait, sans doute, dans sa vie, qu'il était l'enfant de la prière. Aussi le voyons-nous être lui-même un homme de prière et souvent crier à l'Éternel (1).

SOPHIE. — Est-ce que le nom d'Anne a aussi une signification ?

LA MÈRE. — Il veut dire « grâce. » Et il s'applique bien à celle qui le portait, soit que l'on pense à son caractère ou à la manière dont Dieu en usa avec elle. Il se montra plein de grâce, en voyant ses larmes et en l'exauçant.

SOPHIE. — Pourquoi penses-tu qu'Anne ne voulut pas monter à Silo avec Elkana ? Elle devait avoir hâte de remercier Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute qu'Anne ne cessait de le remercier dans son cœur, mais elle se souvenait qu'elle avait donné son enfant à l'Éternel. Il n'était pas à elle, c'était un trésor dont elle avait la charge, et qu'elle ne voulait pas quitter d'un instant jusqu'à ce qu'elle pût le remettre à Celui qui le lui avait confié. C'est pour Lui qu'elle le nourrissait et lui donnait tous ses soins. Le petit enfant ne pouvait se passer d'elle jusqu'à ce qu'il fût sevré, et elle ne voulait pas monter avec lui à Silo pour avoir à le ramener ensuite à Rama. Dès que le petit Samuel fut sevré et n'eut plus besoin d'elle, elle le conduisit avec elle à la maison de l'Éternel.

(1) Chapitres VII, 5, 9 ; VIII, 6 ; XII, 18, 23 ; XV, 11.

SOPHIE. — Mais Samuel devait être encore tout petit après avoir été sevré.

LA MÈRE. — C'est bien ce que la parole de Dieu nous fait remarquer : « Et l'enfant était très jeune. » Mais Anne ne voulait pas tarder à accomplir son vœu, et garder pour elle ce qui était à Dieu, et elle montrait aussi de cette manière toute sa confiance en l'Éternel, qui saurait bien garder dans sa maison un tout petit enfant et en prendre soin. N'est-il pas le meilleur des pères, un Père tout puissant ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. On est heureux de savoir comme Dieu aime et garde les petits enfants. Le Seigneur Jésus nous le dit d'une manière si touchante (1). Pourquoi penses-tu, maman, qu'Anne amena avec elle trois jeunes taureaux, de la farine et du vin ?

LA MÈRE. — C'étaient, je pense, des sacrifices et des offrandes à l'Éternel pour la consécration à Dieu du petit Samuel (2). Dieu avait dit : « Nul ne se présentera à vide devant ma face (3). » Tu vois aussi « qu'ils égorgèrent le taureau, » c'était, sans doute, celui qui était réservé pour l'holocauste, le sacrifice par lequel on était agréé de Dieu. Samuel, bien qu'enfant, était un pécheur, et il avait besoin d'un sacrifice pour approcher de Dieu. Un second taureau était peut-être un sacrifice pour le péché, et le troisième un sacrifice de prospérité. De ce dernier, celui qui offrait pouvait, avec sa famille, manger une partie de la chair. Quant à la farine, c'était, sans doute, pour des offrandes de gâteau, et le vin, en plusieurs cas, était répandu devant l'Éternel en signe de joie. Les sacrifices ayant été offerts, le jeune

(1) Matthieu XVIII, 10-14.

(2) Nombres VIII, 8, 12.

(3) Exode XXIII, 15; XXXIV, 20.

garçon fut amené à Éli, auquel Anne raconta comment Dieu avait répondu merveilleusement à sa prière, et comment elle désirait que son enfant fût dès ce jour consacré à l'Éternel tous les jours de sa vie.

SOPHIE. — C'était un bien grand dévouement de la part d'Anne, chère maman. Combien il devait lui coûter de se séparer de son cher petit garçon, après l'avoir tant désiré !

LA MÈRE. — C'est vrai, ma chère Sophie. Mais Anne appréciait par-dessus tout pour son fils, le bonheur d'être élevé dans le sanctuaire même de Dieu et pour son service. Pour cela, elle était prête à tous les sacrifices. Il en est ainsi pour les parents chrétiens. Leur plus ardent désir, et ce pour quoi ils feraient tous les sacrifices, c'est de voir leurs enfants appartenir au Seigneur. Lis, maintenant, les onze premiers versets du chapitre II.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Elle est bien belle, maman, cette prière d'Anne. Elle ne pleure plus abondamment. Elle rend grâces, elle est pleine de joie et loue et adore l'Éternel.

LA MÈRE. — Ce qu'elle exprime d'abord, c'est, en effet, la joie qui déborde de son cœur, mais tu remarqueras, Sophie, qu'elle la fait remonter à Celui qui en est la source. L'Éternel l'avait délivrée de son fardeau et mis fin à sa grande épreuve, et elle se réjouissait en Lui. Et nous, Sophie, nous sommes appelés à nous réjouir dans le Seigneur qui nous a accordé un salut bien plus grand encore (1).

SOPHIE. — Que veut dire Anne par ces paroles : « Ma corne est élevée en l'Éternel ? »

LA MÈRE. — La corne est le symbole de la force. Jusqu'alors Anne avait été abattue sous le mépris

(1) Philippiens III, 1 ; IV, 4.

de Peninna ; mais maintenant, elle était relevée par l'Éternel. Elle se sentait forte par la puissance de son Dieu, et elle avait de quoi répondre à ses ennemis qui la tourmentaient, parce qu'elle n'avait pas d'enfants. Tu vois ensuite de quelle manière elle célèbre toute la grandeur de l'Éternel. Relis avec attention, et puis dis-moi quels caractères de Dieu Anne fait ressortir.

SOPHIE. — Premièrement, maman, elle dit que l'Éternel seul est *saint* ; je pense que cela signifie qu'il ne peut supporter le mal. Ensuite, elle dit qu'il n'y a pas de *rocher* comme notre Dieu. Cela veut dire, n'est-ce pas, qu'on peut se confier en Dieu sans craindre que jamais il ne nous manque ?

LA MÈRE. — Tu as raison, mais que dit-elle encore de l'Éternel ?

SOPHIE. — Qu'il est un « Dieu de connaissance, » que « par lui les actions sont pesées. » Il connaît tout ce que nous pensons et faisons. Cela est bien sérieux, chère maman. Je me rappelle, à ce sujet, un passage que j'ai appris : « Toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire (1). »

LA MÈRE. — Le roi David nous montre aussi d'une manière frappante cette toute-connaissance de Dieu qui s'étend même à nos moindres actions : « Éternel ! tu m'as sondé, et tu m'as connu. Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève, tu discernes de loin ma pensée ; tu connais mon sentier et mon coucher, et tu es au fait de toutes mes voies. Car la parole n'est pas encore sur ma langue, que voilà, ô Éternel ! tu la connais tout entière (2). » Ainsi, nos actions les plus indifférentes, toutes nos pensées et nos paroles, Dieu les connaît et y prend garde. Son

(1) Hébreux IV, 13. — (2) Psaume CXXXIX, 1-4.

œil nous suit partout, son oreille nous entend. C'est à la fois bien solennel et propre à nous remplir d'une crainte salutaire, mais aussi d'une sainte confiance. C'est terrible pour les méchants, mais consolant pour les saints.

SOPHIE. — Ensuite, maman, Anne parle de la grande puissance de l'Éternel et de sa domination sur toutes choses. Elle dit : « L'Éternel fait mourir et vivre ; il fait descendre au shéol et en fait monter. L'Éternel appauvrit et enrichit ; il abaisse, et il élève aussi. »

LA MÈRE. — En effet, il n'y a pas de puissance plus grande que celle de tenir dans ses mains la vie et la mort, et tu te rappelles, ma chère enfant, que c'est celle que possède maintenant notre précieux Sauveur. Il dit à Jean, son disciple bien-aimé, qui était tombé à ses pieds comme mort : « Ne crains point ; moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant ; et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès (1). »

SOPHIE. — C'est bien beau, chère maman, de voir cette puissance de notre cher Sauveur ; mais que veulent dire ces mots : le shéol et le hadès ?

LA MÈRE. — Le premier est un mot hébreu employé dans l'Ancien Testament, et le second un mot grec qui se trouve dans le Nouveau Testament ; l'un et l'autre désignent le séjour des âmes après qu'elles ont quitté le corps. Tu vois, Sophie, rien n'arrive sans la volonté de notre Dieu. « Un passereau même ne tombe pas en terre sans lui (2). » La pauvreté et la richesse viennent de Lui, notre position sur la terre, c'est Lui qui la dispense ; et tout est pour le bien des siens. Cela est bien consolant. Celui qui a fondé la terre,

(1) Apocalypse I, 17, 18. — (2) Matthieu X, 29, 30.

qui a créé les mondes et les soutient par la parole de sa puissance, c'est Celui-là qui prend soin de nous. Que craindrions-nous ?

SOPHIE. — Rien assurément, chère maman. Mais Anne parle aussi de Dieu comme juge. Elle dit : « L'Éternel jugera les bouts de la terre, » c'est-à-dire tout le monde, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et c'est ce que toute la parole de Dieu proclame. Il y a un jour assigné où « Dieu amènera toute œuvre en jugement, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal (1). » Les Psaumes, comme les prophètes, annoncent fréquemment ce jugement : « Il vient, il vient, pour juger la terre : il jugera le monde avec justice, et les peuples selon sa fidélité (2). » Mais sais-tu par qui Dieu exercera ce jugement ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'est le Seigneur Jésus qui jugera. Je me rappelle ce beau passage où Lui-même dit qu'il viendra dans sa gloire, avec tous ses saints anges, et s'assiéra sur le trône de sa gloire, et qu'alors toutes les nations seront rassemblées devant Lui pour être jugées (3).

LA MÈRE. — Oui, c'est le Seigneur Jésus à qui, comme Fils de l'homme, Dieu a donné l'autorité de juger, de même que, comme Fils de Dieu, il donne la vie à ceux qu'il veut (4). L'apôtre Paul dit aussi : « Dieu ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent, parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts (5). » Nous parlerons encore une

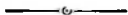
(1) Ecclésiaste XII, 14. — (2) Psaume XCVI, 13.

(3) Matthieu XXV, 31. — (4) Jean V, 21, 26.

(5) Actes XVII, 30, 31.

autre fois du beau cantique d'Anne. Mais je voudrais que tu te souviennes des caractères sous lesquels Dieu y est présenté. Peux-tu me les redire ?

SOPHIE. — Dieu est saint ; Dieu est ferme comme un rocher sur qui on peut s'appuyer avec sécurité ; Dieu connaît toutes choses ; Dieu est puissant pour faire vivre et mourir ; il tient toutes choses dans ses mains, et enfin Dieu est le juge de tous.



« Un si grand salut. »

(Suite et fin de la page 220.)

Le vieillard tendit les bras vers M^{me} M., lorsqu'il la vit. Lui aussi pleurait et se lamentait, mais lorsqu'on eut demandé à la majeure partie des assistants de s'éloigner, il dit :

— Vous dire bonnes choses à Alice.

— Oui, répondit M^{me} M., et maintenant je suis venue vous dire les bonnes nouvelles touchant Jésus.

Il semblait être dans une grande détresse d'âme ; ses larmes coulaient en abondance, tandis qu'il répétait tristement : « Trop sombre — peux pas mourir — trop noir. »

A plusieurs reprises, le message tout simple de l'évangile lui fut redit : « Dieu vous aime ; Jésus est mort pour vous ; Jésus peut vous laver de tous vos péchés. » Pendant quelque temps, M^{me} M. fut en doute si le vieillard la comprenait. Mais peu à peu il saisit ce que c'est qu'être lavé de ses péchés, et répondit : « Oui, moi savoir, » et par plusieurs

signes et remarques qu'il fit, il montra qu'il recevait l'évangile. Puis il dit à M^{me} M. : « Vous dire : Merci Jésus ! pauvre vieux homme. » Elle répondit : « Remercierai-je Jésus de vous avoir lavé de vos péchés ? »

— Oui ; vous dire : Merci, Jésus ! Pauvre vieux homme !

Le pasteur maori et un autre homme étaient restés près du mourant pendant cette conversation. Le pasteur demanda à M^{me} M. de le laisser lire les prières pour les malades. On demanda au vieillard s'il le désirait. Se tournant vers le pasteur, il dit : « Moi pas malade ; moi avoir Jésus ! Vous pas avoir Jésus ; livre à vous pas bon. » Le pasteur s'éloigna ; mais M^{me} M. lui donna son Nouveau Testament, en lui demandant s'il connaissait Jésus pour lui-même. Il sembla très surpris, prit le livre et s'assit pour le lire. Il l'avait ouvert au chapitre X de l'évangile de Luc. Après l'avoir lu, il vint vers M^{me} M. et lui dit : « Je n'ai jamais eu cette « bonne part ; » je n'ai pas été assis à ses pieds. » Durant cette même après-midi, lui aussi reçut le salut. Il reconnut qu'il était un homme pécheur, mais que Dieu l'avait pardonné, et que Jésus était mort pour ses péchés. Avant que le vieillard mourût, il put lui dire que lui aussi avait trouvé Jésus. Il dit : « Vous allez auprès de Jésus ; moi je reste afin de travailler pour Lui, et parler de Lui aux Maoris. »

Le vieillard était vraiment passé de la mort à la vie, et ses dernières paroles furent remplies de joie et de paix, rendant grâces à Jésus et se réjouissant de revoir son Alice. La douleur que lui avait causé sa mort avait disparu.

Peu d'instantes avant sa mort, il appela sa femme, et levant sa main en haut, il dit : « Écoute ! Des chants ! lumière ! beauté ! Jésus, Jésus ! Le sang de

Jésus ! » Puis il dit à son fils : « Rappelle-toi, pas de « tangi » pour moi. Je vais vers Jésus. » Moins de cinq heures après l'arrivée de M^{me} M., le vieillard avait achevé d'une manière triomphante sa vie sur la terre et était entré en la présence de son Seigneur. Sa femme dit après son délogement : « Moi pas pouvoir pleurer. Lui si heureux, si heureux ! »

Tous ceux qui étaient présents semblaient fortement impressionnés et reçurent volontiers quelques traités maoris. La fille qui, d'abord, s'était montrée si indifférente, avait été amenée aussi à croire en Jésus, et, joyeuse, disait à M^{me} M. : « Jésus Sauveur à moi ; mère m'avoir dit bonnes paroles. » Plusieurs de ceux qui étaient là savaient lire, et l'un d'entre eux montrant dans le passage de l'évangile de Jean III, 16, le mot « quiconque, » dit : « Cela, moi, moi-même. »

Le pasteur, en prenant congé de M^{me} M., lui dit : « Je retourne à O., mais un autre homme. » Il pouvait rendre grâce à Dieu d'avoir maintenant la bonne part que Marie avait. Il désirait dès lors prêcher aux Maoris Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

C'est là tout ce que nous savons, jusqu'à présent, de cette œuvre merveilleuse de Dieu : « Combien ce qu'il nous dit est vrai : « Ma parole ne reviendra pas à moi sans effet, mais elle fera ce qui est mon plaisir, et accomplira ce pour quoi je l'ai envoyée. » (Ésaïe LV, 11.)

Délivré du piège

Je désire placer devant vous, mes jeunes amis, un récit qui vous montrera, d'une part, quelle heureuse influence peut avoir un chrétien ou une chrétienne fidèle, et ensuite, de quelle importance il est d'éviter le premier pas dans le mal. C'est un jeune homme qui raconte sa propre histoire.

« Quand j'arrivai de la province à Londres, je trouvai une place dans un grand magasin de draps où il y avait beaucoup d'employés. Je m'aperçus bientôt que les habitudes de la plupart de ces jeunes gens étaient légères et frivoles. J'avais mis moi-même dans mon esprit, en venant à Londres, de voir un peu plus du monde que je n'avais fait ou pu faire dans la petite ville que j'habitais.

» N'ayant jamais réellement senti que j'étais devant Dieu un pécheur perdu, ni éprouvé le besoin d'un Sauveur, ni connu son grand amour pour moi, je n'étais ni anxieux, ni troublé, quant à mon état spirituel. Mais parmi les personnes employées dans le magasin, il y avait une dame qui me parlait souvent du salut de mon âme. Elle était une chrétienne très heureuse, très conséquente dans sa conduite, et dont la bonne influence s'exerçait sur plusieurs. Elle me parlait du bonheur et de la paix dont elle jouissait en suivant Jésus, et quelle sauvegarde cela avait été pour elle au milieu des affaires, entourée comme elle l'était de beaucoup de tentations et de tant de personnes chez lesquelles elle ne trouvait point de sympathie, qui se faisaient un jeu du péché, l'appelant du nom de « plaisirs innocents, » et elle me mit en garde contre les lieux de plaisir et les théâtres fréquentés par les jeunes gens.

» Un soir, et ce fut là, je n'en doute pas, dans les

mains de Dieu, le moment décisif dans ma vie, quelques-uns des jeunes employés du magasin m'invitèrent à aller passer la soirée avec eux au concert. On devait y entendre une production musicale particulièrement attrayante. Jusqu'alors je n'avais jamais été dans de tels endroits, ce qui m'avait attiré plus d'une raillerie. J'étais fort tenté de les accompagner et de voir par moi-même ce que c'était, mais les avertissements qui m'avaient été donnés de ne pas aller dans de tels endroits, résonnaient sans cesse à mes oreilles. Un combat violent se livra en moi, entre ma conscience et mon désir. Irai-je, ou n'irai-je pas ? A la fin, par la grâce de Dieu, je fus rendu capable de dire clairement et d'une manière décisive : « Non, je n'irai jamais dans un tel endroit. » Dès lors, la tentation disparut, et je restai libre et vainqueur. Qu'à Dieu en soit toute la gloire !

» Ose, jeune chrétien, ose être un Daniel. Ose être seul, avec un ferme dessein dans ton cœur de ne pas céder. Ose le dire ouvertement, et tu verras combien est vraie la parole de Dieu : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. »

» Le lendemain, je dis à la dame chrétienne quel combat j'avais eu à livrer et comment j'avais remporté la victoire sur la tentation. « Combien je suis heureuse, » me dit-elle. « Je bénis le Seigneur qui a répondu à mes prières. C'est le Sauveur qui vous a soutenu dans toute cette lutte, sans que vous le sachiez. » Elle avait raison. Dès ce moment, l'Esprit Saint agit avec puissance dans mon cœur, m'humilia devant Dieu, me montrant que j'étais un grand pécheur, que je ne pouvais me sauver moi-même ni de la puissance du péché, ni de la condamnation, et que j'avais besoin d'un Sauveur. Je le trouvai, ou plutôt Lui me trouva, et il a mis mes pieds dans son sentier où il me conduit maintenant.

» En regardant au passé, je me demande ce qui serait arrivé, si j'étais allé ce soir-là au concert avec des compagnons de folie. J'ai la persuasion que ç'aurait été pour moi le commencement d'une vie de péché, dans la boisson, le jeu et d'autres choses mauvaises qui mènent à la ruine.

« Ne soyez pas séduits : on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela, il le moissonnera aussi. » (Galates VI, 7.)

» Je puis rendre aussi mon sérieux témoignage que « la piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et celles de la vie qui est à venir. » (1^{re} Timothée IV, 8.)



A deux jeunes amies.

Écartez loin de vous, tout souci, toute crainte ;
 Le Sauveur est Celui qui toujours vous chérit :
 Il vous tient dans ses bras : puissante et douce étreinte !
 Son immuable amour jamais ne s'affaiblit.
 A vos soupirs il prête une oreille attentive ;
 Bien près de Lui restez, et votre âme craintive
 Éprouvera la paix dont il remplit le cœur.
 Toujours abreuvez-vous à la source d'eau vive ;
 Heureuse et sans effroi, vivez près du Seigneur.



Sur le cœur de Jésus, ô mon enfant, repose ;
 Il connaît tes désirs, il conduit toute chose :
 Rien ne doit te troubler, ni t'alarmer jamais ;
 Il est le bon Berger et t'a donné sa paix.

Seigneur, oui, je le sais, pour toujours ton cœur m'aime ;
 Il ne me manque rien : tu me tiens dans tes bras.
 Repos parfait et joie, espérance suprême,
 Immense et vrai bonheur, sont ma part ici-bas.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Une lettre	3
Les trois vieillards	21
Assurance pour l'éternité	35
« Acheté »	38
« Me mettra-t-il dehors ? »	39
Prières exaucées	55
« Oui ou non »	57
« Toujours dans la lumière »	76
La prière du capitaine	79
Es-tu sauvée ?	80
La jeune Juive	81, 103, 137
La foi du petit Thomas	98
Plus blanc que la neige	99
L'homme grand et fort, ou la prière de la grand'mère	121
La petite Nelly	141
La confession de la jeune mourante	155
Louise S.	161
Perdu, mais enfin retrouvé	175, 181
« Est-ce là être converti ? »	195
« C'est Jésus »	200
Le vieux livre	210
« Un si grand salut »	214, 233
Le secret confié à Jeanic	221
Délivré du piège	236

L'Église ou l'Assemblée (*suite et fin*) :

XXI. — Travaux de Paul à Thessalonique et à Bérée	14
XXII. — Paul à Athènes	30
XXIII. — Paul à Corinthe	49, 68
XXIV. — Travaux de Paul à Éphèse	93, 107
XXV. — L'émeute populaire à Éphèse. La fraction du pain	132
XXVI. — Les adieux de Paul à l'assemblée d'Éphèse	149
XXVII. — Paul, prisonnier, est envoyé à Rome . . .	165

Entretiens sur le livre des Juges (*suite et fin*) :

VIII. — Histoire de Samson (chap. XIII-XVI) . . .	7, 24, 41
---	-----------

Histoire de Ruth :

I. — La décision	61
II. — Le dévouement	88
III. — Les soins de Dieu	112
IV. — La rémunération et le repos	124

Entretiens sur le premier livre de Samuel :

I. — La maison d'Elkana (chap. I)	145, 189
II. — La prière d'Anne (chap. I)	202
III. — La naissance de Samuel et le cantique d'Anne (chap. I, II)	226

Poésies.

Tout passe, Jésus demeure	6
La sûre retraite	20
Je suis à Toi	39
Invitation	40
« Toujours dans la lumière »	78
Prenons courage	100
Le matin	101
Là-haut	160
Les bras d'un Père	201
A deux jeunes amies	238

